

HORS-SÉRIE 2020



Visages du Vaucluse



www.vaucluse.fr

Visages du Vaucluse, visages de la culture

Terreau fertile, le Vaucluse offre mille visages, mille formes de culture. Il suffit de se promener dans notre département pour admirer les traces indélébiles que son riche passé antique a laissées dans son paysage. Monuments grandioses, statues et objets précieux témoignent de l'importance de ce territoire dans l'histoire du monde romain. Pour autant, il ne faudrait pas croire que le Vaucluse est resté figé à cette époque. Du patrimoine juif comtadin, exceptionnellement conservé, jusqu'aux fontaines qui ornent les places de nos villages, en passant par l'exceptionnelle période médiévale, son histoire se lit dans les œuvres laissées par les femmes et les hommes à travers les âges. Il est de notre devoir d'en conserver la mémoire, même celle du quotidien, comme le font les Archives départementales, même celle des années noires, ce qui est la mission du Musée d'Histoire *Jean Garcin 39-45 L'Appel de la liberté*, qui fête cette année ses trente ans.

Cependant, la culture n'est pas seulement affaire de passé, loin s'en faut. Elle vit et elle se renouvelle, à l'image de la mémoire d'Albert Camus, toujours si vivante à Lourmarin où se trouve sa dernière demeure, ou encore du Festival d'Avignon qui rythme les étés avignonnais depuis plus de 70 ans. A l'image, également, des artistes vauclusiens qui poursuivent l'écriture de cette aventure culturelle en Vaucluse. Du passé au futur, de la peinture à la musique en passant par l'écriture, le cirque ou les arts urbains, la culture en Vaucluse se conjugue à tous les temps et à tous les modes. Sauf, évidemment, à l'imparfait.

Maurice Chabert

Président du Conseil départemental de Vaucluse



Hors-série 84 le Mag - Automne 2020
Hôtel du Département - Rue Viala -
84 909 Avignon cedex 9

Directeur de publication :
Maurice Chabert
Directeur de la communication :
Joël Rumello
Secrétariat de rédaction :
Karine Gardiol
Rédaction : Florence Antunes, Silvie
Aries, Christine Audouard, Guilhem
Baro, Valérie Brethenoux, Hugues
Decarnin, Eve Duperray, Valérie Maire,
Yves Michel, Joël Rumello, Nathalie
Sanselme, Jérémy Texier.
Ont contribué à la réalisation de ce
hors-série : Sandra Adamantiadis,
Clothilde Brun, Sandra Chastel,
Guillaume Dolo, Patrick De Michèle,
Emilie Fencke, Christine Martella, Jean-
Marc Mignon, Valérie Montluet, Bruno
Poinas, Odile Rivière.
Photographies: Dominique Bottani,
Arnold Jerocki, Thomas O'Brien, DR.
Illustrations et dessins : Laurent André,
Maud Briand, Jacques Ferrandez.
Couverture : Julien Cochin
Montage : Sandrine Castel. Retouche
chromatique et impression : Chirripo.
Dépôt légal : novembre 2020 - ISSN
2490-8339 - Tirage 10000 ex.
Direction de la communication :
dircom@vaucluse.fr - © 04 90 16 11 16



Sommaire



006

PATRIMOINE

008

Splendeur du patrimoine juif comtadin

014

Dernières nouvelles de l'Antiquité

032

Un grand tour du petit patrimoine

042

Au temps des artistes-cartographes



048 MÉMOIRE

050

La Résistance au féminin en Vaucluse

062

**Le Musée d'Histoire 39-45
de Fontaine-de-Vaucluse fête ses 30 ans**

072

Le Fonds Félix Marie, un trésor photographique

076

Camus à Lourmarin,
vu par l'auteur de BD Jacques Ferrandez



086 CRÉATION

088

Olivier Py, le grand entretien

096

En musique, la nouvelle scène déménage

100

Ça cartoon pour l'école des nouvelles images

106

« Vaucluse, l'esprit des lieux »,
un texte inédit de Claudie Gallay

110

Portraits

Goddog, Élise Vigneron, Badaboum, Pierre Sgamma,
Mary-Laëtitia Gerval, Antoine Le Ménestrel.

PATRI-
MOINE

Splendeur du patrimoine juif comtadin

Sans équivalent dans le sud de la France, le patrimoine juif conservé en Vaucluse témoigne d'une histoire longue et douloureuse. Celle d'une communauté juive expulsée de toutes parts des royaumes d'Europe dès le XIV^e siècle, et que la tolérance ambiguë des papes devait contraindre, jusqu'à la Révolution, au regroupement forcé dans quatre « juiveries » du Comtat Venaissin. Sur ces anciennes terres pontificales épousant en partie les contours de l'actuel Vaucluse, nous est resté un patrimoine remarquable, puissant témoignage de la vie au sein de ces communautés.





En Vaucluse, plusieurs communes (Avignon, L'Isle-sur-la-Sorgue, Cavaillon, Carpentras et Pernes-les-Fontaines) possèdent un large patrimoine constitué notamment de synagogues et de bains rituels.



Prendre la mesure du caractère exceptionnel du patrimoine juif conservé en Vaucluse oblige à un détour par l'histoire. Son point de départ peut se situer au XII^e siècle, où un acte de l'Empereur Frédéric I^{er} Barberousse atteste pour la première fois de la présence juive en Avignon et dans le Comtat Venaissin. Ce dernier est alors un Etat pontifical reconnu par le roi de France en 1274. Il recouvre l'actuel Vaucluse - exceptés Avignon, une partie du Luberon et la principauté d'Orange - auquel s'ajoutent neuf communes de la Drôme. A Avignon, siège pontifical depuis 1305, la ville achetée par le pape Clément VI en 1348 dénombre près d'un millier de personnes juives, soit autant que dans tout le Comtat réuni.

Protection ambiguë des papes

Expulsés du XIII^e au XV^e siècles des royaumes d'Europe, bon nombre de juifs ont trouvé refuge en terres pontificales. Ils y bénéficient, certes, du droit d'exister et de pratiquer leur culte. Mais ils subissent aussi, comme partout en Europe, de fortes discriminations. Le concile de Latran de 1215 est venu limiter leurs libertés, en leur imposant par exemple l'isolement dans les villes, le port d'un insigne vestimentaire distinctif (la rouelle jaune), l'interdiction d'accès à certaines fonctions...

Dès 1404, les personnes juives sont ainsi regroupées par le pape dans des quartiers fermés, dont elles ne sont autorisées à sortir qu'en journée. Cette « mise en juiverie » forcée est réalisée successivement à l'encontre des communautés de Cavaillon (1453), d'Avignon (1458), de Carpentras (1461) et de Pernes-les-Fontaines (1504). Deux siècles plus tard, les juifs du Comtat et d'Avignon – que l'on appelle parfois « les juifs du pape » - sont définitivement contraints de

vivre regroupés dans quatre « carrières » situées à Avignon, Carpentras, Cavaillon et L'Isle-sur-la-Sorgue. Là, dans des quartiers qui leur sont exclusivement réservés et sont organisés autour d'une rue dont la largeur n'excède pas celle d'une charrette – carriero en provençal – les extrémités sont fermées la nuit par deux portails. La densité de population est telle que les immeubles s'élèvent et les propriétés s'enchevêtrent, sans qu'aucune fenêtre donnant sur le quartier chrétien ne soit autorisée. Et la vie s'organise autour de quelques équipements structurants, qui constituent encore aujourd'hui les principales traces patrimoniales de leur histoire sur ce territoire : la synagogue, les bains rituels et le cimetière.

Le ghetto des carrières

Ainsi, à Cavaillon, la carrière située dans l'actuelle « rue hébraïque », une petite impasse, dénombrait une centaine de personnes au XVIII^e siècle, regroupées sur une superficie de 1500 m². Un cadran solaire datant de 1775 y surplombe encore la maison « du rabbin de Bédarrides ». Plus importante, celle de L'Isle-sur-la-Sorgue au sud-ouest de la ville, couvrait une superficie de 5850 m² en 1791, d'où sa densité moins élevée que dans la plupart des carrières du Comtat. Ici, la communauté juive a échappé aux massacres ayant ensanglanté le XV^e siècle. Le discret passage Jacob, que l'on distingue encore aujourd'hui, témoigne de l'imbrication des habitations, propre aux carrières du Comtat, et de leur adaptation aux contraintes (faible superficie au sol), comme l'illustre bien la maison d'Aaron et Isaac de Beaucaire. Autre exemple significatif, car plus haute des carrières du Comtat en raison de ses immeubles pouvant atteindre huit à neuf étages, la carrière de Carpentras, située à l'emplacement de l'actuelle place Maurice Charretier, proche de l'hôtel de ville, occupait une superficie



Ci-dessus et ci-contre : à Cavaillon, l'ancienne synagogue accueille le musée juif comtadin ainsi qu'une boulangerie utilisée alors par la communauté juive pour la fabrication des pains lors des fêtes religieuses.



de 4500 m² pour un millier de personnes, soit 10% de la population de la ville au XVIII^e siècle. Elle a été démolie dans le courant du XIX^e siècle. Quant à la juiverie d'Avignon, centrée sur l'actuelle place Jérusalem et fermée par deux portes (place Carnot et rue Carnot) au XIV^e, elle a pu accueillir jusqu'à un millier de personnes sur 3 500 m².

Synagogues, bains rituels et cimetières

Lieu de culte, la synagogue est aussi celui des études et des réunions. Elle abrite les rouleaux de la Torah – les cinq premiers livres de la Bible retranscrits sur des rouleaux – et souvent d'autres pièces, dont notamment un bain rituel. A Cavaillon, l'actuelle synagogue devenue musée en 1963 est située sur l'emplacement de celle du XV^e siècle. Reconstituée au XVIII^e siècle, elle se caractérise par son décor ostentatoire, dont une porte d'entrée richement ornée et surmontée d'un médaillon portant une citation du livre des



Ci-dessus : A Carpentras, la synagogue, construite en 1367, est la plus ancienne en activité en France.

Psaumes, en hébreu. Ses combles ont livré des objets liturgiques, dont certains, datant du XIV^e siècle, sont venus enrichir les collections du musée juif comtadin. Restaurée dans les années 1990 avec le soutien du Département, la synagogue de Carpentras n'a pas changé d'emplacement depuis 1367. Elle est de ce fait non seulement la plus ancienne de France dédiée au culte mais aussi l'une des plus vieilles d'Europe. Située en plein cœur de la carrière, dont elle est l'élément majeur, véritable témoin de la vie collective, elle est conçue en deux volumes superposés, reliés par un escalier extérieur.

Un patrimoine exceptionnel

Les actuelles synagogues de Carpentras et de Cavaillon ont été inscrites dès 1924 au titre des Monuments historiques. La synagogue actuelle d'Avignon a été reconstruite de 1846 à 1848 à la suite d'un incendie. Autre équipement pilier du judaïsme, car destiné à la purification physique et spirituelle, le bain rituel ou « mikvé » porte, à Avignon et dans le Comtat, le nom de cabussadou (« tête » en provençal). Généralement situé sous la synagogue pour être en contact avec la nappe phréatique, il peut être plus rarement d'ordre privé, à l'image des deux seuls bains de ce type découverts à Pernes-les-Fontaines, dont le second en 2016, à l'occasion de fouilles archéologiques effectuées Place de la juiverie (voir encadré en p.13). A Cavaillon, un bain rituel de sept mètres de profondeur est par ailleurs conservé dans la cour de la Maison Jouve, appartenant à la Fondation Calvet.

Une décision papale ayant privé les juifs de pierre tombale, les cimetières juifs du Comtat ont laissé peu de traces. Du cimetière juif de Cavaillon, dont la présence est attestée en 1217 dans le quartier de la Porte du Clos, ne subsistent que quelques stèles,

abritées au musée juif comtadin et une plaque commémorative au bas de la colline Saint-Jacques. Disposé sur une parcelle d'environ 3,3 ha, le cimetière juif de Carpentras compte 850 sépultures postérieures à la Révolution. Les tombes plus anciennes ne sont pas signalées en raison des décrets pontificaux. Les sépultures, individuelles, sont souvent regroupées dans des enclos familiaux. A L'Isle-sur-la-Sorgue, la majorité du patrimoine juif a été détruit au XIX^e siècle après l'abandon de la carrière par la communauté juive, le dernier élément concret de sa présence est le cimetière israélite situé sur la route de Caumont. Ici, comme dans les quatre anciennes juiveries du Comtat, la toponymie de la ville témoigne encore de cette ancienne occupation, comme l'atteste sa « place de la Juiverie » ou sa rue Louis Lopez, encore fréquemment appelée « ancienne rue Hébraïque » par les habitants de la ville.

A Cavaillon, Carpentras, L'Isle-sur-la-Sorgue ou Avignon, les communautés juives qui ont pu survivre, malgré la ségrégation dont elles étaient victimes, ont laissé leur empreinte, léguant un patrimoine exceptionnel aux générations futures. Un patrimoine rare, qui renseigne et émeut non seulement sur le destin de ces communautés mais aussi sur la vie quotidienne, à partir du Moyen Âge ■



La lampe d'Orgon

Trouvée en 1967 au sud de Cavaillon et conservée au musée juif comtadin, cette petite lampe en terre cuite représentant 2 chandeliers à 7 branches, datée du I^{er} siècle avant J.-C., provient sans doute d'Italie et atteste des échanges commerciaux dans l'empire romain.



Ci-dessus : le cimetière juif de Carpentras compte 850 sépultures postérieures à la Révolution.
Ci-contre : un bain de la synagogue de Carpentras.
Ci-dessous : un bain privé de l'Hôtel de Cheylus, à Pernes-les-Fontaines.



Les belles découvertes du service départemental d'archéologie

Ces dernières années, le service d'archéologie du Département de Vaucluse est intervenu à plusieurs reprises sur des éléments emblématiques du patrimoine juif comtadin : de 2016 à 2018, plusieurs opérations en lien avec des travaux de réaménagement de la place de la Juiverie à Pernes-les-Fontaines ont mis en évidence la juxtaposition de bains rituels juifs privés dans un périmètre restreint, grâce à la découverte d'un second aménagement de ce type s'ajoutant à celui déjà connu dans l'Hôtel de Cheylus. Plus récemment, en 2019, l'étude architecturale de la synagogue de Carpentras a permis de documenter les différentes phases de construction de l'édifice, depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque contemporaine. Ces opérations ont toutes été réalisées par Guilhem Baro, archéologue médiéviste du service départemental, en lien avec David Lavergne, spécialiste du patrimoine juif au Service régional d'Archéologie (DRAC-PACA).

Ces découvertes ont permis de documenter les traces de ces communautés au statut particulier et ont aussi alimenté des travaux plus larges menés par le Service régional de l'Inventaire de la Région Sud sur leur histoire, présentés dans une récente publication de la collection « Parcours du Patrimoine » intitulée *Patrimoine juif d'Avignon et du Comtat*.



DERNIÈRES NOUVELLES DE

Le Vaucluse que l'on connaît aujourd'hui a été largement façonné durant l'Antiquité. Il en a hérité ses voies de circulation, ses cités, son tissu agricole et un riche patrimoine. Derrière les théâtres grandioses où se tiennent toujours des spectacles, les ponts qui enjambent encore l'Ouvèze ou le Coulon et des ruines qu'admirent des touristes du monde entier, des générations d'archéologues se sont succédé pour faire progresser la connaissance de cette période majeure.

Mosaïque polychrome dite aux Centaures (I^{er}-II^e siècles après J.-C.) qui décorait une maison gallo-romaine, dont les vestiges fouillés en 1994 et 1995 sont situés rue Pontillac, à Orange.



L'ANTIQUITÉ

Depuis le début des années 1980, les spécialistes du service d'archéologie du Département de Vaucluse continuent d'en traquer les moindres traces. Faire de l'archéologie, c'est travailler à écrire l'épopée de l'humanité. La grande histoire de l'Antiquité en Vaucluse se raconte ainsi au travers de celle de ces hommes et ces femmes qui œuvrent à faire resurgir le monde de nos lointains aïeux.





La plaque de marbre retraçant l'ascension de Marcus Titius Lustricus Bruttianus, né à Vasio et qui deviendra commandant des armées de Judée et d'Arabie. Ses fragments ont été retrouvés à Vaison-la-Romaine sur le site du forum, près du grand piédestal où trônait une statue qui le présentait en majesté sur un char tiré par deux chevaux.

Notre histoire commence loin du Vaucluse, dans les Carpates, entre la Tchéquie et la Roumanie actuelles. Depuis ce territoire montagneux et hostile, entre mer Adriatique et mer Noire, les Daces et leur roi Décébale résistent depuis plusieurs décennies à l'envahisseur romain lorsque Trajan, au terme de deux conflits armés en 101-102 puis 105-106 de notre ère, réussit à annexer ce territoire à l'Empire et créer une nouvelle province, la Dacie. C'est sans doute au terme de cette seconde campagne militaire et pour faits d'armes exemplaires que le futur consul Marcus Titius Lustricus Bruttianus, un enfant du Vaucluse devenu commandant de légion, sera décoré par l'empereur Trajan de deux couronnes dorées, de lances pures et de fanions argentés.

Découvert à Vaison-la-Romaine au début des années 2010 par le service d'archéologie du Département de Vaucluse, le grand piédestal qui accueillait sa statue donne d'emblée la dimension du personnage. Dans cette cité où il est né autour de 60 ap. J.-C., le haut dignitaire romain apparaissait alors en majesté sur un char tiré par deux chevaux



DERNIÈRES NOUVELLES DE L'ANTIQUITÉ

trônant sur le forum. Il a fallu trois ans pour récolter la centaine de fragments de la plaque de marbre retraçant sa formidable ascension vers les hautes sphères du pouvoir romain. Héritier d'une famille fortunée de l'aristocratie gallo-romaine, Marcus Titius Lustricus Bruttianus est envoyé très jeune à Rome se frayer un chemin parmi l'élite. Il ne trahira pas les espoirs placés en lui. Exerçant le commandement militaire à la tête de légions de l'armée romaine, il exerce d'importantes fonctions en Grèce auprès de Domitien, de Trajan, puis d'Hadrien qui le nomme commandant des armées de Judée et d'Arabie où il aura à mater la révolte des juifs en 117-118.

Sans ces campagnes de fouilles programmées conduites à Vaison-la-Romaine, ce personnage au destin hors du commun n'aurait jamais été tiré de l'oubli. D'Orange à Apt en passant par Cavaillon, depuis bientôt quatre décennies, les archéologues du Conseil départemental travaillent à reconstituer, pièce par pièce, la grande fresque de l'histoire antique du Vaucluse dont on a longtemps connu que les bribes prestigieuses restées debout : les théâtres, les ponts, les arcs commémoratifs...

A LA FIN DU II^E SIÈCLE AV. J.-C. DÉJÀ, UNE PUISSANCE AGRICOLE

Avant même l'arrivée des Romains à la fin du II^e siècle avant notre ère, le Vaucluse est un territoire déjà prospère. « *Il avait connu un fort développement économique et démographique au cours des siècles antérieurs grâce à ses liens avec Marseille, fondée par les colons grecs de Phocée. Les conditions géographiques et climatiques étaient très favorables à l'agriculture, il était agréable de s'y installer et facile d'y circuler* », expose Jean-Marc Mignon, l'un des archéologues du Département spécialiste de la période. On y compte pas moins de six chefs-lieux de cités sur lesquels s'appuieront les Romains pour administrer, avec les élites gauloises en place, ce territoire stratégique au cœur de la Narbonnaise, vaste province romaine qui s'étend d'Ouest en Est des Pyrénées jusqu'aux Alpes et du Sud au Nord du littoral méditerranéen jusqu'au lac Léman et aux portes de Lyon. L'actuel Vaucluse est déjà

DERNIÈRES NOUVELLES DE L'ANTIQUITÉ

un carrefour important, à la croisée de la Via Domitia, qui parcourt tout l'arc méditerranéen d'Est en Ouest en passant par Apt et Cavaillon, et de la Via Agrippa qui fera de la vallée du Rhône un axe majeur de l'Empire en reliant Lyon, la nouvelle capitale des Gaules, à Arles et à la Méditerranée *via* Orange et Avignon. A l'écart de ces deux routes principales, Carpentorate (Carpentras) tire quant à elle sa richesse de ses coteaux féconds à l'abri du Mont Ventoux. Privée des édifices monumentaux qui font la gloire de ses voisines - à l'exception d'un arc commémoratif toujours visible près de la cathédrale - cette dernière était avant tout une ville de marché avec une vaste place publique centrale où s'échangeaient les productions abondantes des environs.

Dès qu'ils prennent pied dans la région, les Romains s'attellent à structurer le territoire dans toutes ses dimensions. Fidèles à leur réputation de bâtisseurs pragmatiques, autant soucieux d'asseoir leur domination que de faire fructifier leur nouvelle possession, ils créent un maillage de voies secondaires, des ponts, des aqueducs, construisent des villes dotées de toutes les commodités au contact des anciennes agglomérations gauloises, n'hésitant pas à détourner des cours d'eau ou à sculpter les collines. Surtout, ils s'attellent à organiser un réseau de grandes exploitations agricoles.

Au début des années 2000, l'une d'elles a été mise au jour à Caumont, près de la Durance et de la voie Domitienne. D'autres encore ont été découvertes comme la villa des Bruns à Bédoin, la villa de Tourville à Saignon avec sa maison de maître, ses pressoirs à vin et son chais, ou encore la villa des Borrys à Mérindol où ont été trouvés un four de potier et diverses installations. L'objectif est de bâtir une véritable puissance agricole, qui permette entre autres de supporter l'effort des armées conduites par Jules César durant la Guerre des Gaules (58 à 51 avant notre ère), puis d'exporter les surplus dans tout l'Empire. Leurs efforts se concentrent en particulier sur le vin, dont la consommation s'est beaucoup développée dans

Au Sud de Vasio, une rue très commerçante menait au forum, où l'on pouvait faire ses achats à l'abri du soleil. (reconstitution de la société Aristeas pour la Ville de Vaison-la-Romaine).



la vie quotidienne en Gaule et dont la production est ancrée de longue date dans le Vaucluse. En dehors de la côte méditerranéenne, des traces de viticulture, parmi les plus anciennes connues en France, ont été découvertes à Sorgues, sur le site du Mourre de Sève, où les premières cuvées remonteraient au V^e siècle avant J.-C., bien avant la conquête romaine. Poussés par la technicité romaine, les rendements explosent et le vin de la Narbonnaise se boit jusque dans les provinces éloignées d'Egypte ou de Grande-Bretagne.

La rue commerçante de Vasio longeait de luxueuses domus, de plusieurs milliers de mètres carrés comme la Maison du Dauphin, découverte près du théâtre antique



VAISON, TERRAIN DE PRÉDILECTION DES PIONNIERS

Pendant toute la première moitié du XX^e siècle, un homme va, le premier, lever le voile sur cette longue histoire. Enseignant au séminaire d'Avignon, le chanoine Joseph Sautel est l'un de ces pionniers de l'archéologie à une époque où elle se pratique entre passionnés, hors de tout cadre institutionnel mais suivant une méthodologie déjà codifiée, notamment par les archéologues allemands. Auteur d'une thèse sur l'Antiquité à Vaison, Sautel détient une solide connaissance du monde gallo-romain. Quant à l'argent, il va le trouver auprès d'un industriel alsacien, Maurice Burrus, féru d'histoire et amoureux de Vaison, où Sautel avait déjà découvert les vestiges du théâtre antique et dont le pont romain affiche près de vingt siècles de service. Ce dernier va investir dans les travaux de l'ecclésiastique une grande partie de sa fortune.

Les fouilles se concentrent à l'extérieur de l'agglomération récente, sur les sites de Puymon et de La Villasse. Ils y découvrent des quartiers entiers témoignant de l'opulence de celle qu'on appelait alors Vasio, premier territoire du département à faire allégeance à l'envahisseur romain et reconnue de droit latin par Jules César. Au Sud de la ville, une rue bordée de boutiques menait au forum. Les habitants pouvaient y faire leurs achats à l'abri des intempéries et du soleil, le long d'une galerie dont les colonnes supportaient l'étage des bâtiments. On distingue encore au sol les grandes dalles calcaires de la chaussée où roulaient les chariots et, en bordure de la galerie couverte, les rainures où se fixaient les étaux que l'on retirait le soir pour occulter les commerces

avec un volet de bois. Cette rue emblématique longeait de luxueuses domus de plusieurs milliers de mètres carrés dont on peut encore admirer les vestiges des appartements, bassins, jardins et dépendances. Elles abritaient des familles importantes de l'aristocratie gallo-romaine, sur lesquelles l'envahisseur s'appuyait pour administrer la province, et ont pris les noms des « trésors » qu'on y a trouvés : la maison du Buste en argent, celles du Dauphin ou de l'Apollon lauréat ou encore, près du théâtre antique, celle dite de la Tonnelle où une salle à manger d'été était aménagée dans le grand jardin.

Travailleur acharné, le chanoine Sautel fera d'autres découvertes majeures. A Orange, lors de la construction des coffres de la Société marseillaise de crédit, il met au jour un ensemble de plaques de marbre fragmentées, mais miraculeusement réchappées du four à chaux auquel elles étaient destinées, sur lesquelles était gravé un plan cadastral de la moyenne vallée du Rhône, découpé en carrés réguliers de 710 mètres de côté (centuries) organisés suivant deux axes Nord-Sud et Est-Ouest (cardo et decumanus). Ce document fiscal servait notamment à organiser la collecte de l'impôt, supervisée par les gouverneurs nommés par Rome, et atteste du rôle administratif de premier rang de la cité de droit romain d'Orange. Dans les années 1930 à Apt, Joseph Sautel sera là encore le premier à identifier les restes de la prestigieuse Apta Julia (Apt) à la suite de la destruction du marché couvert de la place Jean-Jaurès.

Passe la Seconde guerre mondiale et, après les horreurs, une nouvelle ère de prospérité s'ouvre. La reconstruction, les Trente glorieuses, le progrès triomphant... On ne pense plus qu'à assainir les centres anciens insalubres, aménager, percer et faire place à l'automobile qui investit massivement les villes. Partout en France, des vestiges disparaissent à jamais sous les coups de butoir de la modernité. C'est le cas à Avignon lors de la réhabilitation du quartier de la Balance mais surtout, avec le chantier du parking du



Fouilles sur le forum de Vaison-la-Romaine. Ci-dessous, la Maison du Dauphin, à Vaison.







DERNIÈRES NOUVELLES DE L'ANTIQUITÉ

Des vues de Cavaillon (ci-dessous) et d'Avignon (en bas) à l'époque romaine, superposées avec les monuments construits ultérieurement (dessins de J-M. Gassend et P. de Michèle).

Palais des papes dans les années soixante-dix dont les destructions émeuvent l'opinion. « *Ils ont tout détruit sur 15 mètres de profondeur. Les niveaux antiques (grec et romain), gaulois et néolithiques, tout est parti à la décharge* », s'indigne encore Patrick de Michèle, spécialiste de l'Antiquité du service d'archéologie du Département, créé dès 1981 pour parer de nouveaux désastres tandis que s'impose, au niveau national, le principe de l'archéologie de sauvetage. Sa mission : mener des fouilles en amont des projets d'aménagement programmés dans les secteurs susceptibles de receler des vestiges et, ainsi, compléter la connaissance des temps reculés.



L'EMPIRE ROMAIN TRANSFORME AVIGNON

Comme toutes les grandes ères historiques, l'Antiquité est traversée de courants puissants, de périodes d'essor, de crises et de rebonds. Les villes qui maillaient alors le Vaucluse n'émergent pas au même moment et connaissent des fortunes différentes. Comme Vaison (Vasio), capitale de la fédération des Voconces, Avignon (Avenio) et Cavaillon (Cabellio) sont déjà des agglomérations cavares structurées quand surgit l'envahisseur romain. Elles acquièrent une grande importance dès le I^{er} siècle avant notre ère alors que les cités nouvelles d'Apt (Apta Iulia) et Orange (Arausio) connaissent leur âge d'or au siècle suivant. « *Les Romains vont s'appuyer sur ce réseau d'agglomérations préexistantes qui, bien qu'ayant beaucoup d'échanges entre elles, restaient globalement indépendantes* », note Jean-Marc Mignon. Pour l'archéologue, il est frappant de remarquer que les distances qui les séparent correspondent à des étapes régulières de 25 à 28 km, soit « *ce que peut parcourir un attelage ou une caravane de mulets en une journée, permettant ainsi de sécuriser les hommes et leurs marchandises le long de leur route* ».

Avignon et Cavaillon avaient depuis longtemps forgé leur prospérité en commerçant avec le monde

méditerranéen grâce aux accords passés avec les colons de Phocée, implantés à Massilia qui deviendra Marseille. Les riches marchands y maîtrisent le grec et ces villes, privilège insigne, sont autorisées à battre monnaie. Restée longtemps perchée sur son rocher, la future cité des papes, va se développer en plaine jusqu'aux bords du Rhône sous l'impulsion des Romains arrivés dès 120 avant notre ère. Le centre monumental se situe sous l'actuelle place de l'Horloge et des restes de voirie et d'arcades ont été identifiés dans le secteur de la rue Saint-Agricol. C'est aussi là, entre les rues Racine et Petite Fusterie (dans les locaux de la mairie annexe), qu'on a découvert pour la première fois un pan du forum.

Les dimensions spectaculaires que l'on prête à ce cœur battant de la cité, avec sa curie, où l'on rendait la justice, son sanctuaire dédié au culte de l'Empereur et son esplanade ornée de statues célébrant les édiles locaux et le pouvoir impérial, laissent entendre qu'Avignon fut elle-même une ville gallo-romaine importante à l'image de ses consœurs vauclusiennes. L'une des hypothèses avancées par les spécialistes est que la ville, douze siècles avant le pont Saint-Bénézet, était déjà un point clé de franchissement du Rhône comme en témoignent quelques vestiges d'un pont antique visibles à la base du pont médiéval.

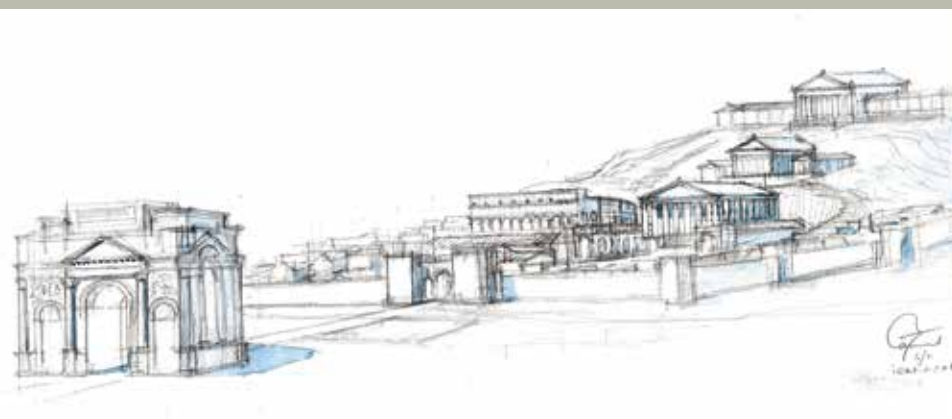
Bien implantée à un passage de la Durance navigable et protégée par sa colline, Cavaillon est, quant à elle, restée longtemps attachée aux Marseillais ainsi qu'en témoignent les inscriptions gallo-grecques (une écriture qui transcrit la langue gauloise dans l'alphabet grec) qui y ont été découvertes. Son développement se renforce considérablement lorsque l'ancienne voie gauloise qui parcourait la ville basse est modernisée par le général Domitius, et dès lors nommée Via Domitia (dès 122 av. J.-C.). La Via Domitia, une des plus anciennes voies romaines de Gaule se confondait en partie avec la voie héracléenne qui, bien avant la fondation de Marseille, passait pour le chemin emprunté par Héraclès lorsqu'il ramena d'Espagne les « bœufs de Géryon ». Sous la volonté de l'occupant

romain, elle devint la voie Domitienne (fin II^e siècle av. J.-C.), du nom du général romain *Cneus Domitius Ahenobarbus* qui, comme plus tard Pompée le Grand, participa à son entretien et à sa réfection. On peut toujours admirer les restes d'un bel arc commémoratif richement décoré de sculptures, transférés sur la place du Clos au XIX^e siècle. À l'exception des vestiges d'un arc d'entrée du forum trouvés sur l'avenue Gabriel-Péri, on connaît cependant encore mal l'organisation de la ville. Comme pour beaucoup de colonies de Narbonnaise, la cité de Cabellio sera en partie détruite à la fin du II^e siècle ap. J.C., conséquence de la guerre civile ayant opposé Septime Sévère au gouverneur Claudio Albinus. Découvert en 2010, le trésor monétaire de l'hôtel d'Agar, composé de 303 deniers d'argent, pourrait avoir été enfoui durant cette période agitée. Si, à Vaison, les thermes sont alimentés par la résurgence du Groseau, Cavaillon reçoit pour sa part l'eau de la Sorgue, captée à Fontaine même et conduite jusqu'au centre-ville grâce à un aqueduc dont une portion souterraine, sous le lit du Calavon, a été anciennement repérée.

Pour l'envahisseur, ces ouvrages ont moins vocation à alimenter en eau la population qu'à faire l'étalage de sa capacité à maîtriser cet élément. Divinisées comme la plupart des sites naturels, les sources font l'objet d'un culte ainsi qu'en attestent les 1600 pièces d'or, d'argent et de bronze retrouvées dans le siphon de Fontaine de Vaucluse où elles étaient jetées en offrande. « *L'eau participe à la mise en scène du pouvoir par les Romains. Les aqueducs l'acheminent jusqu'au centre des villes suivant un écoulement gravitaire lui conférant la pression nécessaire pour alimenter les fontaines et les bassins* », expose Jean-Marc Mignon. Mais le développement de Cavaillon s'interrompt ensuite. Réticente à la romanisation, la riche cité marchande sera délaissée par l'Empire qui va donner toute la mesure de sa magnificence aux deux cités nouvelles voulues par Rome : Apt et Orange. Succédant à Jules César, quelques temps après son

assassinat en 44 avant notre ère, Auguste (qui règne de 27 avant notre ère à 14 de notre ère) engage une politique d'urbanisation spectaculaire des provinces gauloises (Narbonnaise, Lyonnaise, Belgique et Aquitaine). Des moyens colossaux sont déployés pour les couvrir d'édifices monumentaux glorifiant l'Empire et l'Empereur, quitte à remodeler au besoin les éléments naturels. Pour Orange, fondée aux environs de 30 av. J.-C., on détourne une partie d'un cours d'eau afin de déployer la cité au pied de la colline Saint-Eutrope, rabotée au passage pour y encastrer le théâtre et le sanctuaire du forum. Les recherches archéologiques y occuperont à elles seules les 15 premières années d'existence du service départemental, tenu de suivre le rythme de la municipalité qui multiplie alors les grands projets urbains. « *Au début, il y avait peu de moyens*, se remémore Jean-Marc Mignon, *l'argent débloqué en fin d'année nous imposait de fouiller au pire moment. J'ai connu quatre mois de campagne de fouilles à gérer la pluie, la neige et parfois le gel. On avait peu de temps pour exploiter scientifiquement nos découvertes, c'était vraiment une archéologie de sauvetage.* » L'urgence commande et si l'on parvient à suivre le rythme effréné, c'est grâce aux bras des bénévoles ou des ouvriers sans qualification embauchés en renfort. Compagne de route du service d'archéologie depuis 35 ans, Romaine Iscariot, enseignante de L'Isle-sur-la-Sorgue, conserve un souvenir pittoresque de ces premières campagnes : « *Lors du creusement du parking du cours Pourtoulès, il pleuvait sans cesse. La Meyne gonflait et le chantier était gorgé d'eau. On sortait de là couverts de boue mais c'était très fraternel entre les fouilleurs. On était logé à l'ancienne gendarmerie, on mangeait ensemble sous les platanes, on dormait comme on pouvait, ça avait un certain charme.* »

Des milliers de mètres carrés sont alors fouillés, dessinant les contours de l'ancienne cité. Ceintée de 3,5 km de fortifications, davantage conçues pour impressionner que pour protéger, Arausio (le nom



antique d'Orange évoquant les vétérans de la seconde légion gallique auxquels furent distribués les lots de la colonie) est traversée par deux grandes rues perpendiculaires et se compose d'îlots de constructions à l'architecture soignée. Un aqueduc alimente une série de 12 fontaines au cœur du majestueux forum qui se développe à l'Ouest du théâtre dont le flanc oriental est bordé d'un quartier résidentiel où l'on a exhumé les vestiges de plus de 25 maisons avec leur décor, fresques et mosaïques, et de très nombreux objets domestiques, lors de fouilles conduites sous le cours Pourtoles et dans le quartier de l'Hôpital. A l'Ouest de la ville, un amphithéâtre accueillait combats de gladiateurs et chasses à proximité d'une riche résidence construite hors les murs, au quartier actuel de La Brunette.

Orange à l'époque romaine (en haut), avec son forum adossé à la colline Saint-Eutrope. Ci-dessus, une vue d'Apt (Apta Julia) resituant le théâtre antique, presque entièrement disparu, par rapport à la cathédrale Sainte-Anne (J-M Gassend et P. de Michèle, IRAA/ CNRS octobre 2008).

COMPRENDRE LE MASQUE ACROTÈRE D'HERCULE D'ORANGE



© Luc Danellet-CNRS-Aix-Marseille Université, Centre Camille Julian-Aix-en-Provence

Découvert lors d'un diagnostic d'archéologie préventive réalisé en février 2019 à Orange, dans le quartier de Fourches-Vieilles, cet objet exceptionnel, d'exécution très soignée, est remarquable par l'expression du personnage représenté. Sur le visage ovale sans socle, la partie nue est marquée par des pommettes saillantes et des volumes doux autour de la bouche. Les yeux grands ouverts creusés d'un trou de foret sont soulignés par des paupières ourlées et épaisses, ainsi que par des sourcils très marqués en forme de demi-cercle. La coiffure est constituée par deux rangées de boucles en accroche-cœur surmontant le front large et marqué par deux rides et par deux rangées de trois anglaises séparées par des sillons assez profonds, sculptées de part et d'autre du visage. Une barbe et une moustache épaisses couvrent la partie basse du visage. La bouche grande ouverte semble pousser un cri. Le haut de la coiffure est brisé, mais un détail conservé de son couvre-chef sert à identifier le personnage. Sur sa tempe droite, on distingue une grosse canine et trois molaires, ce qui reste de la dentition d'un lion, plus exactement d'une peau de lion. Il s'agit donc d'Hercule coiffé de la léonté, peau de lion qu'il s'appropriera lors du premier de ses travaux, son combat contre le lion de Némée.

Hercule se trouve fréquemment représenté sur les monuments funéraires en Gaule : le fait qu'il ait vaincu plusieurs fois la mort renforçait l'espoir d'immortalité des défunts dont il gardait les tombeaux. Ce masque appartient à une série d'acrotères découverts en 1999 sur les parcelles voisines appartenant également à la nécropole de Fourches-Vieilles. Ces objets ornaient probablement la partie haute de monuments funéraires appelés mausolées ; ils pouvaient être simplement posés sur le monument ou scellés à ce dernier, comme le suggère la présence d'une mortaise sur la face arrière de cet exemplaire. Cet objet remarquable est aujourd'hui exposé au Musée d'Art et d'Histoire d'Orange.

Vue du masque
acrotère
d'Hercule.

C'est plus au Nord, dans le prolongement de l'Arc, que les Orangeois du I^{er} siècle rendent hommage à leurs défunts dans des mausolées construits de part et d'autre de la Via Agrippa. Ils y déposent des lampes à huile pour les éclairer dans l'au-delà, des offrandes alimentaires dans des assiettes en céramique ainsi que des parfums et huiles dans de petits vases balsamiques. Dans cette nécropole localisée dès 1998 sur l'actuel quartier de Fourches-Vieilles, un masque-acrotère d'Hercule coiffé de la dépouille du lion de Némée, sculpté dans un bloc de pierre, est arraché à la terre lors d'une nouvelle campagne de fouilles en février 2019. D'une réalisation remarquable, il devait orner la partie supérieure d'un mausolée. Pommettes saillantes, paupières épaisses, sourcils marqués et bouche grande ouverte, le visage saisissant semble pousser un cri.

A l'autre extrémité du département, les colons engagent des travaux de terrassement titanesques pour la fondation d'Apta Julia (Apt). Jules César lui-même l'avait voulue comme un verrou stratégique le long de la voie Domitienne, dans un étroit défilé au débouché des Alpes surplombant la vallée. « *Les architectes romains s'appuient sur une petite assiette géologique pour créer un endiguement impressionnant qu'ils vont remplir pendant des années et niveler afin de disposer d'une vaste esplanade pour ériger le centre monumental* », note Patrick de Michèle qui durant ces 20 dernières années a exploré régulièrement les sous-sols de la ville moderne. De cave en cave, l'archéologue creuse, recoupe, cherche les symétries et les alignements pour recomposer le plan de la ville antique « *comme un puzzle à l'envers dont on analyse les pièces connues pour essayer de déduire ce qui se trouve ailleurs* ». Il finit par situer l'emprise exacte du théâtre, en particulier de la scène, et définit les modalités de sa construction. L'édifice de spectacle est fondé sur une large plateée en béton de chaux, d'un diamètre d'environ 90 m, pouvant accueillir entre 5 000 et 6 000 spectateurs. En août 2005, sa progression souterraine le long de

l'ancienne galerie du rideau de scène bute sur une paroi. L'obstacle semble infranchissable jusqu'à cet après-midi où sa fille, descendue chercher une lampe qu'il avait oubliée, ressent un courant d'air. « *J'y vais à mon tour et je décèle une fissure. La paroi n'était en fait qu'un comblement de terre qui avait fini par sécher. Je donne un coup d'épaule et il cède. J'avance à tâtons et là, j'aperçois une statue de Dyonisos. Il gisait au sol, on aurait dit qu'il m'attendait.* » C'est une de ces découvertes majeures comme les carrières d'archéologues en comptent peu. Quelques mètres plus loin apparaît un personnage féminin en drapé, vraisemblablement une prêtresse chargée du culte impérial, enchâssée comme une vulgaire poutre en travers de la galerie. Le lendemain, dans le même boyau, Patrick de Michèle déterre la troisième statue, un buste du dieu Pan en marbre, calé le long du mur de la fosse. « *A ce moment-là, on ressent une émotion puissante, décrit-il, et en même temps, on mesure que c'est un travail considérable qui nous attend pour étudier et analyser sa découverte avec la plus grande précision possible* ». Dionysos, la prêtresse, le dieu Pan, ce trio exceptionnel ornait jadis la scène du grand théâtre.



DERNIÈRES NOUVELLES DE L'ANTIQUITÉ

Comme Vaison et Avignon, Apta Julia sera honorée d'une visite de l'empereur Hadrien, en 121/122, alors qu'il fait route depuis Rome vers le nord de l'Angleterre. Il va y lancer la construction de l'immense mur qui porte son nom et doit protéger la frontière septentrionale de l'Empire des incursions des Pictes d'Ecosse. Au cours d'une partie de chasse dans les environs, son cheval meurt. L'empereur, c'était son habitude, fera pour sa fière monture bâtir un mausolée, et on chantera ses louanges sur une plaque de marbre retrouvée dans le quartier des Tourrettes. Mais dès le III^e siècle de notre ère, l'Empire romain décline, l'insécurité s'installe et les villes se dépeuplent. La religion du Dieu unique commence à faire de l'ombre aux divinités païennes et, très tôt, des églises apparaissent à Avignon, Vaison et Apt. En 2016, les restes d'un édifice superbement construit et de ses dépendances, observés sur une vingtaine de mètres, sont dégagés sous la place Carnot d'Apt. Erigé aux alentours de 290 sur la scène de l'ancien théâtre, ce lieu de culte paléochrétien atteste de la présence précoce de communautés chrétiennes dans la région, plus de 20 ans avant la reconnaissance de la nouvelle religion par Constantin, en 313. Cette émergence annonce la fin de l'Antiquité et l'entrée dans le haut Moyen Âge, longue période de gestation d'une nouvelle forme de société.



Une représentation du Dieu Pan (I^{er} siècle avant J.-C.) qui ornait le théâtre antique d'Apt, aujourd'hui enfoui sous la ville moderne. On peut l'admirer au Musée d'Apt.

ENCORE TANT À DÉCOUVRIR...

Les quelques siècles que recouvre l'Antiquité ont tracé les linéaments du Vaucluse contemporain. Ces quatre décennies d'exploration du service d'archéologie du Département de Vaucluse ont fait avancer à grands pas la connaissance de cette ère qui a vu le territoire sortir de la période gauloise, développer son agriculture, aménager ses cités et ses voies de communication. Mais il reste tant encore à découvrir.

« Nous intervenons lorsqu'il y a des menaces de destruction, précise Emilie Fencke, la cheffe du service d'archéologie, ce sont les projets d'aménagement contemporains qui nous livrent les terrains où l'on peut faire des découvertes, on a rarement le luxe de choisir ». Ce qui explique pourquoi Carpentras, où peu de grands travaux ont été menés dans le centre ancien, demeure la ville dont l'histoire est la plus mystérieuse. De même, l'organisation du monde rural reste à explorer. « On connaît quelques grands domaines mais on ne sait pas grand-chose des petites exploitations, ni leurs formes, ni leur maillage, ni leur organisation, reconnaît Emilie Fencke. Cela tient en partie au fait que la vigne, depuis cette époque, prend une place prépondérante, or c'est une culture qui se développe sur le temps long et évolue peu. Les occasions d'aller fouiller sont rares. Ce sont des creux qui nous laissent un gros potentiel d'étude. »

Les techniques, heureusement, progressent. Pour mener leurs travaux, les archéologues du Département ont désormais recours au Scan 3D qui modélise en un temps record les volumes complexes et reconstitue les ensembles avec une précision inégalée. Mais l'allié numérique ne supplantera jamais l'œil et la main de

l'archéologue, équipé de son crayon et de sa truelle. Pour faire parler ce passé gisant sous nos pieds, on ne se passera pas de gratter. « *L'archéologie, c'est une affaire entre la terre et soi. Racler le sol pendant des jours, même pour ne trouver qu'un simple débris de poterie, c'est une intense méditation*, résume Romaine Iscariot, la fouilleuse bénévole toujours prête, à 78 ans, à partir explorer de nouveaux sites. *Il y a quelque-chose de profondément bouleversant à toucher des objets que d'autres hommes, passés là il y a des milliers d'années, ont tenu entre leurs mains. C'est un rapport profond à l'humanité* ». C'est aussi le lien avec la terre reçue en héritage que l'avènement de l'archéologie départementale a permis de renouer en menant ce travail de fouille, patient et minutieux, année après année. Désormais, écrire cette histoire n'appartient plus seulement à des spécialistes lointains. « *C'est une autre forme qu'a prise la décentralisation culturelle*, conclut Emilie Fencke, *à l'image de ce que nous réalisons ici en Vaucluse ; désormais, ce sont les territoires eux-mêmes qui prennent en main la compréhension de leur propre évolution* » ■



Un grand tour du



petit patrimoine

Il y a le Vaucluse des monuments mondialement connus...
et puis celui des fontaines et des lavoirs si précieux dans
ce pays de la soif, des modestes chapelles rurales et des
croix de mission, des puits templiers et des tableaux un
peu oubliés. Un « petit patrimoine » souvent non-protégé
que le Conseil départemental de Vaucluse contribue à
restaurer et qui dessine un autre visage du département.

Illustrations Maud Briand

Cavaillon

Aqueduc de la Canaù

A Cavaillon, le canal Saint-Julien fait partie du paysage depuis toujours ou presque. C'est en effet le plus ancien canal ayant une prise d'eau sur la Durance puisque sa construction remonte à 1171. Il irrigue les terres agricoles et a fait fonctionner plusieurs moulins. Au XVI^e siècle, un riche marchand, Jean Meynier, originaire d'Oppède, a financé la construction d'un aqueduc afin de franchir le Coulon (ou Calavon) et approvisionner en eau sa rive droite, près du hameau des Vignères.

Ainsi est né l'aqueduc de la Canaù, (qui signifie « la canalisation » en provençal), utilisé comme pont jusqu'en 1921, comprenant une double arche en pierre de taille, sur une portée totale de 22 mètres. Classé Monument Historique depuis 2011, il a dû faire face aux fréquentes crues du Coulon qui ont détérioré l'ouvrage. En cours de réalisation, les travaux sont l'occasion de remettre en état la canalisation en bois et de rénover les garde-corps.



Mormoiron

Lavoir et fontaine





de Bonnefont

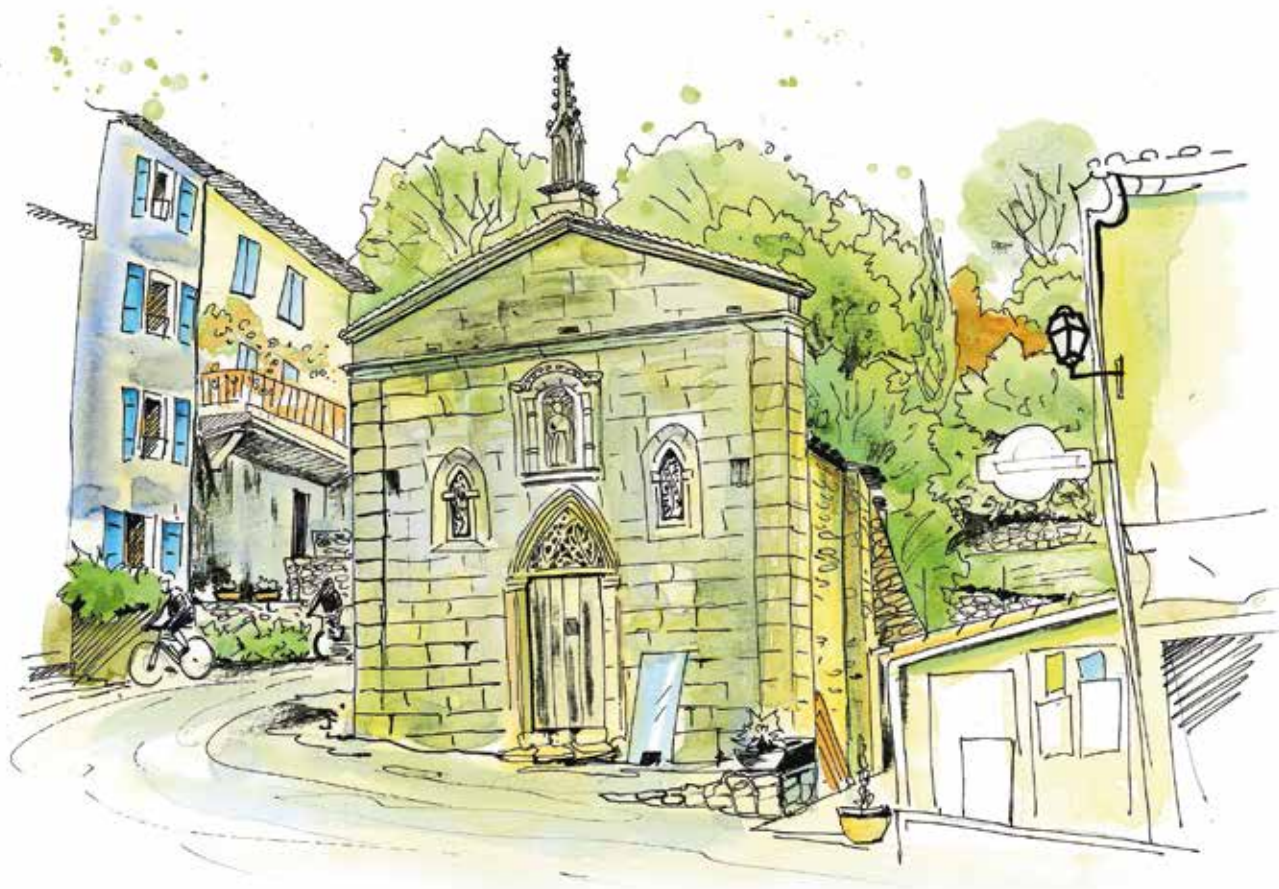
Le lavoir et la fontaine de Bonnefont se situent dans la partie basse du vieux Mormoiron. Ils ont contribué, au XIX^e siècle, à l'adduction d'eau de la commune, de même que la fontaine et le lavoir de la Brèche, restaurés en 2017 au titre du « Patrimoine Rural non-protégé ». Au début du XX^e siècle, les lavandières étaient protégées par un toit en forme d'auvent, adossé aux remparts. Cet aménagement a entièrement disparu. Quant au bassin, qui n'est plus alimenté en eau, il est exposé aux intempéries. À la suite de la restauration menée en 2019, la fontaine et le lavoir ont retrouvé leur charme d'antan, grâce à des travaux de maçonnerie et une consolidation du bâti à base de mortier de chaux.



Venasque

Croix de mission

Les croix de mission font partie du paysage de nos campagnes, à tel point qu'on en oublie souvent leur fonction. Chaque croix était en effet érigée pour encourager le retour vers la foi souhaité par le clergé après la Révolution française. Une mission symbolisée par l'édification d'une croix, dite croix de mission, le plus souvent construite grâce à la générosité des paroissiens. Ces croix servent aussi de points de repères sur les routes grâce à leur positionnement à la croisée des chemins et dans les communes. A Venasque, la croix de mission, sur la place de l'église, marque le cœur du village. Réalisée en pierre calcaire du Beaucet au XIX^e siècle, son sommet abrite une croix en métal. Le monument a été restauré en 2019 : remplacement des armatures métalliques corrodées par le temps et consolidation de la structure, sans oublier la restitution des parties manquantes. Dernière opération : l'application d'une patine au lait de chaux.



Saint-Martin-de-Castillon

Chapelle Notre-Dame de l'Espérance

Depuis sa création au XVII^e siècle, cette chapelle accueille habitants et visiteurs à l'entrée du village de Saint-Martin-de-Castillon. L'édifice se singularise par sa grande simplicité : une nef unique voûtée en berceau, à fond plat. L'édifice a appartenu à plusieurs particuliers qui l'ont utilisé comme chapelle funéraire, avant de devenir bien national en 1792, lors de la Révolution française. Déconsacrée au XX^e siècle, elle est propriété de la commune depuis 2000. La commune a souhaité la restaurer en lui donnant une vocation culturelle. Le chantier, en cours de réalisation, en fera une étape appréciée du circuit de découverte du patrimoine architectural et naturel du village.

Robion

Saint Eloi, peinture du XVIII^e siècle



Cette peinture représente Saint Eloi, l'un des saints les plus populaires de Provence, célébré chaque 25 juin, à travers des cortèges de charrettes fleuries. Saint Eloi y est figuré debout sur une estrade en pierre, portant le manteau épiscopal, la mitre et la crosse. Il lève les yeux vers le ciel illuminé et esquisse un geste qui pourrait être celui de la bénédiction.

A ses pieds, est posé un livre, sans doute la Bible. La saynète représentée à l'arrière-plan à gauche montre les travaux des champs dans un paysage vallonné.

Deux hommes tiennent la jambe arrière d'un cheval blanc ; ils sont en train de changer l'un de ses fers. Plus loin, deux chevaux de trait guidés par un paysan tirent une charrue et préparent la terre pour les semailles. Tous ces éléments évoquent le rôle protecteur de saint Eloi au centre de ce tableau, dans la veine rustique et naïve des paroisses rurales. Cette œuvre et son cadre ont retrouvé leur éclat, lors d'une restauration menée en 2019. Un nettoyage du tableau a ainsi été effectué et les boiseries traitées.

Suzette

Église paroissiale Notre-Dame

L'église de Suzette et son clocher tournent le dos au Ventoux, à 410 mètres d'altitude, sur l'une des collines des Dentelles de Montmirail. Il s'agit de l'une des églises romanes les plus pittoresques du Comtat. Elle a été érigée à partir du XI^e siècle, selon un plan en croix latine, en étant à l'origine adossée au château seigneurial. L'édifice a connu une série d'agrandissements et de restaurations aux XIX^e et XX^e siècles. Au milieu du XIX^e siècle, les deux chapelles latérales du chœur sont transformées en sacristie alors que le porche devient une chapelle. C'est aussi de cette époque que datent les aménagements des fonts baptismaux. Cet édifice roman nécessite des travaux afin d'assurer son étanchéité, notamment par la révision de la toiture, le changement des



tuiles cassées et l'évacuation des eaux de pluie. Le chantier, qui devrait démarrer d'ici la fin de l'année, a reçu le soutien du « Loto du patrimoine », initié par l'animateur Stéphane Bern.

Sainte-Cécile-les-Vignes

Fontaine publique

Face à la mairie, la fontaine publique de la place Max Aubert est une création de la société des Hauts Fourneaux et Fonderies du Val d'Osne, en Haute-Marne, haut lieu de la métallurgie en France. Elle porte l'inscription « 14 juillet 1880 », année de sa création. Elle est emblématique du patrimoine républicain. Au XIX^e siècle, les communes de France se dotent de fontaines publiques qui contribuent à améliorer le confort et les conditions d'hygiène des habitants. Les

travaux, actuellement menés, donnent une seconde jeunesse à cette fontaine abîmée par le temps... et le calcaire qui a obstrué ses canalisations. A l'issue des travaux, la fontaine fonctionnera comme au temps de son inauguration. L'eau sortira de nouveau du bec de quatre cygnes, eux-aussi en cours de rénovation. Les aménagements concernent par ailleurs le bassin en pierre et la colonne en fonte.





Richerenches

Le puits « templier »

Le puits « templier » de Richerenches se situe sur la place de l'église, dans l'enceinte de la commanderie templière érigée au XII^e siècle et classée Monument Historique depuis 1984. Le puits a été construit beaucoup plus tard, au XIX^e siècle, fonctionnant grâce à un système de pompe à bras, postérieur aux Templiers, comme en attestent les éléments en fonte utilisés pour sa fabrication (tuyaux, bras de la pompe...) Les fissures, la corrosion et les infiltrations ont endommagé le puits, plus particulièrement au niveau de sa coupole, des enduits et des maçonneries. Il était temps de procéder à sa restauration pour redonner son lustre à ce puits qui témoigne de la place vitale de l'eau dans ce centre historique de Richerenches. Cette restauration, réalisée en 2019, a permis un nettoyage complet. Les parties dégradées ont été reprises et consolidées. Les pierres des parements manquantes ont par ailleurs été remplacées. Enfin, un lait de chaux légèrement coloré a harmonisé l'ensemble.

Grillon

L'Apparition de la Vierge

Placée dans le chœur de l'église paroissiale Sainte-Agathe de Grillon, cette peinture représente l'Apparition de la Vierge à saint Roch et à saint Sébastien. Avec saint Antoine, tous deux appartiennent à la trilogie des saints consacrés pour leurs vertus protectrices contre les épidémies, en particulier la peste ; ils sont ainsi dénommés les saints « antipesteux ». Le tableau a été peint en 1640, à la demande des villageois, pour remercier la Vierge ainsi que saint Roch et saint Sébastien de protéger les populations des épidémies touchant la région. Quant au cadre, il a probablement été réalisé au XIX^e siècle, en remplacement de celui d'origine. A cette époque, l'église nouvellement construite de Grillon est consacrée, en remplacement d'un édifice plus ancien. Les œuvres ont alors été restaurées et nouvellement encadrées. Dans un état de conservation précaire, l'œuvre fait actuellement l'objet d'une restauration. Une opération délicate visant à consolider la couche picturale qui sera stabilisée.





Villars

Lavoir du hameau Les Petits-Cléments

Sa construction date de la seconde moitié du XIX^e siècle, dans le sillage de la réalisation du lavoir et de la fontaine du hameau voisin des Grands-Cléments. La configuration du lavoir des Petits-Cléments est originale car composée de deux murs. La toiture en tuile repose, elle, sur une charpente à deux pans. Le sol est recouvert d'une calade et l'un des angles abritait une cheminée dont les cendres servaient au blanchissage du linge. Ce lavoir était alimenté par une fontaine se déversant dans les deux bassins. Deux barres en bois situées aux extrémités de ces bassins permettaient l'étendage du linge. La rénovation de 2019 a concerné l'étanchéité des margelles et du fond des bassins. La calade, qui a été asséchée, a été remise en état, tandis que les dalles cassées ont été remplacées.

Lavoir public de La Fumeirasse

Au XIX^e siècle, presque tous les hameaux de Villars possédaient un lavoir et une fontaine publics alors seuls points d'eau pour les habitants. Ce patrimoine est devenu un point d'attrait touristique, tout en participant à l'embellissement du village. C'est le cas du lavoir du hameau de la Fumeirasse, protégé du vent par la présence de deux murs alors que la façade ouest sert d'accès. L'ensemble est protégé par une toiture en forme d'auvent, en tuiles posées sur une charpente en bois. Le sol est formé d'une calade. Le lavoir est composé de deux bassins successifs, pour le lessivage et pour le rinçage du linge selon un système de surverse. Les travaux réalisés en 2019 ont permis de rénover le site en consolidant les piliers soutenant la toiture, les bassins et les margelles.



Le Département au secours du patrimoine

Un dispositif mis en place par le Conseil départemental permet de financer la sauvegarde et la restauration de l'ensemble des patrimoines, publics et privés, mobiliers et immobiliers, protégés ou non au titre des Monuments Historiques. Plusieurs volets sont intégrés à ce programme.

● Patrimoine Rural non-protégé

Il s'agit des édifices, publics ou privés, qui présentent un intérêt du point de vue de la mémoire des territoires ruraux ou de la préservation de savoir-faire ou encore qui abritent des objets ou décors protégés au titre des Monuments Historiques, situés dans des communes rurales et des zones urbaines de faible densité. Seuls les édifices situés sur les communes définies comme rurales, de moins de 2 500 habitants et celles désignées comme telles par arrêté préfectoral, sont éligibles.

● **Patrimoine non-protégé**, au titre des Monuments Historiques, public et privé, mobilier et immobilier, et présentant un intérêt départemental au plan historique, artistique, ethnologique.

● **« Monument Historique »**. Les édifices et objets protégés au titre des Monuments Historiques - classés ou inscrits – font partie des plus emblématiques du Vaucluse. Le Département concourt à leur étude, leur conservation et leur restauration. Certains critères entrent en ligne de compte : l'urgence et le péril de conservation, l'ouverture ou réouverture au public des édifices fermés, ainsi que la valorisation en direction du public, en particulier à travers les actions pédagogiques et touristiques.

● **Patrimoine en Vaucluse**. Dans le cadre de la contractualisation en faveur des communes, une part minimale de 10 % du montant de chaque dotation est réservée au financement d'opérations répondant aux critères d'éligibilité de ce dispositif départemental. Le dispositif peut également être mobilisé sur toutes les opérations concernant le patrimoine naturel, les ressources ainsi que sur les opérations portant sur les propriétés et actions publiques communales contribuant à la transition énergétique.



Catane

Du Roy

Rouman

SAINT-REMY

VAYSON

Seguret

Crestet

Châteauneuf

MALAVENNE

Violez

Gondas

Suzette

L'Arc

LaRoque

Barols

Vadignas

ND de l'abbaye

Baume

Caromb

Mauden

Bigman

Sorran

RAS

CD

Mazan

Le Lion Riu

La Sorgue Riu

Montesix

La Nesque Riu

Au temps des artistes-cartographes

Au Moyen Âge et à la Renaissance, c'est à des peintres que l'on confiait le soin de cartographier un territoire, pour leur capacité à représenter la réalité. Réalisées à l'œil nu, ces cartes servaient souvent à résoudre des conflits de territoire comme la « figure accordée du Rhône » de Nicolas Dipre, un document exceptionnel conservé aux Archives départementales de Vaucluse.

Ni vues aériennes, ni mesures électroniques et encore moins de données satellitaires... Des siècles durant, cartographier un territoire donné avec un minimum d'exactitude a représenté pour les hommes un immense défi. À la fin du Moyen Âge, en Europe, la lente élaboration de techniques de mesure fiables n'en était encore qu'à ses balbutiements lorsque les pouvoirs établis prirent l'habitude de confier la réalisation de cartes à des artistes confirmés. Lesquels ne se privaient pas d'enjoliver leurs œuvres de dessins. La chose peut surprendre les utilisateurs de cartes schématisques que nous

sommes mais elle est, à la réflexion, parfaitement logique. Dès le XIV^e siècle, qui marque l'émergence de ces cartes à l'échelle locale, l'art pictural entre dans une période de profonde mutation. Les personnages sont traités de manière plus naturelle et l'usage de la perspective se généralise dans la représentation des arrière-plans, restituant de manière plus réaliste les paysages.

Cette nouvelle approche figurative découle d'un art fondé sur l'observation directe... et de la capacité des peintres à exécuter des représentations fidèles. C'est précisément, à l'époque, ce qu'un commanditaire attend d'une carte dite à grande échelle (qui rend visible un territoire relativement restreint donc). On les désigne d'ailleurs comme des « figures » ou des « portraits », ce qui confirme leur nature hybride. Encore faut-il savoir que les « figures » en question ne servaient que rarement à guider un éventuel voyageur. Leur raison d'être était d'abord d'affirmer ses droits sur un territoire, de délimiter une frontière, et le cas échéant de régler un litige. C'est ce qui poussa le Grand Conseil du roi

Torredio ppe

Damir kuf

Abaynon

La fufie

Mont de l'ille



L'île figurant dans le rond blanc, ainsi représentée par Nicolas Dipre en 1514, a été au cœur d'un différend entre le seigneur languedocien, Thomas Gallien et les paysans de Barbantane.

Louis XII à commander durant l'été 1514 au peintre Nicolas Dipre, réputé pour ses retables, une vue très large du Rhône à hauteur de la cité d'Avignon durant l'été 1514. Cette « figure », réalisée sur parchemin et aujourd'hui conservée aux Archives départementales de Vaucluse, est l'un des trésors de la cartographie médiévale (en pages 44 et 45).

Une mention manuscrite de l'artiste lui-même la décrit ainsi : « *C'est la figure accordée de l'ysle et appartenace d'icelle qui est contentieuse entre noble homme Thomas Galien en reintegrande et les manans et habitants de Barbentane défendeurs en laquelle isle ledit demandeur appelle Courtines et lesdits défendeurs de la pierre* ». Petit résumé de ce conflit de bornage à l'usage de ceux qui n'entendent guère le vieux français : les rives du Rhône et de la Durance n'avaient pas, à l'époque, le visage que nous leur connaissons. Elles se transformaient au gré des inondations, à tel point que des îles pouvaient naître ou disparaître à l'occasion d'une crue de grande amplitude. C'est ainsi qu'à la confluence entre Rhône et Durance, s'était formée une nouvelle île âprement disputée. Le seigneur languedocien Thomas Gallien estimait que, se trouvant près de sa rive et de son château, cette île qu'il appelait Courtines lui appartenait de droit. Mais les paysans de Barbentane, du côté provençal, affirmaient qu'il s'agissait d'une

langue de terre leur appartenant emportée par les eaux. Ils se l'étaient donc appropriée. Le peintre Nicolas Dipre fut alors chargé par l'enquêteur dépêché sur place de représenter les lieux le plus fidèlement possible, pour éclairer des magistrats qui ne pouvaient faire le déplacement depuis la capitale. Comme élément de preuve, en somme.

Cartographe au jugé, depuis les hauteurs

Pour accomplir sa tâche, Nicolas Dipre s'appuya sans doute sur des travaux antérieurs, son atelier ayant à plusieurs reprises cartographié la frontière du Rhône au regard d'Avignon. Mais deux jours durant, feuillets en main, il multiplia néanmoins les points de vue depuis les hauteurs existantes (châteaux, tours...) et se rendit sur l'île en question pour en établir les contours. Après avoir obtenu péniblement un accord de toutes les parties sur l'ébauche (appelée le « grand ject »), il s'attaqua enfin à la version finale sur parchemin, authentifiée par sa signature. Cette dernière présente fidèlement la silhouette des châteaux et bâtiments concernés par l'affaire (notamment le château des Issarts du seigneur Thomas Gallien et le village de Barbentane) mais aussi un profil

La cité d'Avignon, terre pontificale, au début du XVI^e siècle (détail de la « Figure accordée du Rhône » de Nicolas Dipre (1514).





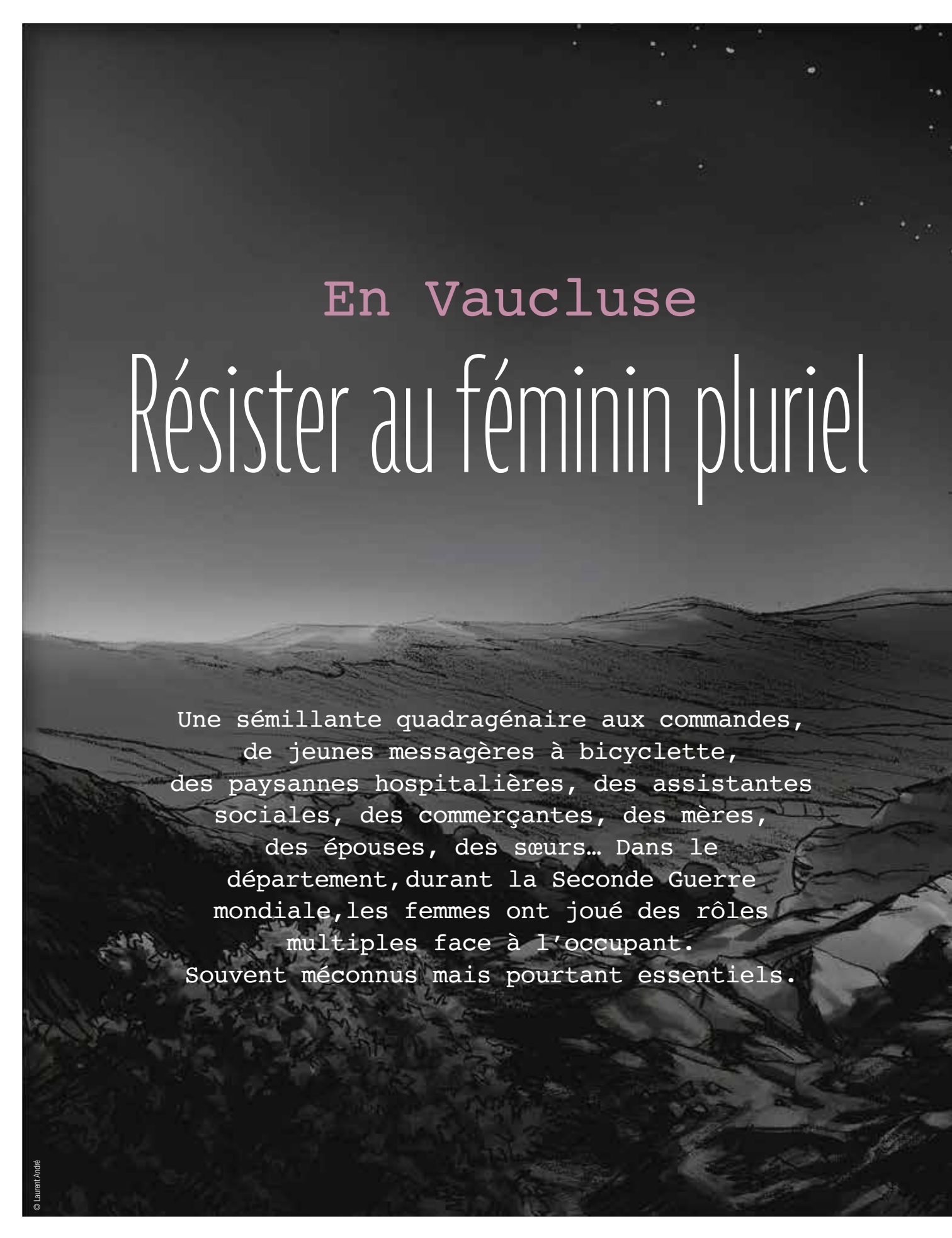
Plan de terrier de la Seigneurie de Saint-Saturnin, à proximité d'Avignon (détail), datant de 1778.

panoramique de la cité d'Avignon et du Pont Saint-Bénézet et la représentation des vents sous les traits d'angelots... sans aucune utilité pour le propos mais l'artiste ne disparaissait pas entièrement sous le cartographe... Pour la petite histoire, le Grand Conseil donna raison au seigneur languedocien, au grand dam des habitants de Barbentane, qui continuèrent à batailler pour obtenir un accord plus juste. Durant toute la Renaissance et jusqu'au XVIII^e siècle, marqué par l'utilisation plus systématique de l'arpentage et de formules mathématiques, les artistes restèrent les producteurs privilégiés de cartes. La carte du Comtat Venaissin réalisée par le père jésuite et mathématicien Bonfa en 1696, également conservée aux Archives départementales de Vaucluse, en est un autre exemple (voir détail en page 42). Elle fut dessinée et gravée par Louis David et offre non seulement le positionnement des villes du Comtat Venaissin, alors terre pontificale, mais également des vues détaillées très instructives.

Peu à peu, géographes et cartographes de métier s'emparèrent ensuite de la discipline, la tirant

toujours plus du côté de la science. La fameuse carte de France réalisée par la famille Cassini au XVIII^e siècle révolutionna ainsi la discipline en employant pour la première fois la technique de la triangulation géodésique. Laquelle consiste à déterminer la distance entre deux points donnés à la surface de la terre en rattachant ces deux points à une base une fois mesurée, à l'aide d'une suite de triangles dont on mesure les angles. Les Cassini cartographièrent aussi à moindre échelle ce territoire qui ne s'appelait pas encore le Vaucluse : les villes y sont présentées de manière schématique... mais les espaces boisés ou aquatiques sont encore largement figuratifs, pour le plaisir de l'œil. Longtemps encore, les cartographes professionnels gardèrent l'habitude d'agrémenter leurs plans de dessins, comme dans un terrier « de la Seigneurie de Saint-Saturnin appartenant au Duc de Gadagne », qui se rapproche de nos modernes cadastres mais reste finement ouvragé. Car on n'efface pas d'un trait de plume des habitudes vieilles de plusieurs siècles. ■

MÉ-
MOI-
RE.



En Vaucluse

Résister au féminin pluriel

Une sémillante quadragénaire aux commandes,
de jeunes messagères à bicyclette,
des paysannes hospitalières, des assistantes
sociales, des commerçantes, des mères,
des épouses, des sœurs... Dans le
département, durant la Seconde Guerre
mondiale, les femmes ont joué des rôles
multiples face à l'occupant.
Souvent méconnus mais pourtant essentiels.





Sous le nom de Kléber, Yvonne de Komornicka a dirigé le groupe de résistance Combat de l'automne 1942 à son arrestation fin octobre 1943.

« J'ai pensé à vous pour me succéder, les hommes promettent mais ils ne tiennent pas. J'en ai pressentis, mais ils hésitent ».

L'abbé Krebs, premier chef du mouvement de résistance Combat en Vaucluse à Yvonne de Komornicka.

Lorsque l'abbé Krebs, premier chef du mouvement de résistance Combat en Vaucluse est prié par l'archevêque d'Avignon, fervent pétainiste, de faire fissa ses valises le 29 septembre 1942, c'est son adjointe qu'il sollicite. A la hâte, mais sûr de son choix. Si Yvonne de Komornicka s'adresse d'abord à quelques hauts gradés vauclusiens de l'armée française pour prendre la suite de l'abbé Krebs, leur frilosité est manifeste. Yvonne de Komornicka n'a d'autre choix : la cheffe du mouvement Combat, ce sera elle.

Yvonne de Komornicka a rejoint Combat un peu plus d'un an plus tôt, dès son arrivée en terre provençale. Elle est Kléber. Signes distinctifs : charisme, engagement, fiabilité, patriotisme. Cette dynamique quadragénaire, au regard direct et à la chevelure d'ébène, veuve d'un comte polonais depuis 1930, élève seule ses trois filles. Au départ de l'abbé, elle a déjà presque deux ans d'activisme derrière elle. Le 18 juin 1940, Yvonne de Komornicka a bien entendu le Général de Gaulle lancer depuis Londres son appel à résister à l'occupant. Elle s'active alors à Nancy, où elle a créé un réseau d'évasion et de ravitaillement de prisonniers. Mais au cœur de cette zone occupée, Yvonne de Komornicka est rapidement dans le collimateur. Dans sa fuite, au gré d'un service rendu (le convoyage d'un enfant de 8 ans en zone libre), elle fait une halte en gare d'Avignon fin juin 1941. Un hasard. Mais nous sommes en Provence, il y a des fruits et légumes et la vie sera supposément plus facile. Yvonne de Komornicka s'établit dans la cité des Papes avec ses filles Christiane, Hélène et Wanda. Et occupe bientôt une maison de l'avenue des Chalets avant de devenir employée au service de bienfaisance de la mairie.

Ici aussi, la discrétion est de mise. L'Appel du 18 Juin 1940 a eu un écho limité, entendu par quelques-uns et tout juste relayé par des tracts distribués dans plusieurs villes du Vaucluse. La population semble toute acquise à Pétain. Un engouement confirmé par sa visite triomphale à Avignon en octobre 1942.

Mais par delà les apparences, des groupes de résistance de l'intérieur ont commencé à se constituer.

Epars, sans réelle connexion ni véritable organisation. L'Armée secrète, les mouvements politiques et syndicaux ne sont pas en reste.

Preuve d'un frémissement, quelques mois auparavant, pour célébrer le 14 juillet 1942, des rassemblements populaires se déroulent dans plusieurs villes du département. Des tracts ont circulé pour appeler les patriotes opposés à Vichy à une démonstration, sinon de force, du moins d'existence.

En réalité, en coulisse, quelque chose se trame depuis le début de l'année 1942. Jean Moulin a été parachuté dans la nuit du 1^{er} janvier à Eyguières, à seulement quelques kilomètres du Vaucluse. Délégué du Général de Gaulle, il est chargé d'unifier les différents mouvements de résistance du Sud de la France.

Tout s'est accéléré ensuite en ce dernier trimestre de l'année 42. Il y a d'autant plus urgence à s'organiser que le Vaucluse a basculé en zone occupée. Les troupes allemandes investissent le Sud en novembre. L'état major de la Wehrmacht s'installe à l'hôtel Crillon à Avignon. La Gestapo prend, elle, ses quartiers à la rue Violette. Les soldats allemands se répartissent dans une quarantaine de localités vauclusiennes. Ils seraient pas moins de 12 000. Rejoints bientôt par des Italiens qui resteront quelques semaines.

La lutte et son organisation deviennent une nécessité plus pressante encore

C'est le grand chantier des premiers mois de 1943 qui aboutira à la création des Mouvements Unis de la Résistance (MUR) composés de Combat, Libération, Franc tireur. Et dans ce cadre, Yvonne de Komornicka ne ménage pas ses efforts. A Avignon, les discussions vont bon train chez Kléber à l'avenue des Chalets, dans les arrières salles de plusieurs entreprises, à l'atelier Ravel, à la carrosserie Allignol, à la compagnie française des pétroles... Les réunions sont fréquentes, on échange avec précaution, on s'organise au fil des semaines et des mois. Objectif : se structurer pour gagner en efficacité.

Voilà donc Kléber à la manœuvre. « *Je donnais un ordre et il était exécuté*, dira-t-elle le 7 juin 1979, dans un enregistrement réalisé par les services des Archives départementales de Vaucluse. *Il n'y avait aucune réticence des hommes à être sous mes ordres. Garcin, Bégou, Ten... c'est curieux, je ne sais pourquoi tous ces garçons m'ont fait confiance ! La plupart des résistants, eux, pensaient que j'étais un homme !* ». Le trio Jean Garcin (colonel Bayard), Alphonse Bégou et Jules Ten constituent les Groupes Francs au sein des MUR. Des éléments bien décidés à en découdre au moyen d'actions radicales et spectaculaires. Il faut gêner, harceler, détruire, couper les lignes ferroviaires et téléphoniques, cibler les stocks de carburants, les entrepôts...

Et qu'il faille en référer à une femme, on n'en fait visiblement pas toute une histoire à la tête des Groupes Francs. Dans son livre *Nous étions des terroristes*, récit de ces années, Jean Garcin (ancien Président du Conseil général de Vaucluse) livre même les détails de la soirée où il confie à ses deux comparses une information loin d'être anodine.

« Alors ? questionna Begou. Le patron qui c'est ?
Je pris mon temps pour répondre. Sous ces latitudes, il y a des précisions qui sont difficiles à fournir.
- Il s'appelle Kléber, avançais-je prudemment.
- Kléber, c'est bon, approuva Ten. Comment il est ?
Lâchement, je préférais répondre en provençal.
- Es oune fume*
**En provençal, c'est une femme.*

Ils se regardèrent. Sans doute pensaient-ils que j'étais devenu fou.

- Oui c'est une femme ! répétais-je d'un ton qui défilait toute remarque désobligeante.

- Et bien quoi ? C'est une femme... Et alors ? fit Bégou d'une voix forcée. C'est très bien...

Ten ne dit rien. Il se contenta de boire son verre jusqu'à la dernière goutte et s'en tint là. Pour ma part, j'eus la faiblesse de leur cacher que j'avais baisé la main de Kléber ».

Pour mener des actions susceptibles de déstabiliser l'occupant et dans l'espoir de le vaincre, le rôle des

Les femmes de Gordes, village martyr

Gaston Rey, originaire du Puy-Sainte-Réparate, se marie en 1942 à une jeune femme de Gordes et épouse dans la foulée la cause résistante. *« C'est mon beau-frère Albert Silvestre qui nous a ouvert la porte de la Résistance et toute la famille s'y est engouffrée : la mère, les frères et sœurs, les beaux-frères... Cette situation n'était pas spéciale à notre famille, car ici la Résistance, pour chacun, a eu un caractère familial »*, assure-t-il dans l'ouvrage qu'il a consacré à cette période.

Dans *Souvenirs des années noires de la guerre à Gordes, village martyr - les femmes de Gordes dans la bataille - Réflexions*, il fait le récit détaillé de l'organisation des mouvements, des actions menées. Gaston Rey livre un éclairage particulier sur le rôle des Gordiennes engagées dans la bataille au même titre que les hommes. Un focus précieux qui confirme leur soutien mais aussi l'existence, non loin de là, aux Beaumettes, d'un camp de femmes entrées en clandestinité et recherchées au même titre que leurs maris. La Gordienne Paulette Nouveau y séjourna d'ailleurs avec son fils André.

Gaston Rey dresse le portrait, en forme d'hommage, de plus d'une trentaine de femmes et jeunes filles prenant une part active à la Résistance. Il détaille leur action par le menu : accueil de maquisards dans les fermes, participation à des réunions et à des actions, cache d'armes, boîtes aux lettres, liaisons... La boulangère qui fournit des pains, la marchande des quatre saisons qui ravitaille, l'employée de mairie qui établit de fausses cartes d'alimentation et d'identité... Lucide, Gaston Rey conclut cependant ainsi son inventaire : *« apparemment les femmes des zones rurales ont été les moins décorées. A la Libération, elles sont restées chez elles, sans se manifester, loin des organismes de direction, ne figurant sur aucune liste »*.

maquis s'avère fondamental. Ils sont d'abord des camps « refuge » en zones boisées, principalement dans le Ventoux et le Luberon où les jeunes réfractaires au STO (Service du Travail Obligatoire) se cachent. Puis deviennent plus actifs au début 1943 et se muent rapidement en groupes de combattants. Dont les puissants maquis Ventoux et Vasio.

Mais pour être efficaces, les résistants ont besoin que les informations circulent et s'échangent facilement, qu'ordres et instructions arrivent à bon port. Dans cette mécanique diversement huilée où il convient d'éviter que les acteurs se rencontrent - trop voyant, trop risqué -, il y a un rouage essentiel : les agents de liaison. Un rôle quasi exclusivement dévolu à des jeunes filles. Tout juste adolescentes, air juvénile et mine ingénue sur-jouée, elles circulent à bicyclette au nez et à la barbe des Allemands. Cageots, paniers, valises, guidons : tout est bon pour transporter armes, colis, messages. Qu'il faut souvent mémoriser pour limiter les risques.

Les filles de Komornicka en sont, en plus de la distribution des tracts et journaux clandestins. Aux confins du département et jusqu'à Aix-en-Provence, Marseille, Manosque, Toulon... Christiane et Wanda transportent les messages des responsables régionaux aux Vauclusiens, livrent aussi des informations aux maquis. *« On nous donnait le bon dieu sans confession*, raconte Christiane de Komornicka aux services des Archives départementales de Vaucluse qui l'enregistrent le 30 juin 1978. *On donnait aux Allemands l'impression de ne pas être dans le coup. Ces trajets à vélo on se demande aujourd'hui comment nous avons pu les faire »*. Sa sœur Wanda sortira d'ailleurs de la guerre avec un souffle au cœur... *« J'étais jeune et je faisais jeune, je passais facilement*, dira Wanda (épouse Hudault) sur un enregistrement du 8 novembre 1979. *Nous étions prises dans la tourmente, il fallait avancer »*.

On ne se pose pas davantage de questions dans la campagne vauclusienne où d'autres adolescentes se muent en messagères. Installée aux Beaumettes, où sa mère est garde-barrière et son père fonctionnaire à l'Équipement, Laure Guiton garde les enfants d'un gendarme qui dirige un petit groupe de résistants du



Mireille Garcin est devenue agent de liaison à la demande de son cousin Jean, à la tête des Groupes Francs de Vaucluse.



Paulette Nouveau et Blanche Gaillard ont été exécutées par les Allemands dans le pays d'Apt, le 1^{er} juillet 1944.

pays d'Apt. « Il a demandé à mon père si je pourrais convoier des messages dans le secteur d'Oppède et Ménerbes », se souvient-elle aujourd'hui depuis Apt où elle vit.

Ces jeunes femmes y vont au culot tout en se méfiant de tout le monde

Laure Guiton est devenue Laure Grouiller en mars 1945 à la faveur de son mariage avec Georges qu'elle avait également aidé à transmettre des messages. Et à 94 ans, elle n'a rien oublié. « Il y avait ces papiers que je ne regardais pas et qui étaient cousus dans la doublure de ma veste. Et des messages oraux aussi, poursuit-elle. Avec mon vélo, je passais partout. Et en circulant, on pouvait donner des informations sur la localisation des Allemands et leurs activités ». La peur ? Pas le temps d'y penser. « Elle vient après, quand on vieillit... » Ces jeunes femmes y vont au culot tout en se méfiant de tout le monde. Elles se font discrètes, s'assurent de ne pas être suivies ou repérées. Certaines frôlent l'arrestation, d'autres tiennent la dragée haute aux patrouilles allemandes croisées sur les routes du département.

« Les Allemands riaient même à notre passage ». S'ils savaient...

Mireille Garcin dira, elle, avoir été grisée par le danger, biberonnée aux récits d'Arsène Lupin. L'adolescente s'ennuie ferme à Marseille malgré ses lectures. Alors quand son Vaclusien de cousin, Jean, qui n'est autre que le colonel Bayard dans les milieux résistants, à la tête des groupes francs, la « recrute » début 1944, Mireille n'hésite pas. Pour lui, elle tapera d'abord sur une machine à écrire des consignes destinées aux saboteurs de la Résistance avant de devenir son agent de liaison sous l'alias de « José ». Débarrassée du « e » et du féminin pour mieux brouiller les pistes qui pourraient mener à cette intrépide jeune fille de 17 ans. S'il fait partie du quotidien, le risque, elles en font fi. « On savait parfaitement ce que l'on faisait, il y avait des arrestations tous les jours. Nous agissions par conviction » confie Madeleine Estevenin qui vit à Morières-les-Avignon depuis 1948. A cette date, elle a épousé un Vaclusien, résistant comme elle, rencontré dans un camp de rapatriement après la libération de Ravensbrück. Son rôle d'agent de liaison, en soutien des activités de son père dans la campagne bourguignonne, lui a valu une déportation.

Si des dizaines de jeunes filles sillonnent alors les

routes du département, la population vauclusienne n'est plus en reste. Timide jusqu'à la fin 1942, son soutien aux mouvements de résistance et aux maquis se fait plus concret ensuite. Diffus sans être généralisé : il faut toujours se méfier de son voisin, son collègue de travail, son camarade de classe... Tous les pans de la société vauclusienne ne sont pas acquis à la cause : des dénonciations arrivent régulièrement aux oreilles des autorités françaises et de l'occupant allemand.

Dans cet entrelacs, le monde rural offre un appui crucial aux résistants. Dans les fermes, les maquisards s'y retrouvent pour discuter organisation. Ils s'y cachent, viennent s'y nourrir, s'y faire soigner ou récupérer de quoi ravitailler leurs camps. Et ça, c'est une affaire de femmes.

Il y a par exemple la ferme Moutte à Pernes-les-Fontaines où toute la famille participe à cette aide matérielle et logistique apportée aux maquis. Un autre de ces sites de repli est très sollicité en pays d'Apt : la ferme de Berre. Située à la lisière de Villars et

Saint-Saturnin-les-Apt, elle est tenue par une robuste paysanne : Blanche Gaillard. Dévouée, cette solide quadragénaire élève seule ses quatre enfants depuis la mort de son mari. Lorsqu'en septembre 1943, son aîné lui demande son aide, elle accepte sans sourciller.

Les Résistants ont largement pu compter sur leurs épouses

Il est engagé dans le réseau SAP R2, section des atterrissages et des parachutages très active dans le pays d'Apt sous la houlette du chef local, Fernand Jean.

« C'était un lieu sûr, isolé, aucune route principale n'y menait à l'époque », décrit la fille de Blanche Gaillard, Solange Mense, qui vit aujourd'hui à Apt. La planque idéale pour les maquisards que Blanche accueille, nourrit et ravitaillie. A Berre, on élève des cochons, des poules, des lapins. Il a aussi un poste où l'on



FORCES FRANÇAISES COMBATTANTES
SECTION TERRITORIALE

NOM : DE 1
Prénoms : W
Matricule :
Né le 23/
ALGER
Départem. :
Domicile à :
Chalets

Profession : Etudiante

SIGNALEMENT :

Taille : 1,60 M
Cheveux : blonds
Moustache : absent
Yeux : bleus
Signes particuliers : aucun

Né :
Forme :
visage :
Teint :
né

écoute Radio Londres. « *C'était la maison du bon Dieu,* poursuit sa fille. *Je me souviens qu'il y avait beaucoup de passage* ». Parmi les allées et venues, il y a parfois des blessés. Lorsqu'un jeune homme aux pieds gelés s'y présente, Blanche Gaillard n'hésite pas : elle le soigne et sauve ses extrémités. Une intense hospitalité qui finit par s'ébruiter. Le 1^{er} juillet 1944, nazis et miliciens investissent Berre. Sur dénonciation.

Sait-elle qu'ils ont déjà tué à la ferme de Gayéoux, occupée par des maquisards à quelques encablures de Berre ? Non. Blanche ne s'inquiète pas, « *je ne suis qu'une femme, que peut-on me faire ?* » lance-t-elle à l'assistance. Il y a là la vieille tante Marie, Solange, sa fillette de 5 ans, son fils Marceau, 15 ans, Paulette Nouveau qui vient de passer la nuit ici avec son fils André, 9 ans. Paulette, 31 ans est l'épouse d'un chef de section de Gordes, Paul, et vient régulièrement se replier à Berre. La jeune femme est emmenée. Marceau est brutalisé puis contraint de charger deux cochons de lait et de prendre la direction de Gayéoux où les

nazis ont temporairement pris leurs quartiers pour faire ripaille. Ne restent à Berre que la tante Marie, Solange et André témoins impuissants de l'exécution de Blanche. Deux détonations résonnent. Les barbares n'ont pas pris la peine d'écarter les enfants. La ferme est incendiée. Le traumatisme est total. Une blessure à vif, aujourd'hui encore, bien que tue, longtemps. « *Un sujet tabou durant de longues années...* » confie Solange Mense. Sur la fierté des actions héroïques de sa mère, la tristesse l'emporte toujours.

Quatorze personnes furent tuées autour de ce funeste 1^{er} juillet 1944 dans le secteur de Saint-Saturnin-les-Apt. Parmi elles, Paulette Nouveau fusillée sur la place principale du village. Au prêtre qui l'encourageait à se confesser, elle rétorquera n'avoir rien à se reprocher. Signe que le combat est juste et assumé pour celle qui a assuré des liaisons, soigné malades et blessés. Pour s'être engagée au côté de son mari Paul, il n'y a pas matière à se repentir.

Au cœur de ce marasme, les Résistants ont largement pu compter sur leurs épouses. Au péril de leur existence même. Ingmar Reybaud en est un autre dramatique exemple. Engagée très tôt au côté de son mari Sosthène, elle fait de leur domicile de La Motte d'Aigues, un quartier général où les missions de parachutage s'organisent puis où sont accueillis les parachutés. Depuis cette maison du Sud Luberon, un officier radio clandestin émet des messages en direction d'Alger. Ingmar Reybaud est arrêtée chez elle le 21 juin 1944 au cours d'une opération de la Gestapo de Marseille. La Résistante est exécutée en route entre Rognes et Aix-en Provence.

Les femmes savent, soutiennent, aident, participent, s'exposent aux mêmes dangers. Dans les commerces, les entreprises, le huis clos des maisons. « *Les premières actions de mon père furent d'imprimer des tracts pour informer la population de la situation réelle de la France,* explique Raymonde d'Isernia, présidente départementale de l'ADIRP (Association des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes). *Puis il a caché des armes, fait des faux papiers et des faux laissez-passer* ». Dans l'imprimerie que Louis d'Isernia dirige

Wanda de Komornicka a pris la suite de sa mère à la tête du Service social de la Résistance. Elle assure également des liaisons, notamment auprès des zones d'atterrissage.





Yvonne de Komornicka survivra à sa déportation à Ravensbrück et sera décorée à la Libération pour son engagement résistant.

à Valréas, on attend la nuit et l'absence des employés pour réveiller les machines. Et Marie-Rose, la mère de famille, s'affaire des heures durant au côté de son mari. « *Les femmes couraient les mêmes risques, en cas d'arrestation, les Allemands ne faisaient aucune distinction* », rappelle Raymonde d'Isernia. Son père figurait parmi les 53 martyrs exécutés le 12 juin 1944 à Valréas. Et si selon elle, « *l'image du résistant, combattant, l'arme à la main est très forte* », il n'en reste pas moins que « *la Résistance a pris bien d'autres formes* ». Un engagement polymorphe. Comme dans les campagnes ou dans quelque appartement en ville. Là, des femmes cachent aussi familles et enfants juifs traqués par le régime nazi. Pour cette action de protection, seize Vauclusiennes ont été reconnues Justes parmi les Nations par Yad Vashem. Parfois avec leur mari, parfois seules.

Une aide des plus périlleuses en ces temps troublés

Vauclusiennes et Vauclusiens vivent en effet dans un climat de violence exacerbé depuis la mi-43. Le contexte s'est fortement dégradé : pressions, répressions, intimidations et humiliations dans la population, arrestations et exécutions sont le lot quotidien. C'est d'ailleurs à l'automne 1943, le 28 octobre, qu'Yvonne de Komornicka est arrêtée à la mairie d'Avignon. Une dénonciation là encore. Pas moins d'une trentaine de lettres anonymes la concernant sont arrivées à la Gestapo... Elle va connaître des incarcérations successives puis la déportation à Ravensbrück,



Les filles de Komornicka sont restées actives même après l'arrestation de leur mère. Elles poursuivront jusqu'à la fin de la guerre les liaisons à travers toute la région sud.

« l'enfer des femmes ». Là-bas, elle est une « nuit et brouillard », de celles qui ne doivent jamais revenir. Malgré les expériences des médecins nazis qu'elle subit, un empoisonnement et plusieurs semaines de coma, elle s'en sortira.

Avant d'être écartée de ses combats vauclusiens, tout juste Yvonne a-t-elle pu glisser cette phrase à ses filles : « *Continuez comme si j'étais là...* »

La consigne de la mère de famille est suivie à la lettre. En particulier pour l'une de ses activités : le service social de la Résistance initié par le mouvement Combat. « *J'ai continué les liaisons, du codage et du décodage même si ça n'était pas ma spécialité*, explique Wanda dans l'enregistrement des Archives du 8 novembre 1979. *Et je me suis occupée du service social au plan départemental* ». La cadette de Komornicka prend le relais de sa mère à la tête du service. Il s'agit de soutenir des familles de déportés politiques et des fusillés mais aussi des prisonniers sans distinction d'appartenance à tel ou tel mouvement. « *Les fonds venaient de Londres par parachutage puis étaient remis à Marseille d'où ils étaient répartis par département* », explique Wanda.

Pour la répartition des dons et colis, elle s'appuie sur des femmes de confiance, les assistantes sociales de secteur. Toutes bénévoles. « *Il y avait madame Dulfour à Carpentras, madame Giraud à Orange, madame Ladoux à Avignon, madame Carbonnel à Apt, madame Mus à Cavaillon* » se souvient encore la Résistante qui n'avait alors que 17 ans. L'une d'elles, madame Dulfour, en décrit le fonctionnement auprès des Archives départementales en 1979 : « *J'étais assistance sociale, je devais visiter les familles. On donnait 10 francs pour une femme seule 5 francs par enfant et par mois* ».

Parallèlement, les sœurs de Komornicka poursuivent le convoyage des messages régionaux venant en partie de Marseille, d'autres agents de liaison continuent aussi de sillonner les routes du Vaucluse. Les besoins en communication se font d'autant plus pressants qu'au cœur du printemps 1944, le 6 juin en Normandie, puis au cours de l'été 1944, le 15 août en Provence, deux débarquements des troupes alliées ont eu lieu. De quoi,

sur le terrain, redoubler d'efforts pour accompagner ces événements déterminants. Un Vaucluse qui oscille entre terreur et espoir. De fin mai à fin août, Avignon et Orange seront ainsi bombardées à de nombreuses reprises. Avant que sonne pour les villes vauclusiennes, l'heure de la Libération tant attendue : c'est la liesse le 22 août à Apt, le 23 à Cavaillon, le 25 à Avignon, Carpentras et Vaison, le 26 à Orange...

Tandis que les comités locaux de Libération se mettent peu à peu en place, la vie reprend doucement ses droits. Le 14 juillet 1945, la famille de Komornicka se retrouve enfin à l'hôtel Lutétia à Paris, lieu de ralliement des survivants des camps de la mort.

Toutes décident de rentrer à Avignon. Mais la maison de l'avenue des Chalets a été détruite dans le bombardement du 27 mai 1944. Les visites, les réunions, les journaux clandestins cachés à la cave sous le tas de charbon... le souvenir de l'intense activité résistante qui s'y est déroulée n'est plus présent alors que dans leur seule mémoire ■

Le temps des pénuries

Les disettes, le manque de denrées, les files d'attente devant les magasins, le rationnement, la cherté des produits... Au cœur de la guerre, les femmes ont également eu à gérer le manque, les pénuries et les difficultés à nourrir correctement leurs foyers, tâche qui leur est alors entièrement dévolue. Subsister fut un autre de leurs combats. L'historien Jean-Marie Guillon, professeur émérite à l'université d'Aix-Marseille, dans ses divers travaux sur la résistance en Provence, mentionne par exemple l'ampleur des manifestations interdites de ménagères dans le Sud-Est. Dans l'ouvrage « *Le Vaucluse dans la guerre 1939-1945* » (éditions Horvath), Hervé Aliquot fait état des carnets de l'archiviste Hyacinthe Chobaut, formidable récit du quotidien des Avignonnais. Dans un écrit du 28 janvier 1942, M. Chobaut indique : « *Quelques incidents ce matin à la place Pie : protestations de ménagères pour le prix exagéré des choux* ».



Entretien
avec Jean-
Marie Guillon,
professeur
d'histoire
émérite à
l'Université
d'Aix-Marseille,
qui décrypte
l'engagement des
femmes.

« Le rôle des femmes dans la Résistance a été sous-évalué mais pas effacé »

Considérez-vous que les contours de la Résistance au féminin sont plus difficiles à appréhender que ceux de la résistance masculine ?

Je pense surtout qu'on les appréhende mal. Vouloir considérer que les femmes jouent le même rôle, c'est un anachronisme. Il faut se replacer dans la société d'alors : la Résistance est une affaire politique et militaire et ce ne sont pas des champs féminins. Elles jouent un rôle à la périphérie qui a été, de fait, peu valorisé.

Pour mieux comprendre, il convient donc d'avoir le contexte de l'époque en tête...

Il faut effectivement partir de la division des tâches : la femme est responsable du foyer. J'ai toujours considéré que les manifestations de ménagères étaient par exemple spécifiques d'une Résistance féminine. Ces femmes bravent spontanément un interdit, celui de manifester parce qu'il n'y a rien à manger. Implicitement elles dénoncent les autorités et le pillage des Allemands. Notre région était très mal ravitaillée et des manifestations ont lieu à Avignon, Cavaillon, Carpentras... Sans oublier les manifestations patriotiques auxquelles elles participent : comme le 1^{er} mai 1942 et le 14 juillet 1942.

Le Vaucluse fait donc figure d'exception avec une femme à la tête d'un mouvement de Résistance ?

Je dirais qu'Yvonne de Komornicka n'est pas représentative : elle est une personnalité exceptionnelle qui a joué un rôle rare. On compte très peu de femmes responsables de mouvements, seulement quelques-unes dans les réseaux de renseignement. Yvonne de Komornicka a son caractère, sa culture, son patriotisme et un bagage résistant qui joue dans la légitimité qu'elle acquiert et le respect qu'on lui voue. Je ne suis pas sûr qu'une Avignonnaise « ordinaire » aurait pu jouer le même rôle.

Partagez-vous l'avis d'historiens qui considèrent que les femmes sont les grandes oubliées de la Résistance ?

Historiquement, ce serait une erreur de parler d'oubli. Il y a cependant une sous-estimation de leur rôle à partir du moment où c'est l'activité militaire qui est validée par les médailles et les titres de Résistance. Ce qui ne reflète absolument pas le rôle qu'elles ont joué. Mais dans la presse de l'époque, on insiste vraiment sur leur participation : c'est courant, contrairement à ce que certains pensent. Tout le monde reconnaît leur rôle et dit « heureusement qu'elles étaient là ! ».

Ce qui me touche pour le Vaucluse, c'est que Paulette Nouveau, Blanche Gaillard et Ingmar Reybaud, soient à ce point oubliées sauf très localement autour des monuments qui rappellent leur mémoire. Ce sont des femmes qui ont payé leur engagement de leur vie. A leur égard, on peut parler d'un déficit de connaissance. La mémoire se dissipe beaucoup et se perd. Hélas.



Pour aller plus loin

Le Musée d'Histoire Jean Garcin 39-45

L'Appel de la Liberté de Fontaine-de-Vaucluse dispose d'un centre de documentation riche de près de 5000 références sur la période. Parmi elles, des études, biographies, témoignages, revues et vidéos en lien avec la thématique des femmes dans la résistance. La scénographie du musée, largement consacrée à la vie quotidienne sous l'Occupation, illustre les temps de pénuries, le rationnement, la nécessaire « débrouille » au quotidien. Une affaire de femmes.

Les Archives départementales basées au Palais des papes à Avignon, regroupent une importante documentation consacrée à la Seconde Guerre mondiale. Y sont également consignées de nombreuses pièces illustrant le quotidien en Vaucluse, l'organisation de la Résistance vaclusienne et des témoignages de Résistants. Parmi eux, plusieurs dizaines d'heures de témoignages audio enregistrés notamment dans les années 70 et 80 par les personnels et agents des archives. Les récits d'Yvonne de Komornicka et de ses filles, Christiane et Wanda, y figurent.



La Libération d'Avignon (août 1944). Reproduction faisant partie d'une collection privée, conservée aux Archives départementales.



A l'occasion des 30 ans du musée, le Conseil départemental a souhaité mettre en lumière 30 figures de la Résistance à travers les époques dont les portraits s'affichent sur la façade du musée.

30 ans d'Histoire dans la grande Histoire

Les musées ne sont pas des monuments d'éternité mais au contraire des organismes vivants, fragiles, difficiles à maîtriser, où la mémoire n'est ni sereine, ni apaisée. Il en va ainsi du **Musée d'Histoire Jean Garcin : 39-45 L'Appel de la Liberté à Fontaine-de-Vaucluse**, qui souffle cette année sa trentième bougie. Une belle occasion pour Eve Duperray, conservatrice du musée depuis son ouverture en 1990, de faire retour sur sa création et sur les péripéties d'une génération marquée à blanc par la Seconde Guerre mondiale.

« On crée des musées, parce que l'on veut conserver ce que l'on a peur d'oublier », écrit Eliette Abécassis dans *Petite métaphysique du meurtre*. La mémoire flanche, c'est ainsi et celle du malheur est plus difficile à conserver que celle du bonheur. Pourtant, ce que l'on appelle le « syndrome de Vichy » montre à quel point un pays a hésité entre le trop-plein de mémoire et l'amnésie collective fondée sur la nécessaire réconciliation des Français et l'apaisement des passions. Dans le paysage mémoriel, le Musée d'Histoire Jean Garcin : 39-45 *L'Appel de la Liberté* appartient à la seconde génération des musées consacrés à la guerre et à la Résistance. Deux périodes idéologiques se succèdent. La première couvre la plus grande partie de la seconde moitié du XX^e siècle. Elle est celle de la génération fondatrice des anciens Résistants qui, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, créa de nombreux lieux de mémoire : Musée de la Résistance du groupe jovinien Bayard dans l'Yonne, l'un des plus anciens, fondé en 1946, Musée de la Résistance de Grenoble, Musée de la Résistance et de la Déportation de Nantua, Musée de la Résistance de Toulouse, village martyr d'Oradour-



sur-Glâne, lieux de combat de Vassieux-en-Vercors et du Mont-Mouchet, etc.

Les associations formaient le support de projets dans un processus « d'héroïsation de masse » où une seule mémoire s'imposa, celle de la Résistance et de ses martyrs avec à son apogée le transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon en 1964, le consacrant comme héros national. Puis

à partir des années 1980 – « l'ère des témoins » disparaissant dans un « travail de deuil » décrit par Freud comme distanciation –, le ton change et cède la place au temps du doute. Comment alors faire la « paix avec son histoire » ? Comment cimenter un peuple autour d'une identité nationale si problématique ? Par-delà le dualisme – cette vision du monde scindée entre lumière et ténèbres, bien et mal –, l'exigence de vérité se fait jour. Le cinquantième anniversaire de la rafle du Vel d'Hiv' et la création du Musée-Mémorial d'Izieu en sont les témoins. Le musée n'est plus porteur d'une histoire de légende, policée, censurée. La connaissance historique progresse, rien ne semble freiner le besoin d'un discours rationnel et de réalité qu'exprime la fièvre de construction de mémoriaux,

musées, centres de mémoire, pour certains déjà existants mais entièrement revisités, agrandis, lestés de significations nouvelles. L'entreprise de mémoire se fonde désormais sur une démarche assurée par des « professionnels », historiens et muséographes.

Notre musée, ouvert en juillet 1990, s'inscrit dans cette nouvelle saison des musées d'histoire aux côtés du Musée de la Résistance de Saint-Marcel (1983), du Mémorial de la Paix de Caen (1988), du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation de Lyon (CHRD, 1992), du Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère (MRDI, repensé et réorganisé en 1994), du Mémorial de la Résistance du Vercors (1994), etc. Soixante-deux musées français de la Résistance et de la déportation sont recensés en 1996 dans le guide de Marie-Hélène Joly et Laurent Gervereau. Force est de constater la multitude des musées et l'éparpillement d'une mémoire territorialisée, plurielle au détriment d'un récit véritablement unifié sur le passé national.

Les musées de la génération précédente, au début des années 1990, passèrent du statut associatif à celui d'établissement municipal ou départemental impliquant directement les collectivités territoriales devenues maîtres d'ouvrage et d'œuvre et assurant la majorité de leur financement.

La commande politique

Pour tous ces musées, il y a eu initialement une volonté politique. Dans notre cas, ce fut celle du Président du Conseil général de l'époque, Jean Garcin, sous le pseudonyme du Colonel Bayard dans la Résistance, chef des Groupes francs pour la région R2, le grand Sud-Est, conseiller général depuis la Libération, Président du Conseil général pendant plus de vingt ans. Cette figure s'est longtemps identifiée au département de Vaucluse et incarne la génération des grands Résistants, formés intellectuellement et politiquement sous la III^e République, qui est arrivée aux affaires avec la Libération. Cette volonté politique de création d'un musée s'est manifestée dans un véritable affrontement de fin de mandat. Une opposition a crié au culte de la personnalité, à l'édification d'un

petit panthéon local, dénonçant le choix contestable d'une implantation à Fontaine-de-Vaucluse. Il est vrai qu'il y avait là une dimension de piété filiale puisque le père de Jean Garcin, Robert Garcin, maire de Fontaine-de-Vaucluse, était mort en déportation à Buchenwald. Il a été très difficile de faire admettre que ce musée ne soit pas en Avignon, ville chef-lieu, ce qui aurait facilité son fonctionnement à l'année et l'adhésion d'un public de proximité. Par ailleurs, la sauvegarde de la mémoire impose la valorisation des lieux où elle « s'incarne », qu'il s'agisse des sites de combats, des prisons, camps d'internement, plages du débarquement, ossuaires, nécropoles, etc. Œuvrer sans cette composante patrimoniale, au cœur d'un site, la Fontaine-de-Vaucluse, à fort flux touristique, n'était peut-être pas le choix le plus inspiré alors qu'il avait suscité initialement des espoirs euphorisants. L'établissement fut donc ouvert discrètement, en juillet 1990, sans officialité.

La contrainte affective et idéologique

Elle fut celle des associations d'anciens combattants. Il existait des rivalités nombreuses et des courants opposés au sein de ces groupes mémoriels. Les batailles pour la mémoire opposaient gaullistes et communistes dans le choix des dates considérées comme les plus représentatives. Ces associations étaient redoutablement efficaces dans leur prétention à maîtriser un projet qui leur revenait de droit, ce qui limitait singulièrement la marge de manœuvre scientifique. La personnalisation des options s'est souvent traduite par des comportements compulsifs où tout devait être contrôlé et certifié conforme. La référence affective aux victimes, aux sacrifices qu'elles consentirent, à leurs souffrances, visait à aménager l'espace muséal en champ de douleur traumatique.

La contrainte fut celle aussi de l'idéologie au travers d'un discours unilatéral, particulièrement manichéen. Le choix était celui du geste édifiant, du mythe, de l'exaltation, d'une mémoire qui se voulait obligée et encadrée. René Char dans *Les Feuillettes d'Hypnos* écrivait : « Notre héritage n'est précédé d'aucun



testament », sans doute pour signifier, dans une vision prémonitoire, que les usages politiques de la Résistance ne manqueraient pas.

Faire de ce musée un mémorial, un instrument de piété et de louange, c'était céder le pas à l'invocation au détriment de la démarche historique. Dès le premier jour, ce musée connut un problème d'identité : il y avait ce que voulait son commanditaire, Jean Garcin, ce que voulaient les associations, ce que nous-même, concepteurs, envisagions et tout ceci ne se ressemblait pas. La dénomination du musée, qui fonde son contenu, en est l'illustration. Le président et les associations refusèrent l'appellation de « Musée d'Histoire » au profit de « Musée de la Résistance et de la Déportation ». Or, ce choix ne correspondait pas à un musée de société dont le processus narratif relevait

Le musée d'Histoire Jean-Garcin :
39-45 *L'Appel de la Liberté*,
à travers des décors soignés,
fait une large place à la vie
quotidienne et aux difficultés
d'approvisionnement de la
population.



d'une vision globalisante pour lire l'histoire de 1940-45. Le compromis se fit sur « L'Appel de la Liberté-Musée d'Histoire 1939-1945 », qui ne ressemble guère à un nom de musée mais qui pouvait satisfaire à la référence gaullienne et permettait, avec le concept de liberté, l'envol vers des universaux. Il y eut un consensus sur cette proposition même si l'association des Amis du musée persista à conserver l'ancien nom et si dans l'inconscient collectif et la perception courante des Vauclusiens, ce musée qui se voulait être d'Histoire, restait avant tout un Musée de la Résistance dont l'identité initiale revenait au galop. Ultime rebondissement, en 2007, la majorité départementale décide de rendre hommage au fondateur du musée et ajoute le nom de Jean Garcin à sa dénomination – Musée d'Histoire *Jean Garcin* 39-45 : *L'Appel de la Liberté* –, une manière aussi de revenir à un ancrage local et à une mémoire parcellaire.

Que d'obstacles à franchir, de contraintes, de négociations pour affirmer des choix. Imaginez l'état d'esprit d'une jeune femme de vingt-quatre ans, conservateur débutante, appelée à conduire un projet aussi complexe, passionnant et déconcertant tout à la fois. Nous nous sommes souvent dit qu'il aurait été plus facile et plus « valorisant » de muséographier une



collection d'œuvres de Matisse mais s'il y eut souvent nombre de difficultés à surmonter, il y eut aussi de l'enthousiasme pour toujours élargir l'horizon muséal, ne pas l'enfermer dans le stéréotype, le rendre perméable à la modernité, ouvert à tous et reconnu par tous.

C'est seulement en 2012, plus de vingt ans après sa création, que notre musée accéda à la reconnaissance tardive de l'Etat en obtenant l'appellation Musée de France, synonyme d'exigence et de qualité. Ses collections participaient désormais de la notion de « Trésor national » et devenaient inaliénables et imprescriptibles. Nous dûmes, là encore, défendre et justifier le bien-fondé de ce musée en commission ministérielle. Celle-ci fut présidée par le ministre de la culture et de la communication d'alors, Frédéric Mitterrand. Pour celles et ceux qui ont voulu ce musée, l'ont fait et le font toujours, ce fut une satisfaction réelle et un encouragement à poursuivre sur le bon chemin.

Un musée atypique, voire exemplaire

Muséographe à la fois des idées et le quotidien, telle fut la difficulté majeure de ce projet. Il fallait que l'objet soit présent non pour lui-même, conformément à son statut dans les musées de Beaux-Arts, mais pour dire et témoigner.

Point trop de rétromanie, flottement entre le passé et l'imaginaire.

Le Département de Vaucluse a acquis dans les années 80, sans bien savoir ce qu'il allait en faire, une véritable collection. Cette collection privée constituée par le Maubecois Raymond Granier, né en 1925, axée sur les concepts de pénurie et de restriction pour les trois dernières guerres (1870, 1914-1918, 1939-1945), même si elle comportait des aspects baroques, liés à l'inclination maniaque d'un passionné - notamment dans l'accumulation des tickets de rationnement -, n'en demeurerait pas moins exceptionnelle. Elle était déjà structurée en musée, visitée par le public dans l'ancienne menuiserie de la papeterie Valdor qui abrite aujourd'hui le musée actuel, non pas comme « musée

de la Résistance » mais comme « musée des curiosités autour des restrictions ». Les dix mille pièces qui la constituaient, issues du « système D », donnèrent l'idée d'un enracinement dans l'histoire économique et sociale par le biais de la conversion au quotidien. L'histoire politique, tout en restant l'épine dorsale d'un propos lié à l'événement, passait au second plan en présence des objets réels. La donnée « ethnologique », avec une approche de la culture matérielle – histoire de l'alimentation, de l'habitat, du vêtement, des ersatz, etc. –, allait s'imposer. Ainsi, l'histoire événementielle dans le propos muséographique est contenue dans une vidéo de treize minutes, sur trois grands écrans, qui restitue l'histoire vauclusienne dans une dynamique nationale et internationale. Les objets ne sont pas pour autant des objets fétiches et sacralisés. Ils servent une recreation d'atmosphères historiques sur les aspects de la vie en France occupée : la ligne de démarcation, le couvre-feu, les restrictions, les persécutions antisémites, la vie artistique... Dans *Les Enfants du paradis* de Carné, le décorateur Trauner avait recréé le « boulevard du crime ». De même, fit-on le choix pour *L'Appel de la Liberté* d'une fiction et d'un imaginaire vraisemblable. Il s'agissait « d'y être vraiment ». Ce faux-vrai a traduit tout à fait l'ambiguïté des « années noires ». Ainsi, la muséographie fut confiée à un homme de cinéma, Willy Holt, un des plus grands décorateurs du cinéma français et américain. Il travailla avec Woody Allen, Otto Preminger, Arthur Penn, Fred Zinnemann, René Clément, Pierre Granier-Deferre, Jean-Paul Rappeneau, Roman Polanski, etc. Décorateur de *Paris brûle-t-il ?* ou de *Papy fait de la Résistance*, il obtint, en 1988, le César de la décoration pour le film de Louis Malle *Au revoir les enfants*. Willy Holt releva le challenge car il accepta de se souvenir. Nous n'oublierons jamais le jour de cette première rencontre, où frappant à la « porte rouge » de la rue Truffaut, dans le XVII^e arrondissement de Paris, nous allions faire la connaissance d'un homme à la personnalité hors du commun alors que nous ignorions son passé d'ancien résistant déporté. Sa condition fit que Willy Holt exerça une véritable autorité morale sur le projet ; elle ne fut pas de trop.

Paradoxalement, en comparaison des objets du quotidien, ceux de la Résistance et de la Déportation ne sont qu'allusifs. Ce fut un choix délibéré de refuser tout autant la sacralisation que l'anecdotique et le « folklore » de la Résistance, sujet de légende, avec ses mitraillettes Sten et ses containers de terrains de parachutage. Ce même choix nous limita dans le recours à l'histoire locale tant il nous fallut, en l'absence d'études historiques sur la période dans le département, restituer prudemment un pan de la mémoire qui aurait dû certes disparaître, si nous ne l'avions pas évoqué, mais dont les témoignages recueillis restaient contradictoires. Quant à la place de la Déportation, les scarifications terribles de l'histoire nous semblaient avoir une meilleure raison d'être dans des mausolées ou cénotaphes en mémoire des victimes et de leur souffrance. Cette tragique réalité ne pouvait s'accommoder d'un fictionnel muséal qui ne ressemblait pas à un musée-tombeau.

Sur le sacré

Dans ce musée, le sacré n'a pas été effacé mais plutôt transposé, on y reconnaît l'effet de la sublimation. Il s'agissait d'aller au plus profond dans la recherche et l'introduction d'une dimension symbolique qui puisse répondre à une universalité, à une mise en concordance des époques et s'inscrire à la fois dans le temps et l'intemporalité. Cette dimension symbolique a trouvé son expression dans la réalisation d'une section littéraire et artistique consacrée à l'engagement des poètes, intellectuels, artistes aux côtés de la Résistance. Une collection d'art moderne et un fonds littéraire ont été constitués *ex nihilo* de 1986 à 1990 et n'ont cessé d'être enrichis. Cette partie du musée est évoquée tutélairement par l'œuvre de Henri Matisse, *La chute d'Icare*, réalisée en 1943 pour la revue *Verve*. Elle rassemble des éditions clandestines qui circulaient « sous le manteau » sans visa de censure, annotées par les auteurs ou artistes, des revues provenant de l'étranger, des manuscrits de René Char, Georges Rouault, Max Jacob, André Suarès, René-Guy Cadou,

Blaise Cendrars, André Breton, Joë Bousquet..., des œuvres originales d'artistes, de la guerre d'Espagne aux années 1950. Une telle orientation était novatrice, inédite pour ce type de musées. Elle donnait un sens, à travers la culture humaniste et universelle, à une période très déshumanisante.

Un musée du temps présent

Depuis son ouverture, le Musée d'Histoire *Jean Garcin* : 39-45 *L'Appel de la liberté* invite à réfléchir sur les fondements de notre société contemporaine à travers les idées de résistance et de citoyenneté. Tout en restant respectueux de sa mission mémorielle initiale et de conservation, il s'intéresse aux faits de société actuels dans une optique élargie à toutes les formes de résistance et à leur compréhension. Il offre ainsi autant d'aller et retour, dans l'espace et le temps, pour penser les valeurs universelles des libertés fondamentales et du « bien vivre ensemble ». Telles est la vocation de ce musée dans le domaine des sciences sociales et tel est, en Vaucluse, le rôle que le Département lui assigne en tant que musée de société.

Que transmettre ?

Qu'est-ce que la mémoire, comment la transmettre, comment la dire, faire avec, quel passé pour quel futur ? Notre musée, dans la continuité du message, de la conception de vie, des intentions de ses créateurs, s'est toujours interrogé sur les horizons d'attente des publics et sur son sens et son utilité. Ce n'est pas la mémoire de la guerre seule que nous transmettons mais les valeurs qui ont servi de repères aux combattants de l'ombre. Aujourd'hui, la Liberté, la Résistance, les Droits de l'Homme sont au cœur de nos activités. Ils en sont le moteur ou bien l'application.

La principale force de ce musée réside dans sa dimension pédagogique et son rôle auprès des scolaires. La demande de la part des enseignants existe depuis la création de l'outil qui incarne, pour eux, un apport incontournable, souvent en relation avec le



« Concours national de la Résistance ». D'ailleurs, la fréquentation s'avère très importante, environ 5 000 à 6 000 élèves par an, lorsque les professeurs abordent la période 1939-1945 dans leurs programmes. Le musée est perçu parfois comme une annexe de collège du Département. Dans le fond, cette évolution était prévisible puisque la fonction éducative avait été l'alibi même de la création de ce musée. Il fallait édifier, ou du moins instruire, les nouvelles générations. Qu'en est-il de l'efficacité de la leçon de morale ?

Le « devoir de mémoire »

On parle constamment d'un « devoir de mémoire », ce qui montre bien que la mémoire est forcée, qu'elle ne vient pas naturellement. Nous ne nous sommes jamais revendiqués comme des militants de la mémoire. Le caractère d'obligation et d'imposition nous paraissait gênant dans un musée placé sous le signe de la Liberté. Recouvrer son passé est tout à fait légitime,

l'imposer comme un dogme et l'ériger en culte pour les autres relève d'une démarche plus ambiguë. Notre préférence allait plus à un travail de mémoire qu'à un devoir de mémoire dans le champ pratique de la démarche historique.

Ce musée transmet un lourd passé : celui de la Seconde Guerre mondiale et du mal absolu, irréductible, qu'elle engendra avec la réalité de la Shoah. Face à un tel héritage et à la longue réécriture de l'histoire, nous avons toujours été dans le questionnement sur ce qui doit être ressaisi, mémorisé ou commémoré, sur les interprètes du passé, la distinction entre histoire et mémoire, sur la manière dont on crée le récit commémoratif, le récit historique et quel est l'écart entre les deux, enfin sur l'existence ou non d'une « vérité historique ». Par-delà ces interrogations, notre constante a été de poser les enjeux d'une éthique, fondée sur la pensée critique revendiquée comme seule légitime pour traiter des mémoires, souvent

douloureuses, du XX^e siècle. Ainsi, nous nous sommes engagés dans divers programmes pluriannuels de recherche scientifique toujours en lien avec le territoire et ses habitants. Qu'il s'agisse d' *Indochine de Provence* de 2010 à 2012 sur les travailleurs indochinois dans notre région de 1939 à 1952 ou encore de *Paroles éteintes, paroles de vie* de 2013 à 2014 sur les témoignages des populations d'aujourd'hui qui ont participé à un travail de reconstitution des parcours de vie, dans les communes du Vaucluse, autour des monuments aux morts de la Grande Guerre. Mentionnons également le grand chantier en cours, ouvert en 2017, *Patrimoine de la République*, sur la diffusion des idéaux républicains et l'émergence d'une vie démocratique, de la fin de l'Ancien Régime jusqu'en 1940, au travers de la mémoire, de l'histoire, de l'identité de notre département. Notre musée se situe au plus près des hommes dans ce travail de production de savoirs et de restitution. Ce rapport sensible à l'histoire, dans la construction des représentations, est la leçon mémorielle pour un musée d'histoire contemporaine.

Un musée citoyen

Musée citoyen, musée expérimental, tels sont les concepts qui nous servent de fil conducteur. Cet engagement initié en 2003, avec la programmation citoyenne *Riches et Pauvres* centrée sur les rapports Nord-Sud, atteste l'implication civique et éthique du musée. Puis vinrent *Kedouhou, l'état des lieux - Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?* - en 2006, sur les grands enjeux écologiques, *Mina Halaunbrener, Des visages sur un nombre*, en 2007, sur la question des génocides et meurtres de masse, *Nous sommes tous des étrangers presque partout*, en 2008, sur le sujet de l'immigration en France, *Que nuages - Quand nous aurons 20 ans : citoyens à venir*, en 2020... A chaque fois, le musée a poursuivi sa dynamique patrimoniale vivante et de proximité par une politique hors-les-murs avec des conférences, des ateliers, événements, projections... Tous les citoyens sont concernés : individuels, scolaires, les publics

dités empêchés - population immigrée, défavorisée, carcérale, handicapée -, grâce à l'itinérance des expositions et la présence de manifestations dans des lieux à vocation sociale, situés sur tout le département. Par-delà ses murs et ses collections, le musée reste invariablement fidèle à son esprit d'ouverture afin d'atteindre, sur des territoires difficiles, les plus fragiles, les exclus, ceux en grande précarité, en souffrance physique et morale pour échanger ensemble de nouvelles pratiques culturelles autour des concepts de Résistance et de citoyenneté.

Le Musée d'Histoire Jean Garcin : 39-45 L'Appel de la Liberté fête ses trente ans cette année.

Force est de constater qu'il demeure très jeune à travers une démarche continuelle de déconstruction et de reconstruction, d'adaptation, de remise en question, d'interrogation directe. Véritable entreprise de Pénélope, le musée doit pouvoir se faire et se défaire, être revisité au travers de l'évolution du goût et des mentalités. Certes les décors n'ont pas changé, ils ont même incroyablement résisté à l'épreuve du temps, tout simplement parce que leur conception cinématographique était d'avant-garde. La muséographie a relativement bien vieilli même si l'on doit régulièrement remplacer les installations audiovisuelles par des équipements plus performants et en phase avec notre époque. Mais l'essentiel n'est pas là. Parlons du cœur, de l'âme de ce musée, à savoir son attachement aux principes de l'esprit de Résistance et c'est aussi sa force : « *Résister, c'est créer* » disait Stéphane Hessel. Ces trente années représentent une véritable aventure créatrice qui a demandé de l'audace et de l'intelligence. Gageons que, de nouveau dans trente ans, d'autres que nous accompagneront ses nouvelles métamorphoses ■



Le célèbre décorateur de cinéma Willy Holt (à gauche) lors de l'ouverture du musée en juillet 1990, en présence de Jean Garcin, alors Président du Conseil général et figure emblématique de la Résistance dans le Sud-Est et d'Eve Duperray, Conservateur en chef du patrimoine.

Post-scriptum

Chacun sait que le temps défait plus qu'il n'édifie. Passons, passons, puisque tout passe / Je me retournerai souvent, écrivait Guillaume Apollinaire. Qu'on le veuille ou non, les souvenirs s'effacent, expirent... Retournons-nous, à l'occasion de cet anniversaire, pour saluer la mémoire des compagnons fondateurs du musée : Jean Garcin, bien sûr, décédé en 2006, qui en fut l'esprit et qui nous accorda toute sa confiance, Willy Holt, disparu en 2007, au charisme étincelant, qui lui donna son côté « spectacle », Pierre Bruyère, Directeur départemental des Anciens Combattants, parti en 2008, celui qui anima avec ferveur, à ses débuts, l'Association des Amis du musée, enfin, Robert Marquant qui nous quitta également en 2008, si dévoué à notre musée et son plus proche ami. Que la Lumière qu'ils éveillèrent en nous continue à éclairer L'Appel de la Liberté, porteur d'espérance et d'amitié fraternelle.



Le fonds photographique Félix Marie est disponible gratuitement en ligne sur le site des Archives départementales de Vaucluse : <https://archives.vaucluse.fr/mes-recherches/les-inventaires-en-ligne/archives-privees/>

Plaques sensibles

Sur les 25 kilomètres de documents conservés aux Archives départementales de Vaucluse, il est des fonds plus insolites que d'autres. Celui-là en est un, assurément.

Grâce à ses 398 photos sur plaques de verre, il raconte l'histoire de Félix Marie, né à Sault en 1870, et de sa complicité avec son frère Paul.

Aux Archives départementales, beaucoup de boîtes cachent des trésors de papier. Mais au milieu des parchemins médiévaux, des registres d'état civil, ou des cadastres, on fait une découverte extraordinaire : des photographies négatives sur plaques de verre, réalisées entre 1892 et 1910. Elles nous donnent à voir la vie de Félix Marie, un enfant du pays de Sault, né le 21 juin 1870, fils de Joseph Marie, ferblantier et de Marie-Élisabeth dite Léontine Boy.

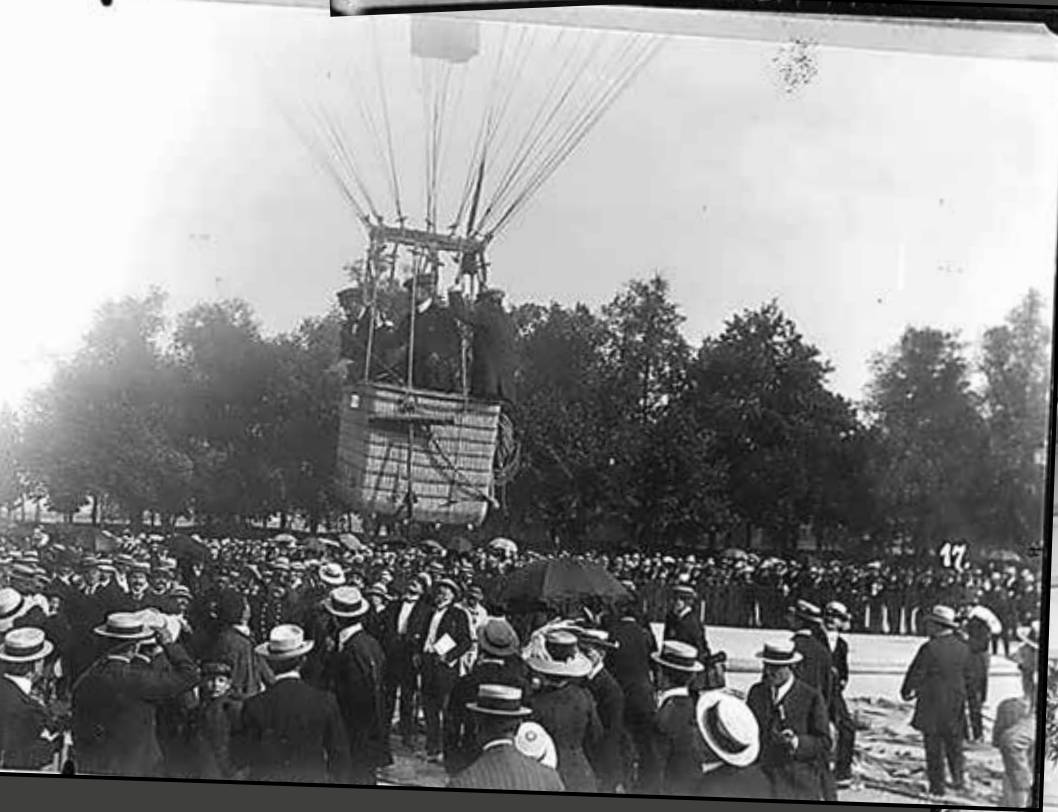
Encombrantes, lourdes et fragiles, ces 398 plaques photographiques sont en noir et blanc, d'un format

13 x 18 cm. Confiées aux Archives en février 2007 par un collectionneur, elles ont toutes été numérisées, classées et répertoriées par les services du Département afin d'en assurer la conservation, avec le souci de rendre ces témoignages accessibles au public, chose faite depuis 2016.

Félix Marie partage avec son frère Paul, de deux ans son aîné, un destin hors du commun. Tous deux embrassent très tôt la vie militaire et intègrent l'École Polytechnique et l'École d'application d'artillerie dans les années 1890. Puis, affectés dans différents régiments d'artillerie, en France et à l'étranger, ils grimpent les échelons et se



Félix et Paul, élèves à l'École polytechnique, et leur père Joseph.



En haut : Famille et ouvriers à l'arrière de la distillerie familiale de lavande à la Serène, à Sault.

Ci-dessus : Félix Marie (au centre) dans la nacelle qui s'élève à quelques mètres du sol.

A droite : Félix Marie devant la verrière de la serre de la maison Magnan, à Sault.

distinguent aussi comme instructeurs d'équitation. Ils participent à la guerre 1914-1918 à des postes clés et deviennent colonels quasiment en même temps, en 1923.

Félix est un pionnier de cette Belle Époque du début du XX^e siècle. Ingénieux, curieux, inventif, il est tout à la fois artilleur, cavalier et aviateur. Il met au point, en 1908, un ruban goniomètre, instrument permettant de mesurer les distances et les angles de tir.

Scènes de vie militaire

En 1910, il obtient son brevet d'aviation, ce qui fait de lui l'un des cent premiers aviateurs brevetés au monde sur Blériot. Il est nommé Général de brigade aérienne à la fin de sa carrière, en 1927.

Sur les images, on voit de nombreuses scènes de la vie militaire des frères Marie, antérieures à la Première Guerre mondiale : essais de tirs de canon, parades équestres et sauts d'obstacle à cheval. Plusieurs vues

les montrent aussi avec des membres de leur famille, des amis et des proches, tout particulièrement dans la résidence familiale place du Château, à Sault. Quelques souvenirs également de la distillerie d'essence de lavande familiale qui fut l'une des premières distilleries de lavande en Provence, située au lieu-dit la Serène.

Précieux pour les historiens et les chercheurs, ces instantanés permettent de comprendre une période par le prisme de la photographie. Les deux frères montrent une réelle volonté de figer le temps, comme une ambition d'avoir toujours un coup d'avance sur leur époque. Car si les témoignages oraux ont désormais disparu, ces images anciennes, elles, ont toujours la capacité de prendre la parole et de montrer l'histoire. Elles jouent donc un rôle primordial de gardiennes de la mémoire. Et là où elles se trouvent, elles sont protégées et accessibles pour bien longtemps ■



Félix Marie prend des mesures sur l'avant-train d'un canon de 75 mm et au guidon d'un vélo.

Il y a 60 ans, disparaissait Albert Camus



« *Derrière Lourmarin, il y a la mer. Et derrière la mer, il y a l'Algérie...* »

En hommage à l'auteur français le plus célèbre au monde, 84 le Mag a demandé à Jacques Ferrandez, auteur des belles adaptations en bande dessinée de *L'Etranger* et du *Premier homme*, d'évoquer le lien tardif mais passionné qu'entretenait Albert Camus avec Lourmarin, où il entama l'écriture de sa dernière œuvre et qui est aujourd'hui sa dernière demeure.



Une ligne imaginaire relie Alger, Paris, Stockholm et Lourmarin. C'est une ligne de vie, qui s'est brutalement brisée voilà 60 ans, sur une route nationale de l'Yonne qui aurait dû rester anonyme. Le 4 janvier 1960, à hauteur de Villeblevin, la Facel-Vega conduite par l'éditeur Michel Gallimard quitte brutalement la route vers 14 heures et vient s'encastrer contre un platane. Assis à l'avant du véhicule, l'un des passagers est tué sur le coup. Il est né de l'autre côté de la Méditerranée, a grandi dans un quartier populaire d'Alger, a conquis Paris à force de labeur et de talent, a connu la gloire avec *L'Etranger* et *La Peste*, s'est vu enfin remettre le Prix Nobel de littérature en 1957 à Stockholm, à 43 ans à peine, pour l'ensemble de son œuvre, puissante, visionnaire mais aussi controversée... Il s'appelle Albert Camus et son dernier voyage a débuté à Lourmarin la veille de l'accident fatal, dans ce havre de paix où il se lança dans l'écriture de son dernier roman et qui est aussi sa dernière demeure.

C'est Jean Grenier, son professeur de philosophie à Alger, qui parle pour la première fois au jeune Camus du Luberon. Il a lui-même séjourné au château de Lourmarin, alors une résidence d'artiste, au cours de l'été 1929 en compagnie d'André de Richaud qui a participé, avec son ouvrage *La douleur* à la vocation littéraire de Camus. Mais il lui faudra attendre 1946 pour découvrir à son tour ce lieu avec lequel il entretiendra une relation si forte. Il s'y rendra à l'invitation d'Henri Bosco. L'écrivain avignonnais, auréolé du Prix Renaudot qui lui a été décerné un an plus tôt pour *Le Mas Théotime*, est alors administrateur de la Fondation de Lourmarin Laurent-Vibert, dont le siège se trouve au château. Camus est séduit par les paysages rocaillieux, parfois désertiques, animés d'une vie sauvage insoupçonnée. À côté de cette nature aride, il découvre également un autre visage du Luberon avec les villages de Ménerbes, Bonnieux ou encore Gordes qui, perché sur son rocher, semble veiller sur ces trésors de pierres.

À l'heure de repartir pour Paris, Camus se promet de revenir dans le Vaucluse. Et il reviendra en effet régulièrement, en particulier près de L'Isle-sur-la-Sorgue où habite son ami le poète René Char. Il

séjourne alors souvent au domaine de Palerme, qui est aujourd'hui devenu une maison d'hôte dont l'une des suites porte d'ailleurs le nom de son illustre occupant. À la recherche d'une maison pour installer sa famille, il visite une ancienne magnanerie à Lourmarin. Avec la dotation du Nobel, il achète cette bâtisse à l'automne 1958 au maire du village, le docteur Olivier Monod. Plus encore que la beauté des paysages du Luberon, c'est la situation géographique du lieu qui l'attire. Derrière le Luberon il y a la mer, et au-delà il y a l'Algérie qui l'a vu naître. Après avoir patiemment aménagé la magnanerie, il y accueille sa famille en avril de l'année suivante.

Les dernières années ont été éprouvantes. En Algérie, règne désormais la loi du Talion. Le pays de son enfance s'enfoncé chaque jour un peu plus dans l'horreur et les principaux moraux défendus par Camus volent en éclats dans le fracas des attentats perpétrés par les deux camps.

Lourmarin, centre de la mémoire camusienne

Lui qui croit toujours possible ne pas avoir à choisir entre la valise et le cercueil est attaqué de toutes parts. Bientôt l'histoire engloutira son rêve d'une troisième voie, celle d'une Algérie française respectant enfin les droits des arabes. En 1958 et 1959, à Lourmarin, loin des champs de bataille idéologiques de la capitale, Camus goûte une certaine sérénité et retrouve l'envie d'écrire. Il se lance dans un nouveau roman, celui des origines. Roman inachevé qui sera retrouvé dans la carcasse de la Facel-Vega de Michel Gallimard et publié 34 ans après l'accident sous le titre *Le Premier homme...*

Albert Camus laisse derrière lui une œuvre immense, d'une incroyable modernité. Si ses archives se trouvent à Aix-en-Provence, à la bibliothèque Méjanès, le centre de la mémoire camusienne reste bien la magnanerie de Lourmarin. Catherine Camus, sa fille, y habite toujours. C'est là qu'elle veille scrupuleusement sur l'œuvre et la mémoire de l'enfant terrible des lettres françaises, qu'elle appelle toujours « papa ». « *Un rôle d'ayant-devoir plus que d'ayant-droit* », confie-t-elle dans un



Albert Camus en famille, avec ses deux enfants, Jean et Catherine au domaine de Palerme, à L'Isle-sur-la-Sorgue. Il n'existe pas de photos de l'écrivain à Lourmarin.

sourire. Depuis 40 ans, elle consacre son temps et sa vie à répondre aux sollicitations qui arrivent de toutes parts. BD, théâtre, adaptations pour l'écran, elle répond à tout. Et dit souvent oui, « *à condition que ça ne porte pas atteinte à la mémoire de papa* ». Mais Catherine refuse d'être vue comme « *la gardienne du temple* ». « *D'abord il n'y a pas de temple, et puis Camus n'a besoin de personne pour se défendre. On lui a souvent tapé dessus, mais à chaque crise on reparle de lui. Papa est intemporel !* »

Pour autant, Catherine Camus n'est pas seule pour faire vivre la mémoire de son père. Depuis 37 ans, les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus organisent chaque année en octobre à Lourmarin des événements visant à promouvoir l'œuvre de Camus. Entre expositions, lectures ou conférences, l'association s'attache à faire connaître, notamment auprès des jeunes, la pensée et l'action de l'écrivain. En cette année 2020, qui marque le 60^{ème} anniversaire de la disparition de Camus, les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus et la famille de l'écrivain ont organisé pour la première fois « L'Estival Albert Camus », en partenariat avec France Culture, le Théâtre de la Ville, le Conseil départemental de Vaucluse et la Région Sud. La situation sanitaire empêchant les rassemblements, la première édition de cet événement grand public a été déclinée sur les ondes de France Culture. Pendant trois jours, du 26 au 28 juin, des artistes d'horizons divers ont contribué à faire

vivre l'universalisme de l'œuvre de Camus au travers de lectures ou de conférences. « L'Estival Albert Camus » a vocation à devenir un rendez-vous annuel.

60 ans après sa disparition, Albert Camus reste insaisissable. Tour à tour décrié et célébré, parfois les deux à la fois, il demeure un penseur original qui a toujours cru en l'Homme plus qu'en l'Histoire. Et dans le village de Lourmarin, il avait peut-être trouvé plus que des paysages méditerranéens évoquant son Algérie natale : la vie simple d'un homme parmi les hommes ■



6 pages de BD inédites signées Ferrandez

Il est né à Alger, dans le quartier de Belcourt, là même où Albert Camus passa toute son enfance. Il était donc écrit que son chemin croiserait un jour celui du Prix Nobel de Littérature. Presque 30 ans après s'être lancé

dans une saga à hauteur d'homme couvrant un siècle et demi de présence française en Algérie (Les subtils et superbes *Carnets d'Orient*), Jacques Ferrandez a fini par s'attaquer au « monument Camus » en adaptant en bande dessinée d'abord un texte méconnu (*L'Hôte*, en 2009) puis *L'Étranger* (2013) et enfin *Le Premier homme* (2017). C'est avec enthousiasme qu'il a accepté d'évoquer en BD, à l'invitation de 84 le Mag, les années passées par l'écrivain à Lourmarin.

Camus et Lourmarin

LE 16 OCTOBRE 1957, ALBERT CAMUS OBTIENT LE PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE POUR L'ENSEMBLE DE SON ŒUVRE. LA RÉCEPTION A LIEU EN DÉCEMBRE, À STOCKHOLM.



CAMUS A ALORS LE PROJET DE S'ÉLOIGNER DE PARIS ET DE TROUVER DANS LE SUD DE LA FRANCE, UN ENDROIT OÙ SE POSER À DÉFAUT DE S'Y REPOSER, INSTALLER SA FAMILLE ET S'ATTÉLER À L'ÉCRITURE D'UN NOUVEAU LIVRE, LE PREMIER HOMME.



IL EST DÉJÀ VENU EN PROVENCE POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS LES ANNÉES 1930, LORSQU'IL AVAIT 20 ANS SUR LES CONSEILS DE SON PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU LYCÉE D'ALGER, JEAN GRÉNIER, QUI AVAIT SÉJOURNÉ AU CHÂTEAU DE LOURMARIN, EN RÉSIDENCE D'ARTISTE.



«Lourmarin, première soir après tant d'années. La première étoile au dessus du Luberon, l'énorme silence, le cyprés dont l'extrémité frissonne au fond de ma fatigue. Pays solennel et austère malgré sa beauté bouleversante.» (A. Camus, Carnets II, 1945-1951)

IL Y RETOURNE EN 1946 AVEC JULES ROY, JEAN AMROUGE ET ODILE DE LALAIN, À L'INVITATION D'HENRI BOSCO.



LES COMPÈRES DORMENT AU CHÂTEAU ET S'AMUSENT À SIMULER DES CHASSES AUX FANTÔMES.



EN SEPTEMBRE 1958, C'EST AU CŒUR DU LIBERON, DANS CE VILLAGE DE QUELQUES CENTAINES D'HABITANTS, QUE FRANCINE ET ALBERT CAMUS TROUVENT CETTE MAISON...



UNE ANCIENNE MAGNANERIE (LIÉU D'ÉLEVAGE DE VERS À SOIE) NICÉE AU CENTRE DU VILLAGE.



IL Y FLOTTE UNE BONNE ODEUR DE CIRE ET UN LÉGER PARFUM DE MOISSISSURE. TOUT EST À FAIRE POUR LA RENDRE AGREABLE. FRANCINE NE SÉRAIT PAS CONTRE UN PEU PLUS DE CONFORT MAIS REDOUTE DE SE RETROUVER SEULE ET ISOLÉE EN PLEINE CAMPAGNE...



APRÈS AVOIR REFUSÉ UNE MAISON AVEC PISCINE, CAMUS TRANCHE ET ACHÈTE LA BÂTISSE AU DOCTEUR OLIVIER MONOD.



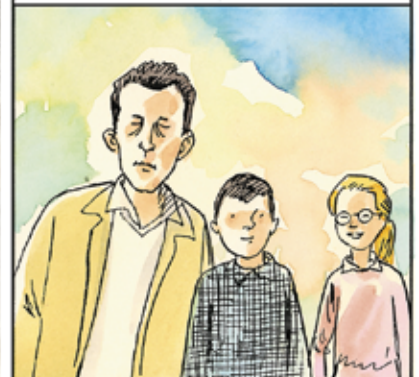
IL SE RAPPROCHE AINSI DE SON AMI RENE CHAR QUI VIT À L'ÎLE SUR LA SORGUE.



ALBERT CAMUS ENGAGE DES ARTISANS LOCAUX POUR AMÉNAGER L'ANCIENNE MAGNANERIE. IL VEUT PRÉSENTER LA MAISON AUX SIENS COMME UN "PAQUET-CADEAU."



JEAN ET CATHERINE, LES DEUX ENFANTS SONT ENCHANTES PAR LA MAISON. EUX QUI ONT LONGTEMPS VÉCU DANS LA MÊME CHAMBRE À PARIS, DÉCOUVRENT LE BONHEUR DES VACANCES EN PLEIN AIR.



PAPA A ACHETÉ CETTE MAISON ET IL A TOUT FAIT. IL L'A MEUBLÉE, IL A ACHETÉ LES CASSEROLES, LES FOURCHETTES, LES COUVE-LITS, TOUT CE QUI ÉTAIT NÉCESSAIRE, MAIS SEULEMENT CE QUI ÉTAIT NÉCESSAIRE. IL ÉTAIT SÉVÈRE ET IL NE VOULAIT PAS DE SUPERFLU.



AU SECOND ÉTAGE, LE GRENIER TRANSFORMÉ EN BUREAU ALBERT CAMUS S'Y INSTALLE ET SE MET AU TRAVAIL...



PAPA ÉTAIT INSOMNIAQUE ET IL ÉCRIVAIT DE 5 HEURES À 8 HEURES. IL A ÉCRIT LE PREMIER HOMME SUR LA TERRASSE.

À LOURMARIN, CAMUS NE VIT PAS POUR AUTANT EN RECLUS. SA SIMPLICITÉ LUI VAUT D'ÊTRE PARFAITEMENT ACCEPTÉ PAR LES VILLAGEOIS. SUZANNE GINOUX, UNE VOISINE QUI FAISAIT LE MENAGE DANS LA MAISON :

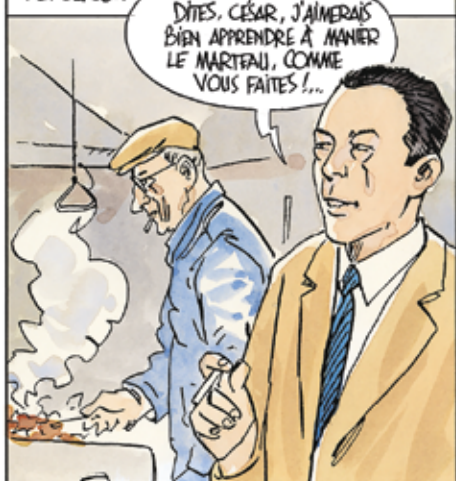


« LE MATIN, IL SE LEVAIT TRÈS TÔT. DES FOIS, IL ME DISAIT : " J'AI DÉJÀ FAIT LE TOUR DE LA PLAINE." C'EST LE TOUR DU CEMETIÈRE QUI REVIENT PAR LE CHATEAU. »

« IL NE VOULAIT JAMAIS QUE JE FASSE SON LIT SEULE. »



IL SE BALADE AUTOUR DU VILLAGE, PASSE AU TABAC ACHETER SES GAULOISES DISQUE BLEU, ACHETER SES JOURNAUX ET DISCUTER AVEC LE FORGERON.



EH, MONSIEUR CAMUS, PRENEZ MA PLACE ET MOI, JE PRENDRAI LA VÔTRE... VOUS CROIEZ PAS QU'ON FERAIT TOUS LES DEUX UNE BELLE COUILLONNADE ??



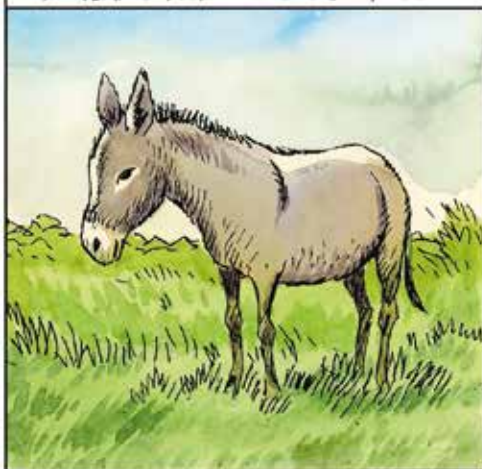
VOUS AVEZ RAISON!



IL VA VOIR JOUER L'ÉQUIPE DE FOOT LOCALE ET OFFRE MÊME DES MAILLOTS À LA JEUNESSE SPORTIVE LOURMARINOISE...



IL FAIT VENIR D'ALGÉRIE UNE ÂNESSE, PANINA.



PARFOIS, ELLE SE PROMÈNE DANS LE VILLAGE.



ET AUSSI, LOLITA, UNE CHATTE QU'IL AVAIT ADOPTÉE.



IL AVAIT COÛTUME DE PRENDRE SES REPAS AU RESTAURANT OLLIER SERVI PAR LE GARÇON SOUCIEUX DE PRÉSERVER L'ANONYMAT DE SON PRESTIGIEUX CLIENT...



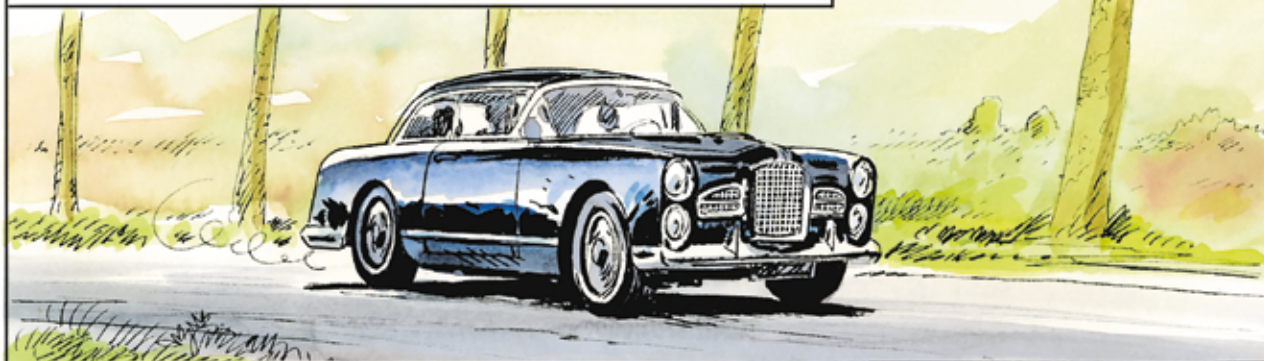
AU FIL DES SÉJOURS, SOUVENT SOLITAIRES À LOURMARIN, LE MANUSCRIT DU PREMIER HOMME AVANCE ...



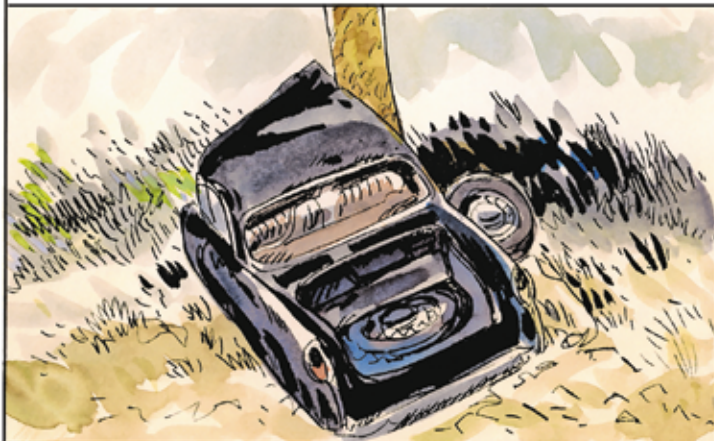
LE 31 DÉCEMBRE 1959, TOUTE LA FAMILLE RÉVEILLONNE À LOURMARIN. FRANCINE ET LES DEUX ENFANTS REMONTERONT À PARIS EN TRAIN. ALBERT FERA POUR SA PART LE TRAJET EN VOITURE AVEC LES GALLIMARD VENUS PASSER QUELQUES JOURS EN PROVENCE.



LE 3 JANVIER, ALBERT CAMUS QUITTE LOURMARIN POUR PARIS DANS LA LUXUEUSE FACEL-VEGA DE MICHEL GALLIMARD, AVEC LA FEMME ET LA FILLE DE CE DERNIER.



LE 4 JANVIER, SUR LA NATIONALE 5, PEU APRÈS PONT SUR YONNE, LA VOITURE QUITTE LA ROUTE ET S'ÉCRASE CONTRE UN PLATANE. ALBERT CAMUS MEURT SUR LE COUP. MICHEL GALLIMARD DÉCÉDERA QUELQUES JOURS PLUS TARD.



DANS LES AFFAIRES ÉPARILLÉES SUR LA CHAUSÉE, ON RETROUVERA LE MANUSCRIT INACHÉVÉ DU PREMIER HOMME, 144 PAGES D'UNE ÉCRITURE SERRÉE.



CAMUS SERA ENTERRÉ DANS LE CÎMETIÈRE DE LOURMARIN APRÈS AVOIR ÉTÉ ESCORTÉ PAR UNE BONNE PARTIE DU VILLAGE...



UNE SIMPLE PIERRE ENTOURÉE DE LAURIERS ET DE ROMARINS SIGNALE AUJOURD'HUI SA DERNIÈRE DERNIÈRE.



C'EST À LOURMARIN, TOUJOURS, QUE CATHERINE CAMUS DÉCRYPTERA DE LONGUES ANNÉES PLUS TARD LE MANUSCRIT DU PREMIER HOMME, AVANT QUE LE LIVRE NE SOIT PUBLIÉ EN 1994 PAR LES ÉDITIONS GALLIMARD.



C'EST LÀ, ÉGALEMENT QU'ELLE VEILLE TOUJOURS SUR L'ŒUVRE PATERNELLE, DANS CE "PETIT PAYS" QU'ELLE A FAIT SIEN.



CAMUS ET LOURMARIN, C'EST LA RENCONTRE AVEC UN LIEU OÙ SOUFFLENT LE MISTRAL ET L'ESPRIT : LA NÉCESSITÉ PRESQUE CHARNELLE DE RETROUVER UN PEU DES COULEURS ET DE LA LUMIÈRE DE SON ALGÉRIE DANS CE LUBERON ENCORE RUSTIQUE.



« Derrière LOURMARIN, il y a la mer. Et derrière la mer, il y a l'Algérie. Il me semble qu'en envoyant la main de l'autre côté de la montagne, je touche l'Algérie ... »

J FERRANDEZ - 06.2020
Participation au texte: JOËL RUMELLO

CRÉA-
TION



Olivier Py sous l'objectif
du photographe
avignonnais Thomas
O'Brien pour 84 le mag.



OLIVIER PY

Avignon, c'est l'endroit où l'on se demande si nous avons renoncé à rendre le monde meilleur »

Au cœur d'un été meurtrier pour le monde culturel, nous avons rencontré le directeur du Festival d'Avignon, qui se rapproche de son dernier mandat. L'occasion d'un premier retour sur les « années Py », au service d'une certaine idée du théâtre populaire.

Commençons par une citation de Jean Vilar, de circonstance : « *tant que le théâtre est en crise, il se porte bien* »...

Oui, on voit bien ce que Vilar avait en tête, même si le mot crise n'avait pas la même signification à son époque. Je pense qu'il voulait dire qu'il n'aimait pas le théâtre bourgeois, avec des rideaux rouges et où on s'ennuie à mourir, et qu'il fallait se mettre en situation de danger et de difficulté pour inventer quelque chose. Inventer quelque chose, c'est justement ce qu'il a fait avec le Festival d'Avignon, puisque chacun sait que faire du théâtre dans la cour d'honneur du Palais des papes était une très, très mauvaise idée (rires). C'était trop grand, on n'entendrait rien, le public ne viendrait pas, etc. Et en plus, il voulait jouer des textes longs, poétiques... et ça aussi, à la base, c'était une très

mauvaise idée (rires). Il a mis le théâtre de son époque en situation de crise esthétique et il a eu raison, bien sûr ! Le théâtre vaut d'être quand quelque chose d'impossible devient possible, quand il existe des gens jeunes et fous qui donnent corps à leurs rêves... Il y a plusieurs Vilar et il faut bien voir que celui des débuts est un tout jeune homme. Comme il ne sait pas que c'est impossible de créer un festival à Avignon, eh bien, il le fait !

Le Festival d'Avignon est donc à la base un rêve de poète, pas une utopie politique...

Oui, mais un rêve de poète c'est aussi, toujours, un rêve politique. Vilar ne voulait pas que le Festival soit juste un supermarché de la culture, il voulait qu'il

s'agisse d'une grande rencontre. Il avait même pensé à débaptiser le Festival pour l'appeler « Rencontres ». Il voulait donc qu'il y ait une force politique à l'œuvre, expérimentale, qui passe par les œuvres, pour servir cette grande idée qu'est le service public de la culture. Avignon, c'est le rêve que quelque chose soit bien, vraiment bien... Attention, pas parfait, juste bien. Il faut se méfier des rêves de perfection, ça a toujours été un très grand danger...

En ce sens votre propre filiation avec Jean Vilar est parfaitement claire...

Pour moi, la filiation avec Vilar a toujours été évidente, nourrissante et nécessaire. Quand je doute, je reviens à Vilar. Et le jour venu, je conseillerai à mon successeur ou à ma successeuse - ça se dit, ça « successeuse » ? - de toujours revenir à Vilar... comme la psychanalyse doit toujours revenir à Freud pour éviter de dire trop de bêtises (sourire).

Beaucoup de directeurs du Festival se sont pourtant construits peut-être pas contre cet héritage mais en tout cas à distance. Ils s'en sont éloignés...

Il y a eu un moment où on a voulu solder cet héritage



Pour moi, la filiation avec Vilar a toujours été évidente, nourrissante et nécessaire. Quand je doute, je reviens à Vilar... Comme la psychanalyse doit toujours revenir à Freud pour éviter de dire trop de bêtises ».

qui s'était académisé... Paul Puaux (*directeur du Festival d'Avignon de 1971 à 1979, Ndlr*) a quand même fait exactement la même affiche année après année. C'est de la constance, c'est de la fidélité mais bon, je comprends qu'on veuille faire autre chose... Moi, je suis arrivé beaucoup plus tard et je pouvais donc me ressourcer dans les Vilar. Je dis les Vilar parce qu'il n'y en a pas qu'un et que son héritage est multiple. C'est un homme qui est toujours en crise, qui doute toujours. Je dirais même qu'il est parfois un peu dépressif et se demande si son action a vraiment du sens... Il a toujours envie d'autre chose et le Vilar de 1947 n'est pas du tout celui de 1966. Quand on dirige ce festival, il faut arriver à faire la synthèse entre le Vilar qui monte *Le Cid* dans la Cour d'honneur et celui qui invite le Living theatre en 68. Il faut arriver à répondre à tout car cette pensée est un patrimoine et comme tous les patrimoines, il faut le rendre vivant...

Vous êtes aussi le premier artiste depuis Jean Vilar à diriger le Festival. Avec le recul, c'est un avantage ou un handicap ?

Ecoutez, j'ai toujours pensé qu'il était plus facile à un artiste de diriger un festival qu'à quelqu'un qui a fait une école de commerce. Et ça m'étonne toujours qu'on puisse penser le contraire (rires). Je crois que c'est une des maladies du théâtre, particulièrement en Europe, que d'avoir de plus en plus de professionnels qui ne sont pas du métier. Ils connaissent bien la gestion d'entreprise mais très mal le plateau. C'est un danger, vraiment. Une direction de festival, c'est une équipe. Il faut que cette équipe soit forte, soudée, dialectique et pas composée seulement de bénis oui-oui de la parole du directeur... Mais à partir de là, le directeur peut compter sur d'autres personnes pour gérer ce qui n'est pas de son ressort.

Qu'est-ce que le fait d'être un artiste change dans le projet ?

Il y a des gens qui font un objet et qui créent la boîte susceptible de le contenir et il y a des gens qui font des boîtes et cherchent ensuite l'objet qui pourrait



Il est plus facile à un artiste de diriger un festival qu'à quelqu'un qui a fait une école de commerce. Et ça m'étonne toujours qu'on puisse penser le contraire. Je crois que c'est une des maladies du théâtre, particulièrement en Europe, que d'avoir de plus en plus de professionnels qui ne sont pas du métier ».

aller à l'intérieur... En gros, c'est ça, mais certains administrateurs ont bien sûr fait du très bon boulot alors que des artistes parvenus aux responsabilités ont perdu toute leur transgressivité... Moi, j'ai commencé très tôt la direction, à 32 ans, à Orléans. Pour moi, c'est presque toujours allé ensemble... Et j'ai cherché à créer des boîtes pour le contenu des artistes... Tenez, par exemple, Alain Badiou vient me voir pour m'expliquer qu'il voudrait faire un feuilleton de 12 heures sur La République de Platon. Oh la la, quelle mauvaise idée ! Et en plus avec des amateurs et il faudrait que ça soit gratuit... Oh la la la, encore pire ! Ça a été un triomphe... Et pour ça, il a fallu qu'on change toutes nos habitudes afin de servir son idée : jouer dans la rue, gratuitement, en trouvant puis en faisant répéter des amateurs... C'est l'une des grandes réussites du festival de ces dernières années.

Les chiffres de fréquentation du Festival sont excellents. C'est évidemment important mais est-ce un indice suffisant de réussite ?

C'est important mais attention, la fréquentation ne

fait pas forcément une adhésion. Après tout, les supermarchés sont bien bondés... Ça ne suffit pas en effet. Il faut sans cesse recréer cette utopie - politique ou poétique, à cet endroit c'est pareil - et il faut que cette utopie soit agissante. Vilar ne voulait pas qu'on se fasse plaisir entre nous mais qu'on puisse agir sur la société... et c'est souvent le cas. Le fait pour un spectateur d'avoir participé au Festival, même en ne voyant qu'un spectacle ou deux, mais en vivant cette utopie de la ville en état d'ébullition intellectuelle et spirituelle, c'est unique au monde.

C'est l'endroit où on interroge le monde, c'est ce qui fait sa spécificité ?

Oui, et pour moi, la ville elle-même n'y est pas pour rien... Parce qu'elle est à la fois assez grande et assez petite, parce qu'elle a un héritage patrimonial somptueux, parce qu'elle nous met hors du temps et un peu hors du monde, parce qu'elle est accueillante. Il y a un génie du Festival qui lui est propre, et comme vous le disiez son prestige n'a jamais cessé de grandir... Et il y a un génie propre à la ville.

En 2017, vous précisiez votre vision du Festival dans l'éditorial du programme, en avançant qu'Avignon est le lieu où l'on se demande si nous avons renoncé à rendre le monde meilleur...

Oui, ça reste très juste. Nous sommes tout de même dans un contexte de désenchantement, politique ou utopique, et Avignon c'est... disons, une sorte d'oasis dans ce monde... Faire ce Festival rend le monde meilleur et on le voit bien cette année où nous n'avons pas eu de Festival... Je continue à penser que le Festival est beaucoup plus trans-social et trans-générationnel qu'on ne le prétend... Ceux qui pensent que le Festival est élitare ne lisent pas les études sur son public.

Le côté « trans-social », c'est un point qui mérite d'être approfondi, tout de même.

Ecoutez, le spectateur type du Festival d'Avignon, c'est

un prof de quarante et quelques années... Avignon, ce n'est pas du tout Salzbourg !

Ou Aix-en-Provence...

Ah, c'est vous qui l'avez dit (rires). Non, franchement, j'entends encore dire que nous avons un public d'élite mais ce n'est pas vrai... Nous avons 10% de spectateurs qui sont des salariés ouvriers. Evidemment c'est minoritaire mais ce public est toujours là... On pourrait répondre à l'inverse que ce serait bien si les élites venaient ! Mais les élites politiques et encore moins économiques ne viennent pas à Avignon même si j'ai beaucoup travaillé pour ça... Et le spectateur qui nous manque le plus, je vais vous dire, c'est le jeune actif... Les moins de 25 ans, eux, sont là. Et quand les artistes sont jeunes, on a plus de chance d'avoir du public jeune, ça c'est patent. Non, ce sont les 35-50 ans qu'on n'a pas... Mais c'est complètement faux de dire qu'on a un public d'élite... Mais alors voilà, l'idée court toujours qu'on ne serait pas populaires... j'entends dire ça. Mais enfin la décentralisation culturelle vend plus de places que le foot ! Et c'est beaucoup moins cher...

Comment faire pour aller plus loin, pour toucher ceux qui ne viennent pas au Festival ? Dans quelle direction aller ?

On pourrait tenir un festival plus long, et donc avec une jauge globale plus grande, si les pouvoirs publics en avaient le souhait et l'ambition. Et il est certain qu'on pourrait ouvrir le Festival à un nouveau public car notre problème n'est ni un problème de communication ni un problème tarifaire mais un problème de disponibilité... C'est-à-dire que quand quelqu'un arrive à Avignon en juillet sans trop connaître le fonctionnement du Festival, il se retrouve face à des spectacles qui sont complets ! C'est unique au monde, ça, un théâtre dont le problème est d'être tout le temps complet ! Je souhaite ça à tous les théâtres du monde...

On peut aussi considérer qu'offrir à tous la possibilité de voir un spectacle sans avoir réservé des semaines à l'avance, c'est le rôle du Off.

Oui, et c'est même pour ça que ça existe, parce qu'on ne peut pas programmer tout le monde et accueillir tous les spectateurs dans le In ! Il est évident que plein d'artistes de qualité mériteraient d'être programmés au Festival d'Avignon...

Dès votre prise de fonction, en 2013, vous avez tenu à montrer que vous ne méprisez pas le Off...

En effet. Et je ne me suis pas montré méprisant pour la bonne et simple raison que je ne l'étais pas... Il est évident qu'il y a de nombreux artistes qui m'intéressent dans le Off mais j'ai toujours fait la différence entre les artistes du Off dont je me sens solidaire et les autres. Et pour éviter les débats esthétiques qui ne nous mènent pas bien loin, je suis forcément solidaire du théâtre public qui s'exprime dans le Off puisque j'appartiens au théâtre public. Mais je ne me sens pas solidaire du tout du théâtre commercial. Je ne vois aucun rapport entre Jean Vilar et certains spectacles qu'on voit Rue de la République, je pense même qu'ils sont antagonistes ! On voudrait toujours qu'il y ait un



Nous sommes tout de même dans un contexte de désenchantement, politique ou utopique, et Avignon c'est... disons, une sorte d'oasis dans ce monde... Faire ce festival rend le monde meilleur et on le voit bien cette année où nous n'avons pas eu de Festival ».



problème entre In et Off et on me demande souvent de trouver une solution à un problème qui, en réalité, n'existe pas. Le seul problème, à mes yeux, est entre le Off et le Off.

On connaît votre attachement à la décentralisation culturelle. C'est un combat gagné ou un combat d'aujourd'hui ?

Si on parle de la décentralisation Paris-Région, je le dis, tout est à réinventer... Le spectateur parisien est toujours infiniment plus subventionné que le spectateur de Dijon. Est-ce juste sur le plan républicain ? Moi, je ne le crois pas... La décentralisation culturelle est bien un combat d'aujourd'hui. Et c'était d'ailleurs la démarche de Vilar : puisqu'il y a un théâtre qu'on ne peut plus faire à Paris, faisons-le à Avignon... Je me suis beaucoup posé cette question de la périphérie, pas seulement en pensant à une décentralisation allant de Paris à Avignon mais aussi de l'intra-muros avignonnais à Monclar... C'est moins loin mais ça ne veut pas dire que c'est plus facile ! J'avais aussi à cœur que le Festival sorte du centre, alors on a fait la « décentralisation des trois kilomètres », qui était très importante... A mon sens, presque tous les théâtres de la décentralisation se posent cette question aujourd'hui, en cherchant à travailler avec les petites salles alentours et, quand il n'y a pas d'infrastructures, faire tourner les spectacles qui n'en ont pas besoin. La décentralisation, ce n'est pas une chose gravée dans le marbre, c'est un combat permanent.

Et au-delà d'Avignon même ? La question de la diffusion des spectacles sur un territoire beaucoup plus large, à l'échelle du département par exemple, est intéressante...

Ah, mais je comprends bien qu'elle vous intéresse ! Moi aussi, cette question m'intéresse, j'y ai même consacré ma vie... Si j'étais ministre de la culture (rires) je proposerais de créer des grands pôles régionaux qui eux-mêmes assureraient une décentralisation



Le spectateur type du Festival d'Avignon, c'est un prof de quarante et quelques années... Avignon, ce n'est pas du tout Salzbourg ! Et pourtant, j'entends encore dire que nous avons un public d'élite ».

vers la périphérie... je crois que c'est possible. Ça peut paraître un peu étrange mais pour arriver à la Barbière ou à Monclar, il faut passer par Avignon.

C'est une façon de faire de la démocratisation culturelle... dont vous vous moquez dans certains de vos textes...

Oh, vous savez, c'est surtout de moi-même que je me moque quand je suis inspiré... Oui, je peux ironiser sur mon propre destin... Je ne suis pas Parisien moi, je suis un petit Grassois qui a grandi dans un désert culturel. Ça va mieux maintenant, par là-bas, mais à l'époque, il n'y avait rien, rien ! J'ai connu ça, moi, la soif inextinguible de culture, la souffrance d'être éloigné à ce point des choses de l'esprit, je me sentais mal et profondément illégitime...

Vous l'avez déjà raconté par ailleurs, ce sont d'abord les ateliers théâtre qui ont fait du petit garçon de Grasse l'artiste que vous êtes...

C'est parfaitement vrai. Je préfère les classes à option, parce que le théâtre y fait partie du cursus mais oui, ça c'est le combat de ces prochaines années. Le combat pour la culture est indissociable du combat pour l'éducation. Il y a une responsabilité de mes



Je suis forcément solidaire du théâtre public qui s'exprime dans le Off puisque j'appartiens au théâtre public mais pas du tout du théâtre commercial. Je ne vois aucun rapport entre Jean Vilar et certains spectacles qu'on voit rue de la République ».

pères de la génération précédente dans cette question et même Vilar avait un peu peur de l'éducatif. Mais quelle joie, quel bonheur de faire un partenariat avec un collègue, une école, et d'ailleurs on l'a fait ! On est passé de zéro à 800 heures d'intervention du Festival dans l'Education nationale. Ça, c'est magnifique...

Avant toute chose, cet été encore, vous réaffirmiez qu'il faut commencer par déterminer ce qu'est le projet culturel de la République...

Il faut surtout qu'il y en ait un ! Le Président doit faire un grand discours propositionnel sur la culture. Il ne peut pas ne pas le faire à moins de déchoir à ses responsabilités les plus régaliennes... et il faut aider le ministère de la Culture qui a un périmètre beaucoup plus grand et de moins en moins de moyens. Je ne voudrais pas donner l'impression que je suis obsédé par l'argent mais à un moment, il faut quand même mettre un peu d'essence dans le moteur... On trouve bien des milliards pour aider Air France. Et le ministère de la Culture, ce n'est pas une grande institution peut-être ? Ça fait des années que le ministre de la Culture se fait piquer ses sous. Alors

il passe un coup de fil au Président, ou souvent à la femme du Président, et le Président appelle Bercy pour dire qu'il faudrait lui en redonner un petit peu quand même... Le ministère de la Culture, c'est toujours un second rôle du gouvernement et même parfois, c'est un figurant ! Et pourtant, tout le monde sait qu'en France, la culture est tout sauf une chose mineure, que ce soit sur le plan économique, le plan symbolique ou le plan diplomatique... La France n'est pas un pays comme les autres en matière de culture, et sa plus grande différence avec tous les autres pays du monde, c'est d'être universaliste... Elle ne cherche pas la culture française, elle cherche la culture...

Quel bilan artistique faites-vous de ces années passées à la tête du Festival

Attendez, c'est un peu tôt... c'est vrai que ça s'est accéléré puisque nous n'avons pas joué cette année (*en raison de la crise sanitaire, Ndlr*). Dans chaque Festival, il y a des choses qui n'ont pas marché et d'autres si, c'est le jeu. Il y a des artistes dont je pensais qu'ils créeraient l'événement en les faisant venir et je me suis planté... J'ai bien sûr eu mon propre parcours de spectateur au Festival mais je ne sais même pas si je me livrerai à cet exercice qu'on appelle un bilan. Ce que je peux vous dire c'est qu'à cause de l'annulation de l'édition 2020, nous n'avons pas pu avoir *The Great Tamer* de Dimitris Papaioannou dans la Cour d'honneur alors que c'est un des plus beaux spectacles que j'ai vus dans ma vie...

Des regrets, des remords ?

Des remords, mon Dieu, non, je ne vends pas des armes tout de même (rises) ! Pour ce qui est des regrets... Vous savez, on a mené beaucoup de combats en même temps : on a inventé des partenariats qui n'existaient pas, on a baissé la tarification... Pour la Semaine d'art en Avignon (*dix spectacles programmés exceptionnellement cette année en automne, Ndlr*), on a mis en place un tarif unique de 15 euros et c'est encore moins cher pour les moins de 25 ans mais j'entends encore dire que nous sommes « élitistes »...



Baisser les tarifs, c'est agir sur un frein qui n'est pas imaginaire...

Ça ne résout pas tout mais c'est essentiel, évidemment. En faisant ça, on revient aux fondamentaux du théâtre populaire tout de même. Après, pour ce qui est des regrets... Cette Semaine d'art que nous avons imaginée à l'automne après l'annulation de l'édition 2020 pour les raisons qu'on sait, c'est quelque chose que je voulais faire depuis le début, d'autant qu'avec la FabricA (*salle de répétition et de représentation en juillet, Ndlr*) ça devenait possible. Ce rendez-vous d'automne mériterait d'être pérenne mais il faut déjà arriver à préparer le Festival pour le mois de juillet et c'est pas facile (rires). La FabricA a permis beaucoup de choses, c'est un outil exceptionnel... qui roule en première ! En faire un grand théâtre à l'année, c'est très facile à faire, il faut juste en avoir l'ambition... et les moyens. Mais ce n'est pas un regret car je n'ai jamais cru qu'on pouvait y arriver... Et sinon, je trouve que le Festival n'est pas assez inscrit dans la ville. Je verrais bien une boutique du Festival ouverte toute l'année et où on ne vende pas seulement des tee-shirts mais aussi un peu des livres tout de même. On peut aussi imaginer une application avec l'histoire des lieux marquants du Festival, des extraits des grands spectacles, plein de choses... On a des archives vidéo qui sont un trésor national et on n'en fait rien, c'est vraiment dommage... Il y a encore beaucoup de choses à inventer entre la ville et le Festival. Le Festival d'Avignon à Avignon, c'est une réalité puisque les bureaux s'y trouvent et que son directeur y vit mais cela reste un projet à accomplir.

L'édition 2021 sera la dernière que vous aurez préparée car votre second mandat se termine l'an prochain. Vous n'êtes pas candidat à votre propre succession...

Non, dans les statuts, on ne peut faire que deux mandats, c'est comme ça... (*La ministre de la Culture, Roselyne Bachelot-Narquin, a proposé à Olivier Py de rester une année supplémentaire à la direction du Festival, c'est-à-dire jusqu'en 2022, pour compenser l'édition qui n'a pas eu lieu. A l'heure où nous mettons*

sous presse, cette proposition n'avait pas encore été entérinée par le Conseil d'administration du Festival, Ndlr). Après il faut trouver un successeur digne de ce nom, qui ait l'amour du Festival d'Avignon et d'Avignon tout court. Moi, je vais être malheureux de quitter le Festival et très malheureux de quitter Avignon mais ça fait partie du jeu. Si je devais présenter un projet aujourd'hui, je proposerais des choses qui globalement faisaient partie de mon premier projet : un festival plus long, avec un temps en hiver (sourire).

Cela vous donnera plus de temps pour écrire et pour créer...

Le plus honnêtement du monde, je ne sais pas de quoi demain sera fait... Je ne sais pas de quoi je vivrai, comment je vivrai, je ne sais même pas si je pourrai vivre sans le Festival, d'un point de vue spirituel... Je regretterai aussi énormément la ville... j'ai toujours eu un amour fou pour cette ville et je l'ai gardé intact.

Rien ne vous condamne à partir...

Absolument (rires) ■



Je me suis beaucoup posé cette question de la périphérie, pas seulement en pensant à une décentralisation allant de Paris à Avignon mais aussi de l'intra-muros avignonnais à Monclar... C'est moins loin mais ça ne veut pas dire que c'est plus facile ! ».



Suzane, c'est l'artiste live de tous les records. Inconnue il y a encore deux ans, l'Avignonnaise a été la chanteuse la plus programmée dans les festivals en 2019 et a remporté la Victoire de la Musique catégorie « Révélation scène » en 2020.



Pi Ja Ma, c'est un tandem poétique et pop, aux influences vintage, dans lequel Pauline de Tarragon pose sa voix (et ses dessins) sur les musiques d'Axel Concato.

La nouvelle scène déménagement

Suzane, David Lafore, Pi Ja Ma ou encore Le Super Homard... En quelques années à peine, de nouveaux artistes pop, électro ou inclassables, ont revivifié la scène musicale vauclusienne. Jusqu'à s'imposer dans les grands festivals, aux Victoires de la musique et même sur les ondes de la BBC.

Le saviez-vous ? Le plus vieux groupe de rock français encore en activité est originaire du Vaucluse. C'est en 1979, du côté d'Apt, que Christian Picard, dit « Carton », fonde Raoul Petite, et cette petite entreprise toujours en mouvement ne connaît pas la crise. Pour preuve, le dernier album du groupe, *Ni Vieux ni Maître*, est sorti début 2020. Mais dans le sillage des insubmersibles et irrésistibles « Raouls », d'autres groupes et artistes vauclusiens ont percé ces dernières années et « cartonnent » eux aussi. Démonstration avec **Suzane**. Avec un seul « n », attention, contrairement à la Suzanne de Leonard Cohen. Profession : chanteuse ou plutôt conteuse d'histoires vraies sur fond d'électro (c'est comme cela qu'elle se présente). En un peu plus d'un an, Océane Colom, de son vrai nom, est devenue un véritable phénomène musical, mais aussi visuel et scénique. Car tout cela ne fait qu'un dans l'univers en apparence décalé de cette auteure-compositrice-interprète avignonnaise d'à peine 30 ans. Son carré roux et sa frange, sa combinaison flashy inspirée par Bruce Lee dans *Le Jeu de la Mort*, et ses chorégraphies à la fois robotiques et minimalistes en font un personnage irréel, sorte de ninja à la fois féminin et futuriste. Et que dire de sa voix ? Claude Nougaro chantait son envie de devenir une Piaf au masculin. Suzane, c'est une Piaf à la sauce electro. Cette voix, qu'une directrice de casting

avait qualifiée de désuète, nous ramène à la chanson réaliste (elle a beaucoup écouté Barbara, Brel, Renaud et... Piaf, donc), mais avec une pointe d'accent sudiste. Et cette voix, Suzane s'en sert pour mettre en musique et incarner des textes très actuels, ancrés dans notre époque, dans l'actualité, reflets de la vie comme elle va ou bien ne va pas. Car c'est bien le quotidien qui l'inspire : c'est au fond du café ou plutôt sur son comptoir, alors qu'elle était encore serveuse, que lui sont venus ses premiers textes, en observant attentivement l'agitation autour d'elle. Dans son album *Toi Toï*, aussi militant que dansant, elle évoque l'écologie, les réseaux sociaux, le harcèlement, l'homophobie, la question du genre ou encore les attentats de 2015.

Mais Suzane, c'est surtout l'artiste *live* de tous les records : alors munie d'un simple EP, elle a pourtant été la chanteuse la plus programmée dans les festivals en 2019. Il faut dire que cette bête de scène a fait ses armes dans le ballet de l'Opéra d'Avignon, une expérience qui lui a permis de goûter à l'euphorie du *live* et aux montées d'adrénaline. Depuis, une fois son « bleu » revêtu, un brin schizophrène, la demoiselle d'Avignon n'hésite pas à se jeter littéralement dans la foule. De grands moments de transe, de non-contrôle, de vie et de communion avec son public, qui lui ont valu d'empocher, en février dernier, une Victoire de la musique catégorie « Révélation scène ».



Le Super Homard a séduit jusqu'en Angleterre, où la BBC Radio 6 a programmé et multi-diffusé le single « Paper Girl ».



Impossible de ranger David Lafore dans une case tant ce drôle d'oiseau, dont la voix évoque celle de Boris Vian et l'univers celui de Philippe Katerine, ne s'interdit aucune extravagance.



La scène, Pauline de Tarragon la connaît bien elle aussi, en particulier celle du Chapiteau Saint-Germain à Paris. C'est là que le grand public fait sa connaissance en 2014. Cette jeune Avignonnaise n'a alors que 17 ans et se fait remarquer lors des « primes » de l'émission Nouvelle Star. Alors qu'ils étaient nombreux à la courtiser à la sortie du télé-crochet, seul le musicien Axel Concato saura la convaincre de le rejoindre et tous deux forment depuis le tandem **Pi Ja Ma**. Pauline pose sa voix et son univers graphique sur les productions d'Axel. Il faut dire que la rêveuse, depuis déracinée à Paris, partage son temps entre la musique et son activité d'illustratrice pour enfants : elle a déjà deux ouvrages à son actif.

Côté son, le duo Pi Ja Ma publie l'an dernier un premier opus qui ira jusqu'à séduire les annonceurs : Apple et Citroën y piocheront deux titres pour illustrer leurs spots pub. Ce disque pop par excellence, aux ambiances un tantinet « tarantinesques » et baptisé *Nice To Meet U*, convoque les esprits de Phil Spector et des Ronettes, de Nancy Sinatra et Lee Hazlewood, ou des Beach Boys. Des influences étonnamment « vintage » pour la jeune Avignonnaise de 23 ans.

De sonorités pop et vintage il est aussi question dans la musique du **Super Homard** et il est difficile de ne pas en pincer pour ce crustacé vaclusien, mené par l'Avignonnais Christophe Vaillant (ex-Pony Taylor). Encensé par la critique, l'album *Meadow Lane Park*, sorti l'an dernier, oscille entre sons sixties et electro, et s'impose comme le chaînon manquant entre François de Roubaix et Air. En France, Les Inrocks, Rock & Folk, Libé et le Figaro s'enflamment et la BBC Radio 6 a programmé et chaudement recommandé leur single *Paper Girl*. Un bonheur n'arrivant jamais seul, Paul Weller lui-même (fondateur des groupes british The Jam et The Style Council) les avait même invités à faire la première partie de sa tournée 2020, malheureusement annulée en raison de la crise sanitaire.

Et malgré tout cet engouement, Le Super Homard pourrait bien finir sa route façon Thermidor... Christophe Vaillant a d'autres projets en tête, et c'est avec un duo que le public devrait très prochainement retrouver le musicien avignonnais.

Lui n'est pas à proprement parler avignonnais. **David Lafore** est né à Nevers, mais le Vaucluse le botte. Installé dans le centre de la Cité des papes, après être tombé amoureux d'une Avignonnaise, celui que l'Académie Charles Cros comparait à Boris Vian ou à Gainsbourg, et que l'on pourrait apparenter à Philippe Katerine dans son art du minimalisme, de l'absurde et du caustique, ne se refuse aucune extravagance. André Manoukian dit de lui qu'il a la naïveté provocante des doux cinglés qui posent des questions aussi farfelues qu'essentiels. Télérama qualifie ce « drôle d'oiseau » d'inclassable bouffée d'air frais. Aussi doux que punk, aussi poétique qu'hilarant, avec des textes ciselés, une guitare électrique et des instants fragiles, *Incompréhensible*, son dernier album est toujours dans les bacs et sur les plateformes de téléchargement. Avec Christophe Van Huffel (musicien et arrangeur du chanteur Christophe), David Lafore a fait mûrir, sous le soleil du Vaucluse, où tous deux résident, quatorze titres qui mettent en lumière sa large palette musicale. Avec plus de 150 concerts au compteur, il est surtout lui aussi un drogué de scène et rien (à part le coronavirus, et encore...) n'arrête cet auteur-compositeur-interprète qui poursuit son chemin, et se produit dans les salles de concerts, en festivals ou plus humblement dans des cafés associatifs ou chez l'habitant.

La liste de nos dingues de scène est bien entendu non-exhaustive, et en Vaucluse on peut facilement se laisser aller à un peu de chauvinisme musical sans passer pour un ringard. Et on n'en est pas peu fier ■

La Gare, un lieu privilégié pour la création scénique

Qu'il s'agisse de formaliser un projet artistique, de rechercher des financements et des partenaires ou de s'inscrire dans les réseaux professionnels, les dispositifs d'accompagnement, de production et de développement d'artistes se multiplient à La Gare. L'association de Coustellet œuvre toute l'année auprès des musiciens locaux qu'elle accompagne. Parmi ses spécificités, l'accueil en résidence artistique et technique avec possibilité d'hébergement avec couchages et service de restauration sur place. Cet équipement fait de La Gare un lieu privilégié de création « en immersion » qui offre aux artistes accompagnés plus

de souplesse et une optimisation dans leur temps de création musicale et scénique. Les artistes que la Gare choisit de soutenir sont suivis pendant deux ans. Deux années durant lesquelles la structure les aide à développer leur projet artistique et culturel, tant d'un point de vue financier et commercial que stratégique. En 2019, la Gare a consacré plus de 130 heures d'accompagnement à onze projets artistiques, parmi lesquels Garage Blonde, Grandes Mothers, La Nose, Pagai, ou encore Ottilie B, à découvrir en ligne et sur les réseaux sociaux.

Ça cartOOn



Le primé :

Sous la Glace - promo 2019

Milan, Smilou M., Flore Dupont, Laurie Estampes, Quentin Nory & Hugo Potin

Meilleur film étudiant au Digital Creation Genie Awards 2020

Meilleur court métrage étudiant GSA -BAFTA Students film Award 2020.

pour l'École des Nouvelles Images

L'École des Nouvelles Images est devenue, en trois ans à peine, une référence mondiale dans le secteur de l'animation. A Avignon, des courts métrages qui n'ont rien à envier aux prestigieux studios Pixar ou Dreamworks se construisent minutieusement. Quant aux récompenses, elles s'enchaînent à la vitesse de (Buzz) l'éclair. Storyboard d'un succès annoncé.

Toy Story, L'Âge de Glace ou Moi, moche et méchant : outre leur succès au box-office, ces films ont tous pour point commun d'avoir été conçus en animation 3D. Une discipline dont l'École des Nouvelles Images s'est faite la spécialiste avec brio. Depuis 2017, on ne compte plus les nominations et prix attribués à l'ENSI, et ses élèves défilent sur les tapis rouge à travers le monde. Dernier en date, *Sous la Glace*, un film de fin d'étude très poétique qui met en scène la partie de pêche d'un héron affamé, primé aux BAFTA 2020 (British Academy of Film and Television Arts), l'équivalent de nos Césars. « *On a de beaux résultats*, livre non sans fierté le directeur et fondateur de l'école, Julien Deparis. *On est allé aux Oscars avec trois de nos films : Hors-piste, Grand bassin et Wild love cette année. Nous détenons le*

record absolu de récompenses au niveau mondial ». Il faut dire que l'ENSI, qui compte 200 élèves et en professionnalise une quarantaine par an aux métiers de l'animation et de l'image de synthèse, n'est vraiment pas une école comme les autres. Cet établissement d'excellence, à la pointe de la modernité, prône une pédagogie axée sur le développement personnel et créatif des élèves. Sous forme associative, loi 1901, sans but lucratif, l'école défend une certaine éthique. Par exemple, elle a mis en place des aides financières pour les étudiants qui en ont besoin afin de donner une chance au plus grand nombre. « *C'est une école structuraliste, c'est-à-dire que l'approche des arts et celle de nos métiers techniques sont abordées de la même manière. On veut que nos étudiants sortent d'ici avec des bases solides pour qu'ils puissent les*



Julien Deparis, directeur et fondateur de l'École des Nouvelles Images.



De gauche à droite :
Loris Cavalier, Camille Jalabert, Oscar Malet



Les éligibles aux Oscars :

Hors-Piste - promo 2018

Leo Brunel, Loris Cavalier, Camille Jalabert et Oscar Malet.

150 sélections, 46 prix

Meilleur court métrage étudiant GSA -BAFTA Students film Award 2019.

Eligible aux Oscars 2020

Grand Bassin - promo 2018

Héloïse Courtois, Victori Jalabert, Chloé Plat, et Adèle Raigneau.

64 sélections, 7 prix

Eligible aux Oscars 2020

utiliser dans le milieu professionnel. Si, en plus de ces fondamentaux, l'étudiant arrive à cultiver quelque chose de personnel, un œil d'auteur et de metteur en scène, on arrive vraiment à de très belles choses ! »

« Découvrir d'où l'on vient pour mieux comprendre où l'on va », la devise de l'école.

L'équipe encadrante et la soixantaine d'intervenants professionnels - c'est l'ADN de l'école -, travaillent main dans la main avec ces talents en devenir, et chaque secteur d'activité est traité. De la conception à la réalisation, des arts académiques jusqu'à la manipulation des images de synthèse, de l'histoire des arts à l'analyse filmique, des ateliers d'écriture aux cours d'anglais. *« Il faut voir la 3D comme un métier artistique à la croisée de tous les arts. Nos élèves doivent bien sûr beaucoup pratiquer mais aussi*

s'approprier les différents milieux : théâtre, opéra, cinéma, musique, danse... Nos personnages sont créés en virtuel. Il faut donc apprendre à les sculpter, les modeler en volume. Le mouvement est un langage universel, un vecteur d'émotions et d'intentions, il faut donc faire un peu de mathématiques et de géométrie dans l'espace pour comprendre comment le corps va bouger et comment l'ordinateur va interpréter les déplacements ». Eclairage, animation, effets spéciaux, placement des caméras, tout est fait « made in ENSI » et les jeunes cinéastes se glissent dans la peau d'un chef d'orchestre-réalisateur.

Le film de diplôme, passeport professionnel garanti

But ultime de la cinquième année, le fameux court métrage de fin d'études. *« C'est une année importante où les étudiants montrent tout leur savoir-faire, leur*



Wild Love - promo 2018

Corentin Yvergnaux, Paul Lucen, Maryka Laudet, Zoé Sottiaux, Léa Georges, Quentin Camus.
Meilleur Scénario à Panam Anim, (festival international des écoles d'animation)
Eligible aux Oscars 2021

Dernier né :
Experiment - film coup de cœur du jury juillet 2020

engagement et leur engouement ». Pour six minutes de film, dix mois de travail sont nécessaires, alors pas question de s'éparpiller. A peine une petite dizaine de projets sélectionnés entreront en production, avec les « giga » moyens techniques de l'école. « Les élèves doivent se positionner selon leurs spécificités, fédérer et constituer une équipe équilibrée ». L'école se transforme alors en studio d'animation avec une méthode de travail proche de celle des pros, mais à la sauce ENSI. « Notre force, c'est que nous travaillons beaucoup sur ce côté un peu poreux entre techniciens,



auteurs, scénaristes pour qu'il y ait un travail très homogène durant lequel le film doit rester jusqu'à la fin une donnée malléable. Mais il n'y a pas de recette, sinon on serait très riche ! », conclut dans un grand rire Julien Deparis.

Et ça marche ! Premières marches assurées pour l'Ecole des Nouvelles Images qui, en plus de délivrer un diplôme de niveau 7 reconnu par l'Etat, peut se targuer de garantir 100% d'embauches à la sortie dans un secteur aujourd'hui en pleine expansion.

Avec ses récompenses et son savoir-faire qui rayonne aux quatre coins du monde, l'école avignonnaise est désormais un véritable sésame pour intégrer les grands studios internationaux. Et les recruteurs ne se privent pas de venir y faire leur marché. L'avenir est donc tout tracé pour ces brillants étudiants, définitivement « animés »... et ça c'est bel et bien une réalité ■

Tous les films sont à découvrir sur
www.nouvellesimages.xyz - rubrique « Les films »



Cap vers la Villa Créative

Ce n'est pas un hasard si l'École des Nouvelles Images a élu domicile à Avignon. L'ENSI bénéficie à la fois d'une situation géographique idéale, dans l'axe direct Paris-Marseille, mais aussi du riche patrimoine culturel de la ville. Depuis 2017, l'école associative a tissé des liens solides, aussi pédagogiques que structurels, avec l'Université d'Avignon. Lesquels garantissent aux étudiants, en plus des formations, des accès à la bibliothèque et au resto U du campus. Courant 2023, un projet plus ambitieux devrait se concrétiser avec l'installation de l'École des Nouvelles Images au sein de la Villa Créative. Ce nouveau campus, dédié aux métiers de la culture et du numérique, prendra place sur le site Pasteur (ancienne Faculté des Sciences), au cœur du centre-ville. Une occasion idéale, pour la petite école qui monte et l'université d'Avignon, de mixer et de mutualiser savoir-faire et compétences.



6 h 30 ce mardi.

Le jour se lève. Une photo m'attend. Ces photos, c'est mon jeune voisin qui me les envoie, une par jour, toujours le même plan, ma cour d'Uchaux, les rosiers et la porte bleue. Il a commencé comme un jeu, parce que j'étais confinée loin du Vaucluse, sans penser que l'éloignement durerait autant.

J'ai imprimé chacune de ses photos, elles sont toutes punaisées contre le mur. Sur les premières, les rosiers sont en feuilles. Puis, il y a les boutons, les fleurs. Sur la dernière, on voit un ballon, sans doute celui de Clémentine qui a dû jouer contre le mur.

Je suis loin. La réalité de la maison où j'écris s'efface, tandis que l'autre maison remplace. Ma rue uchalienne est dans ma mémoire avec une précision suraigüe. J'en connais toutes les pierres. Un voisin passe. Le facteur dépose du courrier, lève la tête sur mes volets fermés. Je pense aux chats du quartier, une rêverie douce, ma cour est leur repaire tranquille, ils se retrouvent à l'ombre des lilas, dans le creux sauvage du jardin, près

Claudie Gallay

Vaucluse, l'esprit des lieux

Pendant le confinement imposé par la crise du COVID-19, l'écrivain Claudie Gallay a quitté sa demeure d'Uchaux et mis le cap sur son Isère natale. C'est là qu'elle s'est livrée à l'exercice que nous lui avons proposé : parcourir en pensée le Vaucluse, ce département qu'elle a fait sien et dont elle était privée.

A touches légères, façon impressionniste, elle dresse un portrait sensible de ce territoire dont les grands espaces et les fraîches venelles lui renvoient l'écho de ses propres souvenirs.

de la tombe de mon chat Maurice. J'ai accroché quatre boules de Noël aux branches de son buis, y sont-elles encore ? Le mistral les a peut-être emportées.

J'ai quitté le Vaucluse fin février, les asperges sauvages poussaient dans le massif, j'en avais cueillies une pleine main, je les ai faites cuire le soir même, dégustées juste tièdes, sur du bon pain, avec un peu de sel et d'huile d'olive. La veille, j'avais vu *Institut Benjamenta*, au cinéma Utopia d'Avignon. J'ai déjeuné à la Manutention, dans la salle aux murs vénitiens. Dernier film, dernier restaurant.

Avignon me manque.

La ville au petit matin. Traîner dans les rues piétonnes, la vitrine de la chapellerie Mouret, choisir un chapeau, déjeuner au Vintage, chez Manon, une de mes petites élèves quand j'étais institutrice, embrasser Joseph et Sébastien ! Prendre une bière place des Halles. Choisir une table au soleil. Etre dehors ! A l'air ! Regarder passer les gens. Je tends la main pour appeler le garçon. C'est formidable parfois comme

le bonheur est simple. Avec juillet, c'est le festival ! J'ai envie de théâtre, je fouille dans le programme, je cherche les beaux textes. Je veux qu'on me raconte une histoire. Je parle avec des gens. Par le bouche à oreille, j'ai découvert Nathalie Bécue dans *L'apprentie sage-femme*.

Les cafés, les restaurants, ce sont des choses qui manquent quand on ne les a pas.

A l'Art Gallery du 2 rue Joseph Vernet, je découvre des toiles magnifiques du grand peintre provençal Auguste Chabaud.

Un jour, dans une brocante, j'ai trouvé un tableau de Pierre Marseille, depuis le temps que je cherchais ! Le peintre a habité ma maison d'Uchaux, il avait son atelier dans la pièce mezzanine à l'étage. Ce tableau, une rue de village, daté de 1955, est revenu chez lui, il a retrouvé ses murs, son berceau.

Vaucluse, Vallis Clausa, la vallée close, le 84 a ses fées, c'est une terre de légendes. Fontaine-de-Vaucluse, ce gouffre profond est sombre, mystérieux, bouillonnant,



à l'image du département, j'ai vu ses eaux mythiques jaillir au printemps, un vrai torrent !

Je me souviens avoir découvert le Vaucluse avec Brantes, le village était inondé de soleil. Avec la chaleur, tout était inversé, les arbres étaient rouges, le ciel vert, il me semble que la terre tremble. Une serveuse me sert de la tapenade sur du pain gratté d'ail, me dit fièrement, « Ça, c'est notre 84 ! ». Peut-être que j'exagère. Que c'est dans ma tête tout ça, forcé par l'imaginaire, par le manque, l'éloignement.

Sur la photo de ce matin, le ballon a bougé de place, il a roulé dans les herbes de la cour, sans doute le vent. Par la pensée, je suis près de mes roses. L'air sent le chêne, la bruyère. J'entends parler sous ma fenêtre. Des enfants attendent qu'on ouvre leur école.

Irrésistiblement, ma rêverie me ramène à ma maison aux volets bleus. Je fais couler de l'eau dans le bassin de la cour pour qui a soif, oiseaux, lézards, insectes, hérissons, et je pars en promenade. Le puits, la mairie, l'église, le restaurant est ouvert, Agnès installe ses tables sous l'acacia. Je marche sur le sentier familier après le cimetière, les vignes, les amandiers, des vignes encore, le soleil cogne, des odeurs de pins, de sève, je m'enfonce entre les arbres, dans le massif, l'air est sec, prêt à s'enflammer, le sentier sableux est recouvert d'aiguilles de pin. Par endroit la terre est ocre, c'est de la poussière, je marche d'un bon pas, le Castellas, l'oliveraie, je reviens par le moulin. Mon nord Vaucluse, c'est du thym dans la caillasse et de l'eau fraîche sous l'ombre apaisante des pins. Je me souviens avoir trouvé des oronges à cet endroit du Massif, un champignon rare et délicieux.

Sur la photo de ce matin, l'ail aux ours fleurit à côté du rosier. Mes papilles s'agitent. Les feuilles au goût fort servent aux savoureuses quiches, ou au pistou, et les fleurs se conservent avec les cornichons. J'ai envie de pâté avec un vin de Rasteau, d'un Gigondas avec un picodon à la pâte molle, pris à la ferme, le fromage est meilleur quand on connaît les chèvres. Dès qu'on le pourra, j'inviterai des amis, on mangera des caillettes, on pourrait faire du risotto aux cèpes, avec un Vacqueyras, on pourrait aussi faire un aioli ! Ou une paëlla !

Avignon est ma ville d'adoption, j'y ai des attachements

forts. J'arrive toujours par le pont Daladier, le Rhône, le palais, les remparts. Je ne connais pas vision aussi forte que cette arrivée par ce pont. J'entre par la porte de l'Oulle. La place Crillon. Des souvenirs s'enchaînent. Au théâtre du Chêne Noir, Léo Ferré chante *C'est extra*. Un été, rue des Teinturiers, un orage éclate, le sol est tellement chaud que l'eau s'évapore. A l'hôtel de la Mirande, Sophie Calle reçoit dans la chambre 20. Place des Corps Saints, la ville grouille, les acteurs tractent et au milieu de cette foule joyeuse, j'aperçois Isabelle Huppert.

Il est cinq heures.

Je bois un café sur le petit banc de pierre de la ruelle. Un couple de pigeons niche dans un creux de mur au-dessus du lampadaire.

Ma rue est paisible.

Je pense à des choses agréables. Dès que ce sera possible, j'irai à Aurel ou alors à L'Isle-sur-la-Sorgue. Je me remémore un poème de René Char : *Rivière où l'éclair finit et où commence ma maison, Qui roule aux marches d'oubli la rocaïlle de ma raison*. Enfant, pour fuir sa mère qui ne l'aimait pas, il allait marcher au bord de la Sorgue.

Par la pensée, je roule jusqu'à Aurel, ce cœur du Haut-Pays comme l'appelait Giono. Ce bout fascinant du département. J'en aime le côté sauvage. Je vais jusqu'à la borne, cette fin de Vaucluse. Après c'est la Drôme. Je reste en lisière, saisie par la beauté du paysage.

Ombre froide et lumière.

Le 84 est une terre de contrastes.

Je pense aux toiles d'Ambrogiani, je suis au milieu des champs bleus, des plateaux vallonnés, je respire les odeurs prégnantes de sève, les lavandes à perte de vue.

Je me promène dans les ruelles d'Aurel.

Revoir Sault. Prendre la D 950, jusqu'à Saint-Trinit, le plateau d'Albion. Suivre la frontière. Rester dans le 84. S'attarder. Revenir dormir à Aurel. Parler à des gens. Marcher sur les chemins, respirer l'odeur des pins, des chênes verts. En contrebas, la tâche jaune d'un berger qui veille sur son troupeau. L'émotion me saisit, les Monts du Vaucluse, et au loin le Ventoux.

Le Ventoux, c'est le phare, on le voit de très loin. Je

me souviens être montée de nuit jusqu'à son sommet, avec un groupe d'amis, l'impression de marcher vers la lune. Une fois là-haut, on a attendu que le soleil se lève, emmitoufflés dans nos duvets. Je n'ai jamais vu autant d'étoiles que cette nuit-là. On est redescendu par un sentier de pierres, une piste de cailloux. Au Col des Tempêtes, j'ai posé une pierre sur un cairn. Je me suis promis un jour d'être écrivain.

Quand je doute, je pense à ce cairn.

Châteauneuf-du-Pape, avenue Impériale. Les vignes poussent dans les pierres. Je me suis souvent arrêtée pour regarder travailler les ouvriers agricoles. Le mistral est semblable à la bora vénitienne, violent, froid, ici il bat cruellement les reins des hommes penchés.

Mirabeau, été 85.

Je viens d'arriver dans le département. Claude Berri tourne *Jean de Florette*. Yves Montand, Auteuil, Béart. Tout le village est bouclé. Deux mois de tournage. Les routes sont fermées, le village isolé, coupé du monde. Je passe les livres à ma mère qui me dit, « C'est bien Pagnol quand même... » On visionne *Manon des Sources*. Mon grand-père, au terme de sa vie, presque aveugle, presque mort, découvre à la loupe *Le temps des Secrets*.

Roussillon, une fin d'automne, avec la lumière, les ocres sont jaunes, les rouges vifs, les jaunes presque blancs.

Du Lubéron, Bosco a écrit : *Ce pays si grave et si religieux, mais dont la gravité ressemble à la sagesse... un paysage où se reflètent les lois profondes de la vie, où le dépouillement des cimes dénudées dessine le contour des grands rythmes élémentaires.*

1954, Nicolas de Staël vit à Ménerbes. Sur les chemins, il transforme la nature en matière, peint les mille et un bleus du ciel. Plus de 200 tableaux. Picasso offrira une des plus belles maisons du village à Dora Maar, en cadeau de rupture. En 1720, comme en écho à notre tragique histoire, des hommes ont érigé le mur de la peste, un rempart de pierres sèches pour faire un barrage contre l'épidémie. J'en ai remonté le sentier, à partir de la fontaine-basse de Cabrières-d'Avignon, un jour de grand froid, il avait un peu neigé.

Il fait nuit. Je suis loin. Je pense à ce chemin.

J'entends des grillons. Les pommes de pin éclatent dans ma cheminée ouverte.

Il a plu. La vie explose avec la pluie. Sur la photo, mes roses ont les têtes lourdes. Un escargot rampe sur le mur. L'air sent le sel. La mer n'est pas si loin, il arrive que les mouettes remontent le Rhône, on les retrouve à Avignon.

Avignon, toujours, comme l'autre phare de mon quotidien.

Sortir à nouveau, après l'enfermement, ne plus différer aucune envie. Aller revoir Malaucène, et l'abbaye de Sénanque, et l'époustouflante Gordes, et Saumane. Saumane a du charme, j'ai failli y acheter une maison. Ma mémoire s'emballe. Je traverse Montfavet, je pense à Camille Claudel, il faut que je revoie le film avec Adjani.

Aller aussi à Lourmarin pour Camus, *Le premier homme*. *La carriole grinçait sur la route assez bien dessinée... De temps en temps, une étincelle fusait sous la jante ferrée ou sous le sabot d'un cheval*. Relire *L'Etranger*. Le cimetière est en dehors de la ville. Sa fille habite la maison. J'ai souvent eu envie de sonner, je n'ai jamais osé car on la dit harcelée par les demandes. J'irai sonner, j'oserai. Il y a tant de choses à faire, il ne faut plus se priver de rien. Parce que malgré tout, la vie l'emporte, même si certains apprentissages sont douloureux, la vie l'emporte toujours.

Sur la photo qui vient d'arriver, mes roses sont fanées, les pétales à terre, mais le plant de lavande éclate déjà au soleil et bientôt les cigales vont chanter ■

Claudie Gallay

Après une carrière dans l'enseignement, Claudie Gallay connaît son premier grand succès de librairie avec *Les Déferlantes* (2008, éditions du Rouergue). Installée à Uchaux, elle se consacre à la littérature et publie plusieurs romans : *L'Amour est une île* (2010), *Une part du ciel* (2013) et *Détails d'Opalka* (2014). Dernier roman en date, *La beauté des jours* (éditions Actes Sud), publié en 2017. A paraître : *Avant l'été*, au printemps 2021, aux Editions Actes Sud.



Quand le street-art a pignon sur rue

Entre graffiti et œuvres sur toile, Damien Mauro, alias Goddog, a développé une peinture abstraite et géométrique, riche en couleurs et en émotions. L'artiste aime également mixer les arts au sein de Turboformat, situé avenue de Saint-Ruf à Avignon, à la fois galerie, atelier, boutique et scène musicale.

Cet homme est né deux fois. La première fois dans le village d'Orgosolo, en Sardaigne, réputé pour ses fresques murales. La seconde à Châlons-en-Champagne, dans la Marne, lorsqu'il a découvert le graffiti et la culture urbaine à l'âge de 16 ans. Même s'il dessinait déjà depuis son plus jeune âge, ce jour-là, Damien Mauro a su qu'il venait de découvrir sa vocation. Et s'est rebaptisé Goddog. Vingt ans après ses toutes premières créations sur mur, le « graf » reste solidement ancré dans l'ADN de Goddog, aujourd'hui installé à Avignon et actif dans le monde entier.

« Je reste attaché au graffiti classique mais pour autant, je n'ai jamais souhaité m'enfermer dans l'art urbain, explique l'artiste. J'ai voulu m'en démarquer en créant un univers étrange, mystique, fantastique et poétique. Il faut étonner pour rendre curieux ». Ses différents voyages nourrissent son inspiration. « J'ai eu la chance de pas mal voyager, en Thaïlande, au Vietnam, en Inde, en Indonésie ou en Malaisie ». Damien Mauro ne cache pas non plus son attrait pour la culture tribale. Autant d'influences qui définissent son style même si, à bien des égards, on serait tenté de dire que celui-ci est inclassable. Géométriques et organiques, ses toiles reflètent des paysages imaginaires, des visages suggérés et des symboles.

Goddog n'hésite pas à jouer avec les aplats, les contrastes de couleurs, les textures ou les motifs. Un « *puzzle graphique* » qui donne mouvement et vie à ses œuvres. Un travail qu'il présente régulièrement dans toute la France ainsi que sur les réseaux sociaux.

Damien Mauro travaille en atelier tout en continuant à investir la rue. « Si je ne peins pas de la même manière dans la rue que dans l'atelier, la démarche graphique reste la même. Lorsque je suis à l'extérieur, je prends en compte l'environnement, ce qu'il y a autour. Et puis le street-art permet de partager mes créations avec un public pas toujours habitué des galeries ou des expositions ». Et c'est pour mieux partager son art qu'il s'investit depuis trois ans, avec l'équipe de Turboformat, dans une structure portée par son complice Ben Sanair, artiste et sérigraphe et l'association La Générale Minérale. Cet ancien commerce de l'avenue Saint-Ruf, à Avignon, est à la fois galerie, atelier, boutique et scène musicale. « Nous faisons une large place aux arts graphiques mais pas seulement. Nous accueillons des jeunes talents et des artistes d'autres univers. L'idée est de proposer un lieu culturel à part entière au cœur de Saint-Ruf, un quartier populaire qui ne demande qu'à bouger ! ».



Elise Vigneron

Tant de cordes à son art

Marionnettiste, metteuse en scène, plasticienne, Elise Vigneron ose donner vie à la glace et transporte, depuis Apt, ses émotions sur toute la planète.

Elle voulait faire du cirque. Pour traquer l'émotion que le corps exprime. Puis elle a cherché dans les arts plastiques d'autres expressions de cette poésie qui l'habite. Et quand elle s'est blessée dans une acrobatie, Elise Vigneron a mêlé corps et théâtre pour devenir marionnettiste et tenir, du bout de ses doigts, des personnages sensibles, issus des plus grands textes du théâtre comme ceux d'Henri Bauchau à propos d'Oedipe. Oui, mais Elise Vigneron a gardé du cirque le principe de l'éphémère, et des arts plastiques l'art d'utiliser les matériaux les plus divers. Alors ses marionnettes sont parfois de glace et elles racontent la fragilité de l'humain comme celle de la planète terre. Et ces spectacles s'exportent, depuis Apt, jusqu'aux Etats-Unis, le Canada ou Hong-Kong. Avec un succès croissant.

Elle est discrète cette Vaclusienne originaire de Cadenet. Et ne dit rien de sa famille ou de son intimité qu'elle garde pour la scène. Elle est discrète Elise Vigneron du haut de ses 40 ans qui n'ont pas encore tissé de fils blancs dans ses longs cheveux, mais elle est aussi d'une rare opiniâtreté. Et pour cause : « *Quand j'ai un projet, c'est d'abord un dispositif, une idée de scénographie. Après, je cherche un texte, poétique. Et c'est ensuite une très longue expérimentation qui peut prendre dix ans. Je travaille à voir comment les matériaux vont s'articuler pour exprimer le texte. C'est un langage symbolique* ». Le Vaucluse est pour elle, « *le refuge* », « *le lieu de vie, où je peux me concentrer, travailler comme je veux* », soutenue par une petite équipe. Et où, au fond, ses projets ont pu voir le jour grâce au Vélo Théâtre, scène conventionnée pour le

théâtre d'objets à Apt. « *Ils m'ont beaucoup aidée. J'ai fait là une première résidence pour un projet et ils ont décidé de companionner avec moi. Ils m'ont aidée à créer ma compagnie, le Théâtre de l'Entrouvert. Ils font un travail remarquable avec les compagnies qu'ils accueillent* ».

Cette aide, ce soutien, cette intelligence de son travail a été déterminante. Et le reste sans doute en s'additionnant à « *sa passion de l'expérimentation* ». « *J'aime travailler des matériaux instables parce que ça oblige à rester sur le qui-vive*, dit-elle encore. *Et c'est devenu une force* ».

Alors sur scène, un personnage de glace avance au... fil du texte de Bauchau. Et comme la glace qui fond lentement, raconte une errance, dit que l'on se fond dans ses sentiments et son parcours et que tout cela est fragile. La glace capte la lumière et l'eau renvoie à ce qui reste, au fond, du fleuve des sentiments. On assiste fasciné à ce lent travail porté par la poésie et les doigts magiques d'Elise, en y voyant tant de symboles, depuis l'amniotique jusqu'à la fonte des glaciers et les submersions prédites.

Le prochain projet ? Des personnages de glace encore, autour du texte *Les vagues* de Virginia Wolf, pour « *parler de l'humanité, en lien avec les vagues, la permanence du flux et du reflux, les tsunamis intérieurs, le temps et les menaces que subit notre environnement* ». Un projet fou ? Non. Elise Vigneron prendra le temps, se passionnera pour l'expérience, inventera des techniques pour offrir son langage : celui de l'éphémère et de la poésie qui restent à jamais, ensuite, gravés dans les âmes des spectateurs.



Badaboum

Sous son grand chapiteau, du monde !

Mimoun El Youssfi a su donner un second souffle à Badaboum, l'école de cirque de Vaison-la-Romaine, en y intégrant des influences tournées vers le contemporain.

Une cascade, une pirouette et hop badaboum, la voilà qui déboule ! Qui donc ? L'école de cirque et des arts frères de Vaison-la-Romaine, avec à sa tête Mimoun El Youssfi. Discret, le directeur de 38 ans, se livre peu et en bon adepte de l'acrobatie, en use volontiers pour ne pas trop se dévoiler. *« Je n'aime pas me mettre en avant, je préfère laisser la place aux autres »*. Pourtant cet animateur et éducateur sportif est un habitué des feux de la rampe. C'est sur une pelouse que ce Vauclusien de cœur fait ses débuts. *« De l'école à la fac, c'était le foot qui me faisait vibrer parce que c'est un sport vraiment accessible à tous. »* Et c'est à coups de pied acrobatiques ou plutôt de *« ginga »*, ce fameux jeu de jambe utilisé en capoeira, qu'il fait un (petit) pont vers l'art martial brésilien : *« Il y a tout dans la capoeira, danse, musique, chant, combat, culture... »* Une vraie révélation pour le futur directeur de Badaboum qui intègre les rondas avignonnaises de Mestre Cobrinha, au début des années 2000.

Une philosophie qui correspond tellement à ce passionné qu'il décide de l'enseigner. *« Je suis arrivé à Badaboum en 2004, mon brevet d'éducateur multisports en poche, et six ans après, je créais des cours de Capoeira à Vaison. Si je devais résumer, je dirais que je dois tout à la capoeira »*. Mais pour ne pas trahir l'héritage des clowns Capel et Capello (Anne-Marie et Daniel Durand), fondateurs de l'école en 1989, Mimoun choisit de jongler entre arts du cirque, capoeira, hip-hop et breakdance. *« Aujourd'hui le cirque évolue, c'est vraiment un mélange de plusieurs techniques et*

d'activités ». Nommé directeur en 2014, le trentenaire déterminé opte pour un changement de nom et la structure vaisonnaise devient *« Badaboum, l'école de cirque et des arts frères »*.

Un virage réussi, 250 adhérents de 3 à 60 ans sont désormais inscrits. *« Il y a un vrai brassage de disciplines, des échanges se créent, avec pour lien commun l'acrobatie et un but précis pour les deux tiers d'entre eux : la prépa pour les grandes écoles de cirque »*. Dans le viseur, le très prisé Pôle national de cirque actuel CIRca, à Auch. *« Nous avons déjà deux sélections au compteur. Nos circassiens sont doués, on les aide à devenir de futures étoiles en multipliant stages et spectacles »*. Des objectifs sans cesse renouvelés, mais aussi des résultats et des récompenses pour Badaboum qui a participé par deux fois au célèbre Vaison Danses notamment pour les 30 ans de l'école. Un beau cadeau pour la quarantaine de jeunes applaudie par plus de 1 000 personnes au Théâtre Antique. *« C'est une vraie fierté de voir ces jeunes s'entraîner, concourir ou performer. Avec nos animateurs Sarah et Imed, nous travaillons dur pour que cette école vive et fédère. Je ne suis qu'un passeur, à qui l'on a transmis le témoin à un moment donné. Mon but est de faire perdurer cette belle aventure. Je kiffe de transmettre ! »* Pour cela, il y a les jeunes recrues et les talents émergents qu'il aide à grandir et à se construire. Et puis il y a Safwan, son fils, qui du haut de ses six ans est déjà un fervent capoeiriste. Un passeur potentiel ? Encore quelques tours de piste et l'avenir nous le dira.



PIERRE
SGAMMA
L'OSUJA

Pierre Sgamma

Au pays des contes défaits

Artiste autodidacte, Pierre Sgamma invente dans son atelier de L'Isle-sur-la Sorgue un monde fantastique, peuplé de figures échappées de l'enfance. Sa façon à lui de faire sortir du cocon émotions et peurs par un travail singulier.

Etre confiné. Un concept jusqu'alors abstrait, devenu réalité au printemps dernier. Une expérience diversement appréciée mais qui n'a pas déplu à Pierre Sgamma, sculpteur de son état, qui œuvre dans son petit atelier de la rue des Roues, à L'Isle-sur-la-Sorgue. Le confinement, après tout, ça le connaît, lui qui s'enferme depuis longtemps pour créer ses étranges personnages. Mais aussi et surtout parce qu'au fond, dépasser le confinement a toujours été son combat : tendre confinement dans une famille fusionnelle, enfermement lié à la maladie, aux souffrances, aux ruptures et, surtout, au carcan des codes des arts plastiques. Vers l'âge de 37 ans, Pierre Sgamma a décidé de faire exploser les barrières en se lançant, seul, dans la sculpture.

Il est né de l'autre côté de la Grande Bleue, sur des rives dont il n'a que peu de souvenirs. Puis, sans études, sans diplôme, Pierre Sgamma cultive l'art du bidouillage en devenant plombier-maçon-peintre-électricien. Et la vie est tranquille. Un peu trop quand la maladie l'enferme de longs mois et qu'il doit se remettre en question. *« Là, j'ai réalisé, comme on le fait quand on est confiné, qu'il me fallait utiliser le vide. Jusque-là, je cherchais l'homme qui était en moi, alors j'ai franchi le pas entre mes rêves et la réalité »* confie-t-il.

C'est long. Il tâtonne, renâcle, rate, loupe, se désespère mais s'exprime. Et la magie opère : il crée des personnages qui se moquent, ricanent, explosent de couleurs et de vie. Et il découvre alors non seulement son propre plaisir, mais aussi une

autre famille. *« C'était un moment où la mienne s'était éteinte en partie, raconte-t-il. Et là, dans ceux qui découvraient mon travail, je rencontrais des gens qui me comprenaient, qui voulaient de moi. Du coup, j'ai continué à créer... »*

Il est libre Pierre, avec sa belle gueule de quinquagénaire épanoui. Il n'est pas emprisonné dans des règles. Il n'a que ses peurs et ses doutes comme limites et il fait tomber, un par un, ces murs-là. Il fouille dans la mythologie, les contes enfantins si cruels aussi. Il se passionne pour les rites colorés de la mort au Mexique, il travaille l'allégorie en habillant de lumières ses personnages étranges. Un petit monde qui, peu à peu, grandit avec lui. Les « enfants » deviennent géants. Des loups viennent taquiner les petits chaperons rouges et annoncent la fin du monde. Avec, toujours, un petit trait d'humour qui rappelle que c'est un conte. *« Enfin, le mien d'humour »*. Jamais Pierre Sgamma n'aurait imaginé vivre de son art, *« de cette impulsion électrique qui fait que je dois créer, ça m'obnubile parfois »*. Mais ses expositions font le tour de France, ses œuvres trouvent leur place dans des maisons, des galeries, des ateliers. Et ça l'étonne toujours un peu. Depuis, il a appris à affronter aussi le public. Ou même l'absence totale d'inspiration, qui le terrifiait à ses débuts. Il déconfiner ses peurs, joue avec celles des visiteurs, qui en sortent sinon guéris, du moins un peu apaisés et amusés. Au fond, cet homme à l'art singulier apprend à oser. Et c'est libérateur.



Mary-Laëtitia Gerval

De l'autre côté des miroirs

Artiste protéiforme, aussi bien photographe, peintre, performeuse ou éditrice, l'Avignonnaise Mary-Laëtitia Gerval allie à la précision technique l'audace et la puissance créative. Chacune de ses œuvres nous emmène dans un univers singulier et sensuel.

« *Une touche-à-tout* ». C'est la définition que Mary-Laëtitia Gerval donne d'elle-même. A tout mais pas à n'importe quoi... car le trait d'union entre tous ses projets, c'est une exigence qui lui a valu de se tailler une belle réputation bien au-delà d'Avignon. De la peinture à l'édition en passant par la performance ou la photographie, Mary-Laëtitia a déjà vécu mille vies professionnelles et artistiques. Du Deug Arts-plastiques à la réalisation audiovisuelle, en passant par l'expertise d'œuvres d'art, la publicité ou encore l'édition, elle s'est imprégnée de plusieurs disciplines et forgée une identité artistique singulière. L'art, l'humain, le voyage, la nature, la spiritualité sont ses sources d'inspiration. « *La beauté, l'esthétisme sont des thèmes récurrents dans ma création. Je leur rend hommage par le travail de la couleur et de la mise en scène, par le nu et le portrait.* » En 2001, elle démarche *Psychanalyse Magazine* pour y publier les peintures qu'elle photographie et attire l'attention du directeur artistique.

Ce sera une rencontre décisive avec la photographie, dont elle fera son métier. Sa formation initiale de peintre classique l'aide dans la pratique de la mise en scène photographique, comme pour un travail réalisé à la demande du Conseil départemental de Vaucluse et des éditions Actes Sud (« Relier la terre au ciel ») autour du patrimoine sacré de nos villages. C'est un appareil photo en main qu'elle révèle sa vraie personnalité et l'étendue de son talent. Ses œuvres photographiques sont inspirées des grands maîtres comme Albrecht Dürer, Pablo Picasso, Yves Klein, Pierre Soulages, Vassily Kandinsky et d'autres. Elle s'amuse à manipuler les codes du passé

pour imposer sa vision et aussi décrypter les codes modernes. Elle exécute son travail photographique à l'aide d'un « Blad » à dos numérique, donnant des images étonnantes par leur propreté, presque irréelles, comme un montage qui n'en serait pas un. « *Une recherche de la précision et de la finesse de l'image acquises toute jeune auprès d'un peintre hollandais, voisin de mon grand-père, à Bedoin* ».

Sans cesse en ébullition, l'artiste crée sa maison d'édition - Gerval, tout simplement - afin d'élaborer son livre *00:58Xy* sorti en 2013. Cet ouvrage est « *une rencontre entre l'histoire de l'Art, la gastronomie, et la mode.* » En 2007, elle avait déjà publié au côté de Christian Étienne, Maître Cuisinier de France, un livre d'art gastronomique intitulé *Fables* exprimant « *une sensualité réprimée jusqu'alors* ». En juillet 2019, elle participait à l'exposition collective « Présence(s) Mêlée(s) » organisée par Art-Trope dans le cadre du festival Voies-Off, pendant les Rencontres de la Photographie à Arles. L'Art Trope Gallery à Avignon présente également ses œuvres. A Avignon justement, elle s'installe dans un atelier-boutique-galerie qui lui ressemble. A 42 ans, elle y mène différents projets : comme la création de foulards en soie ou des portraits sur commandes. En parallèle, elle donne des cours et ne cesse de dessiner. En 2016, son travail de portraits est remarqué à l'Atelier Richelieu, à Paris, lors du salon du dessin contemporain DDessin. Elle y exposait de nouveau, en septembre dernier, une série de dessins à l'encre. « *Avec ce travail, je reviens à des basiques, une expression plus simple, étant sans doute plus en paix avec moi-même...* »



Antoine Le Ménestrel

Théâtre d'hauteurs

Dans les années quatre-vingt, alors qu'il compte parmi les meilleurs grimpeurs au monde, Antoine Le Ménestrel quitte soudain le haut niveau pour l'univers du spectacle. Des falaises de Buoux, où tout a commencé, il ouvre une nouvelle voie menant au sommet d'un art qu'il a inventé : la chorégraphie verticale.

Quand il écrit aux directeurs du Festival d'Avignon en 2007 pour exprimer son « désir » d'escalader la Cour d'honneur, voilà déjà deux décennies qu'Antoine Le Ménestrel transpose à la scène ses capacités de grimpeur. Il rêve du Palais des papes, de son calcaire tendre, cette molasse « *qui donne des rondeurs et des couleurs* ». La même que celle des falaises de son berceau de Buoux, sa patrie intime. « *Cette pierre constitue une grande partie du Luberon, beaucoup de monuments sont réalisés avec. C'est mon élément, je suis du territoire de la molasse* », dit-il. Faut-il encore croire au hasard. L'artiste invité de l'édition suivante est Roméo Castellucci, qui pour son *Inferno* souhaite « *rencontrer l'architecture du lieu* ». Il cherche un grimpeur. Le pacte est scellé. Dans ce spectacle parcouru d'effroi, Antoine Le Ménestrel offre une progression légère et bouleversante dans les volutes médiévales, juste lui, un projecteur et le public suspendu à sa respiration. « *J'ai vécu mon rêve* ».

Au début des années 80, personne n'imagine une pareille trajectoire. Né à Paris, fils de grimpeurs, Antoine a fait ses premières voies dans le ventre de sa mère et exploré avec eux la région côté roc : Calanques, Sainte-Victoire, Dentelles de Montmirail... On quitte tout juste l'ère des pitons et des étriers d'alpinistes. L'escalade moderne, celle du corps seul et du beau mouvement, est en gestation. Un vent de liberté souffle sur Buoux, sorte de Woodstock de l'escalade. Quelques années plus tard, Antoine Le Ménestrel s'installera sur les hauteurs

toutes proches, à Saignon, mais en attendant, quand il n'étudie pas la biochimie il trompe son mal-être dans une quête éperdue des sommets de difficultés. Il se hisse parmi l'élite et les voies d'escalade qu'il ouvre dessinent son évolution intime. C'est la « Rose et le Vampire », toujours à Buoux, qui change son destin. Devenue légendaire, elle attire encore des jeunes prodiges de toute la planète. « *Elle est très originale et esthétique avec un croisement du bras qui vous oblige à vous retourner. Le vampire, c'est la voie, parce que j'y laisse de la peau, du sang, et que je ne pense plus qu'à elle. La Rose, c'est un cadeau au spectateur. En faisant cette voie, j'ai pris conscience que des gens me regardaient...* » La graine est semée.

Il abandonne ses études et le haut niveau et se consacre désormais à son « art ».

Plus de 30 années ont passé. Antoine Le Ménestrel a aujourd'hui 55 ans et continue d'accomplir son destin de poète « folambule ». Ses spectacles ont pour scène des édifices avec lesquels il dialogue dans un langage gestuel inspiré de la danse, de l'acrobatie et du mime. Ses « cordées émotionnelles » s'étirent d'Avignon à Ouagadougou, relie d'innombrables villes de France et d'ailleurs. A Apt, où est installée sa compagnie, Lézards bleus, il anime aussi des ateliers avec des jeunes issus de quartiers populaires. L'arrêt imposé par le confinement, avec ses annulations et ses incertitudes, lui a aussi ouvert une nouvelle ère créative. « *Je cherche la lézarde dans les contraintes liées à l'épidémie* », dit celui qui envisage de nouvelles formes de « présence poétique ». Son prochain spectacle, il ira le jouer sur les façades intérieures et extérieures des théâtres. Rendez-vous en 2021.

Le patrimoine et la culture au Conseil départemental

Une direction, quatre services

Le service départemental d'Archéologie

Le service départemental d'Archéologie est agréé par l'Etat depuis 2006 pour réaliser des diagnostics et des fouilles préventives en amont des travaux d'aménagement du territoire. Composé de 10 agents permanents, il joue un rôle de conseil auprès des particuliers et des aménageurs publics ou privés et participe, en lien avec l'Etat, à l'inventaire des sites archéologiques. Il contribue à la recherche et assure la valorisation du patrimoine archéologique auprès du grand public et de la communauté scientifique.

archeologie@vaucluse.fr

Tél. 04 90 16 11 81.

La Conservation départementale

Le service de la Conservation départementale assure la gestion et la valorisation culturelle et touristique des musées départementaux à travers le réseau Vauclusemusées. Il accompagne des projets de restauration du patrimoine culturel public et privé grâce au Dispositif départemental en faveur du patrimoine et à la Commission Patrimoine en Vaucluse. Il contribue à la constitution de savoirs par la mission inventaire qu'il mène depuis 2012 en lien avec la Région Sud.

conservation.departementale@vaucluse.fr

Tél. 04 90 20 37 20.

Les Archives départementales

En 1796, une loi crée les Archives départementales afin que, dans chaque chef-lieu de département, soient conservés les documents saisis à la Révolution mais aussi ceux des nouvelles administrations. Plus de deux cents ans plus tard, le service des archives continue à collecter, classer, conserver, communiquer et valoriser les documents publics utiles pour que chacun puisse faire valoir ses droits ou écrire l'histoire.

<https://archives.vaucluse.fr> (rubrique) « Écrire aux archives ».

Tél. 04 90 86 16 18.

Le service Prospective et soutien aux acteurs culturels

Le service Prospective et soutien aux acteurs culturels administre le dispositif départemental en faveur de la culture. Il instruit et évalue les demandes de subvention des acteurs culturels et des établissements d'enseignements artistiques. Il met en œuvre le programme de spectacles du Centre départemental à Rasteau, le dispositif de résidences de création, et des actions d'éducation artistique (Parcours Danse, spectacles itinérants, mallettes pédagogiques). Ce service peut également apporter information et conseil en matière de développement culturel.

culture@vaucluse.fr

Tél. 04 90 16 14 81.

L'Auditorium Jean-Moulin, au Thor - salle de spectacles de 600 places située en milieu rural - est également géré par la Direction du Patrimoine et de la Culture du Conseil départemental de Vaucluse. Tél. 04 90 33 96 80. www.auditoriumjeanmoulin.com



Théâtre
Patrimoine
Musiques actuelles
Animation 3D
Photographie
Littérature
Bande dessinée
Cirque
Danse
Arts urbains

Ce hors-série
vous est offert par



www.vaucluse.fr